

SOMMAIRE

REMERCIEMENTS	3
SOMMAIRE	5
INTRODUCTION.....	9
PREMIERE PARTIE	17
LA NATURE DE L'INSTITUTION DU PRINCE.....	17
I. LE GENRE DE L'INSTITUTION DU PRINCE	18
1) <i>Les modèles antérieurs</i>	18
2) <i>Eduquer au XVIème siècle</i>	20
a) La rupture avec le monde médiéval	20
b) L'éducation dans la <i>Respublica literaria</i> humaniste	21
c) Érasme	22
d) Guillaume Budé.....	23
e) La floraison des traités d'éducation	25
3) <i>Les Institutions du Prince au XVIème siècle</i>	26
a) <i>L'Institutio Principis Christiani</i> d'Érasme	26
1. La question de la parution.....	26
2. Le portrait du Prince idéal	28
3. L'èthos du précepteur	30
4. Le programme d'Érasme dans l' <i>Institutio</i>	32
5. La formation chrétienne.....	34
b) <i>L'Institution du Prince</i> de Budé	36
1. Les différentes éditions	36
2. Le destinataire	37
3. La finalité de l'œuvre	38
II. L'ENJEU DES FIGURES HISTORIQUES DANS L'EDUCATION	44
1) <i>L'utilisation de l'Histoire antique dans l'éducation au XVIème siècle</i>	44
a) Les raisons	44
b) Budé et l'importance de l'Histoire	46
2) <i>Le rôle de l'exemplum</i>	47
a) Définition	47
b) <i>L'aemulatio</i>	48
c) Le renvoi du miroir	48
III. ALEXANDRE LE GRAND : UN MYTHE INTEMPOREL	49

1) <i>Les sources antiques</i>	49
a) Plutarque	49
1. Le biographe.....	49
2. Alexandre chez Plutarque.....	50
3. La redécouverte à la Renaissance.....	51
b) Quinte-Curce	54
c) Arrien.....	55
d) Autres sources.....	56
2) <i>La réception du mythe d'Alexandre à la Renaissance</i>	57
DEUXIEME PARTIE	59
ALEXANDRE LE GRAND : UN MODELE POUR L'EDUCATION ?	59
I. L'EDUCATION D'ALEXANDRE.....	60
1) <i>Le précepteur Aristote</i>	60
2) <i>L'apprentissage</i>	62
3) <i>Le père spirituel</i>	63
II. UN ROI MECENE.....	64
1) <i>Sur le plan littéraire</i>	65
a) Suivre les modèles littéraires	65
b) Alexandre et la mise en mémoire	66
2) <i>Sur le plan philosophique</i>	68
a) Le roi philosophe.....	68
b) Le roi mécène	70
c) D'Alexandre le Grand à François I ^{er} : la tentative d'identification	72
III. ALEXANDRE, UN MODELE SUR LE PLAN MILITAIRE	74
1) <i>A la recherche de la gloire</i>	74
a) Jalousie des conquêtes de Philippe de Macédoine	74
b) Les conquêtes forment la jeunesse.....	76
2) <i>Alexandre comme modèle pour ses successeurs</i>	77
a) L'envie des Césars	77
b) La révérence de ses ennemis	79
IV. UN ROI LIBERAL.....	80
1) <i>De la générosité</i>	80
2) <i>Le bon entourage du roi</i>	83
3) <i>Libéral envers ses ennemis</i>	84
TROISIEME PARTIE	87
ALEXANDRE LE GRAND : LE CONTRE-MODELE DU PRINCE CHRETIEN	87

I. AUX ANTIPODES DE LA CHRETIENTE	88
1) <i>L'anti-èthos</i>	88
2) <i>Contraire aux préceptes du Christ</i>	90
3) <i>Un penchant pour la violence</i>	91
II. DES DEFAUTS A CONDAMNER	93
1) <i>Le danger de l'hubris</i>	93
2) <i>L'oisiveté</i>	96
3) <i>La haine de la flatterie</i>	97
III. LA REMISE EN QUESTION DE BUDE	100
1) <i>Salomon</i>	101
2) <i>César</i>	101
a) La faculté de pardonner	101
b) Le don de l'éloquence	102
c) Un homme remarquable	103
3) <i>Auguste</i>	104
a) Le mécène	104
b) Le prudent	106
c) Le pacificateur	107
d) Le « <i>Pater Patriae</i> »	108
4) <i>Pompée</i>	109
a) La préférence de Budé	109
b) Un conquérant glorieux	110
c) Un sénateur modeste et libéral	112
5) <i>Un panel de modèles pour un seul Prince</i>	114
CONCLUSION	116
BIBLIOGRAPHIE	121
ANNEXES	127

INTRODUCTION

Si l'on visualise de manière générale le début du XVI^{ème} siècle européen, nous apercevons qu'il est marqué par l'arrivée au pouvoir de jeunes rois, porteurs d'espérance dans leur royaume respectif : Henri VIII d'Angleterre, Charles Quint en Espagne, François I^{er} en France apparaissent comme de jeunes hommes prêts à tout pour briller sur la scène européenne¹. Rivalisant de splendeurs et de prouesses, comme pour le Camp du Drap d'Or qui opposa François I^{er} à Henri VIII, ou pour la course à la couronne impériale², ces jeunes Princes sont prometteurs : ils se trouvent être les témoins d'une nouvelle génération, et les représentants d'un début de XVI^{ème} siècle foisonnant. Leur vision ne s'arrête pas à leur propre royaume : ils ambitionnent davantage et n'hésitent pas à prendre les armes pour conquérir la gloire. Ainsi le jeune roi François I^{er}, tout juste couronné en 1515, reprit aussitôt la grande entreprise des guerres d'Italie, et marqua son arrivée sur le trône d'un succès éternel, celui de Marignan³. De retour en France, il apportait avec lui son goût de l'Italie : celle-ci était alors déjà entièrement humaniste depuis Pétrarque et le XIV^{ème} siècle⁴. L'Italie, empreinte des souvenirs de l'Antiquité, transmet alors à toute l'Europe ce regain d'intérêt pour l'antique : en effet, la Renaissance incarne « un mouvement vers le passé », « un retour aux sources de la pensée et de la beauté »⁵. Même si l'Antiquité n'avait jamais été oubliée, elle connaît à la Renaissance un renouveau authentique⁶ : l'intérêt pour le grec depuis la prise de Constantinople en 1453, la découverte

¹ Pour un contexte général de cette époque, cf. DELUMEAU Jean, *La Civilisation de la Renaissance*, Paris, Arthaud, 1984.

² LESTRINGANT Franck, RIEU Josiane, TARRETE Alexandre, *Littérature française du XVI^{ème} siècle*, Paris, Presses Universitaires de France, 2000, cf. « Le siècle de François I^{er} ».

³ Cf. KNECHT Robert Jean, *Un prince de la Renaissance, François I^{er} et son royaume*, Paris, Fayard, 1998.

⁴ DELUMEAU, *La Civilisation de la Renaissance*, *op. cit.*, p. 80 : « Pétrarque est sans doute le créateur de la notion de “temps obscurs” qui devait pendant longtemps dominer l'interprétation de l'histoire médiévale. Il qualifia d’“ancienne” l'époque antérieure à la conversion de Constantin et de “moderne” celle qui l'avait suivie et durant encore au XIV^{ème} siècle. Or, cet âge moderne, Pétrarque le caractérisait par la “barbarie” et les “ténèbres” alors qu'il vouait une admiration passionnée et presque romantique au passé romain. »

⁵ *Ibid.*

⁶ *Ibid.*, p. 91.

de manuscrits anciens, l'attention portée à des auteurs comme Platon ou Aristote ont marqué cette passion nouvelle. Ainsi tous les humanistes de tous les pays européens s'y sont intéressés de près, échangeant leurs connaissances et leurs découvertes. Cette transmission se trouve être facilitée par le début de l'imprimerie grâce à laquelle les imprimeurs « diffusèrent les œuvres des Anciens dans le public cultivé », et ce de façon croissante au fil des années⁷. La communication écrite s'intensifie alors. En France et dans toute l'Europe, les hommes communiquent, échangent, conversent : des liens se tissent entre les royaumes, les livres circulent grâce à l'imprimerie, les correspondances entre les humanistes prospèrent. Cette période apparaît comme prolifique, enthousiaste, pleine de vie : le début de la Renaissance européenne apporte un souffle nouveau, au sein duquel l'Homme prend une place nouvelle. Il devient le centre de la réflexion intellectuelle, morale, philosophique, artistique, littéraire, scientifique, au point qu'une nouvelle philosophie se développe : il s'agit d'une « philosophie de l'homme, qui implique une théorie de sa formation et de son éducation. »⁸, c'est-à-dire la philosophie humaniste. Si l'on devait résumer l'Humanisme⁹ et la finalité de la période prolifique que constitue la Renaissance, nous pourrions citer Eugenio Garin, qui parle d'un « réveil culturel », d'« une affirmation renouvelée de l'homme, des valeurs humaines, dans les différents domaines, qui vont des arts à la vie civile. »¹⁰. Toutes les questions se reforment, tournant autour de l'Homme et sa place dans le Monde. C'est en cela que la Renaissance rompt avec le Moyen-Âge : l'Homme est véritablement pris en compte, sa réflexion est mise pas écrit, son corps est étudié, et son éducation symbolise son devenir d'homme. Le temps de la Renaissance se veut dynamique et abondant : artistes, savants, humanistes se font connaître, avec d'autant plus de facilités que, comme nous l'avons dit, l'imprimerie fait son apparition, révolutionnant les techniques de transmission des savoirs.

La pédagogie devient alors un point central dans la vie de tout homme : la connaissance et le savoir apparaissent comme un besoin réel¹¹. En outre, les hommes de la Renaissance ont compris que par le biais de l'éducation, leurs enfants, c'est-à-dire les hommes de demain, auront accès à une érudition considérable. Érasme n'a-t-il pas dit lui-

⁷ *Ibid.*, p. 94-95.

⁸ GARIN Eugenio (dir.), *L'homme de la Renaissance*, Paris, Le Seuil, 1990, p. 10.

⁹ Attention cependant : le terme d'« humanisme » n'est apparu qu'au début du XIX^e siècle : cf. *Anthologie des humanistes européens de la Renaissance*, édition de Jean-Claude Margolin, Paris, Gallimard, 2007, p. 20-21.

¹⁰ GARIN, *L'homme de la Renaissance, op. cit.*, p. 8.

¹¹ En ce qui concerne l'éducation à la Renaissance, voir l'ouvrage très complet d'Eugenio Garin : GARIN Eugenio, *L'éducation de l'homme moderne, La pédagogie de la Renaissance 1400-1600*, traduit de l'italien par J. Humbert, Paris, Fayard, 1968.

même dans son traité d'éducation pour les jeunes enfants : « *Homines non nascuntur, sed finguntur* »¹² ? Or pour parvenir à cet état de « devenir », de « fabrication », il est nécessaire de s'éduquer. Foisonnent alors durant la Renaissance de multiples traités de pédagogie, proposant des conseils pour éduquer les jeunes enfants, fournissant des lectures jugées utiles, et offrant des emplois du temps précis. Mais l'enfant n'est pas le seul destinataire de ces traités : les Princes ont eux aussi besoin d'éducation, car de même que l'enfant apprend à devenir homme, le Prince doit apprendre à devenir roi : il faut alors lui donner les clés de la réussite en lui apprenant son futur « métier ». Héritières des *Miroirs du Prince* médiévaux, les *Institutions du Prince* émergent petit à petit. Elles visent à donner au Prince, futur roi, ou au jeune roi récemment monté sur le trône, un recueil de conseils, d'exemples et de modèles à suivre. Pour n'en citer que quelques-uns¹³, nous pourrions évoquer Thomas Elyot en Angleterre qui rédigea le *Boke of the Governour* à l'adresse d'Henri VIII ; en Espagne, Juan Luis Vivès révolutionna le monde de la pédagogie en écrivant un traité d'éducation pour les femmes, le *De institutione feminae christianae*¹⁴ ; Ronsard publia également l'*Institution pour l'adolescence du Roy tres chrestien Charles neufiesme de ce nom* en 1561. Différents des traités pédagogiques, nous pouvons tout de même citer le *Prince* de Machiavel publié en 1513, ou encore le *Livre du Courtisan* de Baldassare Castiglione, tous deux proposant leur idée de ce que doivent être pour eux le prince ou le courtisan parfaits. Alors que le sujet de l'éducation au XVIème siècle s'avère être vaste, nous avons choisi de ne garder que deux de ces *Institutions du Prince*, celles des deux plus grands humanistes européens, tantôt amis, tantôt divergents, compagnons rivaux sur la scène de l'Humanisme européen : il s'agit du Rotterdamois Didier Érasme, Prince des humanistes, érudit exceptionnel, et du français Guillaume Budé, helléniste autodidacte et défenseur de la philologie¹⁵. Ces deux humanistes ont su marquer l'Europe et l'Histoire par leur travail : régner sur la République des Lettres¹⁶, ils participèrent tous deux à l'avènement des Belles Lettres. Érasme, de son côté, privilégia toujours religion chrétienne et tradition classique à travers ce qu'il défendait

¹² *Anthologie des humanistes, op.cit.*, p. 22 : « Les hommes ne naissent pas hommes, ils le deviennent. »

¹³ Cf. notamment GARIN, *L'éducation de l'homme moderne, op. cit.* ; KRYNEN Jacques, *Idéal du prince et pouvoir royal en France à la fin du Moyen-Âge (1340-1440) : Etude de la littérature politique du temps*, Paris, éd. A. et J. Picard, 1981 ; et MEYER Jean, *L'Éducation des princes du XV^e au XIX^e siècle*, coll. Pour l'Histoire, éd. Perrin, 2004.

¹⁴ *Anthologie des humanistes, op. cit.*, p. 392-401.

¹⁵ Sur la relation entre les deux hommes, cf. *La correspondance d'Érasme et de Guillaume Budé*, éd. par Marie-Madeleine de La Garanderie, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1967.

¹⁶ La République des Lettres, ou *Respublica Literaria* réunit, dans un espace non défini, les érudits européens qui à travers leurs écrits, leurs lettres et les voyages qu'ils entreprennent, échangent leurs idées au moyen d'une langue commune, le latin.

ardemment, l'évangélisme, c'est-à-dire « régénérer l'homme en purifiant la religion et en baptisant la culture. »¹⁷. Il affirme la supériorité de la foi éclairée sur la foi ignorante ; pour lui, la culture classique prépare à une compréhension meilleure des textes saints, ce qui renouvellera à terme la théologie¹⁸. Or pour propager l'évangélisme, il faut d'abord persuader les princes, « c'est-à-dire leur apprendre à exercer chrétiennement leur ministère »¹⁹ : c'est là que réside l'idéal d'Érasme. Cet idéal s'accompagne d'une véritable entreprise de « restauration des bonnes lettres »²⁰, puisque celles-ci sont nécessaires à la théologie, voire à la foi. Il prône donc un retour à un latin pur, cicéronien²¹ : nous devons entendre par « retour » un « refus des barbares qui ont corrompu la latinité », « altéré la langue de Cicéron et de Virgile et ont mêlé leur sang à celui des vrais Romains. »²². Cependant, si son admiration pour Cicéron ne tarit pas²³, il refuse de se borner à imiter ce dernier comme le font tous les cicéroniens qu'il combattra dans son *Ciceronianus* de 1528 : « Il voit trop de richesses dans cette langue pour accepter de la voir régenter par le seul usage cicéronien. »²⁴. Guillaume Budé, quant à lui, œuvra tout particulièrement en faveur de l'hellénisme et de la philologie qu'il disait être sa maîtresse²⁵. Autodidacte, son parcours fut quelque peu chaotique : scolarité difficile, études de droit qui ne l'intéressaient pas vraiment, relations compliquées avec son père, qui ne comprenant pas la passion de son fils, voulut lui faire renoncer : Budé arriva difficilement à ses fins²⁶. Cependant sa passion le guida, et comprenant qu'il pouvait apprendre seul, il se hissa jusqu'aux sphères royales. Après le peu de reconnaissance de Louis XII, Budé fuit la Cour et ses obligations ; pourtant à l'arrivée de François I^{er}, il reprit espoir²⁷. Il combattit alors ardemment auprès du jeune roi pour favoriser le statut des lettrés, alors mis à mal. C'est ainsi qu'il se lança dans le

¹⁷ MESNARD Pierre, *L'essor de la philosophie politique au XVI^e siècle*, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1969, p. 87.

¹⁸ *La correspondance d'Érasme et de Guillaume Budé, op. cit.*, lettre 421.

¹⁹ MESNARD, *L'essor de la philosophie politique, op.cit.*, p. 91.

²⁰ BEAULIEU Benoit, *Visage littéraire d'Érasme*, Les presses de l'université de Laval, Québec, 1973, p. 7.

²¹ CHOMARAT Jacques, *Grammaire et rhétorique chez Érasme*, Paris, Les Belles Lettres, 1981, p. 234.

²² ÉRASME, *Eloge de la folie, Adages, Colloques, Réflexions sur l'art, l'éducation, la religion, la guerre, la philosophie, Correspondance*, édition établie par Claude Blum, André Godin, Jean-Claude Margolin, Daniel Ménager, Robert Laffont, 1992, p. CLIII.

²³ *Ibid.*, p. XCII-XCIV.

²⁴ *Ibid.*, p. CLIV.

²⁵ LA GARANDERIE Marie-Madeleine de, *Christianisme et lettres profanes. Essai sur l'humanisme français (1515-1535) et sur la pensée de Guillaume Budé*, Paris, Honoré Champion, 1995.

²⁶ DELARUELLE Louis, *Guillaume Budé, Les origines, les débuts, les idées maîtresses*, Genève, Slatkine, 1970.

²⁷ *Ibid.*, p. 81.

projet de création d'un Collège²⁸, institution à l'image du Collège des Trois-Langues de Louvain. Cependant, ce projet connu des hauts et des bas : tantôt favorable, tantôt hésitant, François I^{er} n'a jamais rempli ses promesses. En 1530, il crée l'Institution des Lecteurs Royaux, simulacre de ce qu'aurait dû être véritablement le Collège rêvé par Budé²⁹.

Ces deux grands humanistes de la Renaissance trouvaient donc leur intérêt à s'adresser aux Princes : Érasme pour divulguer sa pensée et restaurer les *bonae litterae*, Budé pour rappeler à François I^{er} ses promesses de Collège et de reconnaissance des lettrés. C'est ainsi qu'ils rédigèrent leurs *Institution du Prince*, y mêlant idées maîtresses et souci pédagogique. Érasme composa l'*Institutio Principis Christiani* en 1516 pour le futur Charles Quint, tandis que Budé écrivit l'*Institution du Prince* en 1519 à destination de François I^{er}. Confronter ces deux humanistes d'une importance considérable et de la même période paraît judicieux : comme nous l'avons dit, leur amitié intellectuelle était teintée de rivalité, ce qui rend le face à face d'autant plus intéressant³⁰. En outre, leur correspondance se trouve être dense et en partie répertoriée par Mme de La Garanderie : un véritable lien s'est tissé entre les deux hommes qui échangent leurs idées, en latin ou en grec, s'inspirent de l'un et de l'autre³¹, se critiquent parfois³². Ainsi Budé fut influencé par l'*Institutio* d'Érasme pour écrire la sienne quatre ans plus tard. Nous sentons alors toute la dualité de leur relation : ils aiment rivaliser tout en s'imitant. Ne représentent-ils pas un exemple parfait d'*aemulatio*, procédé majeur d'une *Institution du Prince* inspiré de l'Antiquité dont ces auteurs se réclament ? De plus, étudier les débuts des deux futurs grands Princes de la Renaissance que sont Charles Quint et François I^{er}, eux aussi rivaux et empreints des mêmes ambitions l'un et l'autre, semble tout à fait doué d'intérêt. Notre corpus se trouve être à la fois latin et français : Budé a en effet choisi de s'adresser directement à François I^{er} et donc d'écrire, à regret, en langue française puisque le monarque ne connaissait pas les langues anciennes, tandis qu'Érasme écrit en latin, langue qui pour lui était bien vivante. Ce corpus s'avère

²⁸ LEFRANC Abel, *Histoire du Collège de France depuis ses origines jusqu'à la fin du Premier Empire*, Genève, Slatkine Reprints, 1970.

²⁹ GADOFFRE Gilbert, *La révolution culturelle dans la France des humanistes, Guillaume Budé et François Ier*, Genève, Droz, 1997, p. 222-223.

³⁰ ÉRASME, *Eloge de la folie...*, *op. cit.*, p. LXXXV : « Mais cette correspondance éclaire bien les tempéraments de deux auteurs fort différents : l'un (Budé), véritable "bœuf savant" (l'image est de lui), grande figure de l'érudition, à la fois docte et pieux, mais peu à l'aise dans le maniement de l'ironie ; l'autre (Érasme), non moins savant que Budé, mais toujours alerte et clair, même quand il fait de la théologie, voulant être compris, ce qui ne l'empêche pas de manier savamment l'allusion. »

³¹ *La correspondance d'Érasme et de Guillaume Budé*, *op. cit.*, lettre 480 : Érasme avoue avoir pour référence les *Annotations aux Pandectes* et le *De Asse* de son ami Budé.

³² *Ibid.* : Érasme reprochait notamment à Budé d'adopter un style un peu trop pompeux.

donc représentatif de la Renaissance, époque bilingue durant laquelle les auteurs écrivent aussi bien dans l'une que dans l'autre de ces deux langues ; en outre Budé, même s'il écrit ici en français, fait de nombreuses allusions à ses écrits latins et à son amour pour le grec. Et même s'il n'en est pas question ici, il est aussi intéressant de voir que le français émerge en tant que langue d'écriture et de culture, annonçant ainsi sa défense prochaine.

En étudiant chacun des deux textes, nous nous apercevons que, comme tous les ouvrages pédagogiques de l'époque, ils ne s'éloignent pas de l'inclination réelle que la Renaissance porte à l'Antiquité. Les différentes références qui les peuplent appartiennent pour la plupart à l'Histoire ou à la mythologie antiques. Fictifs ou réels, héros ou princes, grecs ou troyens, ils ont tous leur place dans ces textes, en tant que modèles ou contre-modèles. Parmi toutes les figures antiques habitant ces deux ouvrages, le personnage d'Alexandre le Grand s'est imposé. Présent dans chacun des deux textes, il est aussi traité de façon tout à fait différente. C'est aussi en cela que l'étude de ces textes s'avère intéressante : leur conception des figures antiques, et en particulier de celle d'Alexandre le Grand, n'est pas la même. Chez Budé, il apparaît davantage comme un modèle, une figure humaine pouvant servir d'exemple à un Prince de la Renaissance : glorieux, mécène, mais aussi hautain et guerrier, son *ethos* ambigu fait de lui un homme typique de cette époque. Il symbolise le changement, la mouvance, la dichotomie entre le Bien et le Mal, et peut ainsi être facilement compris par un Prince de la Renaissance. A l'inverse chez Érasme, Alexandre sert de contre-exemple du *Princeps Christianus* : véritable repoussoir, il revêt un anti-*ethos* complet. Érasme se sert donc de lui pour montrer au Prince Chrétien l'exemple à ne pas suivre : parallèlement aux modèles, ce dernier a aussi besoin qu'on lui présente des figures négatives afin de comprendre ce qu'il ne doit pas faire. La figure du conquérant orgueilleux et avide de flatterie que représente Alexandre s'avère donc être un contre-modèle. Servant à la fois de modèle et de contre-modèle, l'image d'Alexandre dans ces deux *Institutions* est donc tout à fait efficace et propre à la Renaissance : il possède deux faces qui font de lui un homme changeant mais aussi plus humain, moins idéalisé que d'autres figures. C'est pour toutes ces raisons que nous avons choisi de travailler sur Alexandre le Grand dans ces deux *Institutions*. Par ailleurs, même si les traductions françaises de l'*Institutio Principis Christiani* sont désuètes ou inexistantes, nous avons tout de même pu trouver une traduction en anglais³³ et le texte original en latin³⁴ : la traduction française qui sera donnée

³³ ERASMUS, *The Education of a Christian Prince*, translated by Neil M. Cheshire and Michael J. Heath, edited by Lisa Jardine, Cambridge, Cambridge University Press, 1997.

dans ce mémoire est la nôtre, et a parfois été réalisée en nous aidant de la traduction anglaise précédemment citée. Pour l'*Institution du Prince* de Guillaume Budé, il a été difficile de trouver l'édition de référence. En effet, comme nous le détaillerons, trois éditions de l'*Institution* ont été publiées de façon posthume. Or l'édition originale est celle du manuscrit de l'Arsenal, que Claude Bontems a retranscrit et sur laquelle nous nous appuyons³⁵.

En ce qui concerne la critique, nous devons infiniment au travail de Claude Bontems : nous nous appuyons beaucoup sur son ouvrage³⁶ qui nous a éclairées sur la vision du Prince de Budé et sur son *Institution du Prince* que Bontems qualifie de « tentative de séduction » ; en outre ce dernier montre que Budé désirait véritablement parfaire l'éducation du roi, et non pas seulement l'exhorter au mécénat. Il s'oppose en cela à Louis Delaruelle dont l'ouvrage précédemment cité³⁷, bien qu'ancien, nous a permis de comprendre les motivations de Budé ; nous pouvons aussi nommer Marie-Madeleine de La Garanderie dont le travail sur Budé reste une source majeure³⁸ ; en outre, la traduction française du *De Philologia* que nous donnons est la sienne. De même, pour mieux comprendre les enjeux de la relation entre le Prince François I^{er} et le Lettré Budé, nous nous sommes appuyées sur les travaux de Luce Albert³⁹, qui en étudiant notamment le *De Philologia* de Budé, a montré que les promesses de François I^{er} n'étaient que des façades. En ce qui concerne les travaux faits sur Érasme, nous pouvons citer les plus grands noms comme Jean-Claude Margolin⁴⁰ ou Jacques Chomarar⁴¹ : le premier, grand spécialiste d'Érasme, a beaucoup travaillé sur l'*ethos* de précepteur de ce dernier, a recensé la

³⁴ Nous nous sommes basés sur le travail de l'Université Catholique de Louvain via le site internet *Itinera Electronica* : http://agoraclass.fltr.ucl.ac.be/concordances/erasme_institutio_princ/texte.htm.

³⁵ *L'Institution du Prince de Guillaume Budé*, in BONTEMS Claude, RAYBAUD Léon-Pierre, BRANCOURT Jean-Pierre, *Le Prince dans la France des XV^eème et XVII^eème siècles*, Paris, Presses Universitaires de France, 1965.

³⁶ BONTEMS Claude, RAYBAUD Léon-Pierre, BRANCOURT Jean-Pierre, *Le Prince dans la France des XV^eème et XVII^eème siècles*, Paris, Presses Universitaires de France, 1965.

³⁷ DELARUELLE, *Guillaume Budé*, *op. cit.*

³⁸ Nous nous sommes particulièrement intéressés aux ouvrages suivants : LA GARANDERIE Marie-Madeleine de, *Christianisme et lettres profanes. Essai sur l'humanisme français (1515-1535) et sur la pensée de Guillaume Budé*, Paris, Honoré Champion, 1995 ; et *La correspondance d'Érasme et de Guillaume Budé*, éd. par Marie-Madeleine de La Garanderie, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1967.

³⁹ MARCHAL-ALBERT Luce, « La dédicace du *De Philologia* (1532) de Guillaume Budé », *BHR*, 67, 2005, p. 109-120 ; et MARCHAL-ALBERT Luce, « François I^{er}, père des Lettres ? L'avis contrasté de Guillaume Budé », dans *Revue Romane*, John Benjamins Publishing Compagny, 2010.

⁴⁰ MARGOLIN Jean-Claude, *Guerre et paix dans la pensée d'Érasme*, introduction, choix de textes, commentaires et notes par Jean-Claude MARGOLIN, Paris, Aubier-Montaigne, 1973 ; MARGOLIN Jean-Claude, *Érasme précepteur de l'Europe*, Paris, Julliard, 1995 ; ÉRASME, *Eloge de la folie, Adages, Colloques, Réflexions sur l'art, l'éducation, la religion, la guerre, la philosophie, Correspondance*, édition établie par Claude Blum, André Godin, Jean-Claude Margolin, Daniel Ménager, Robert Laffont, 1992 ; *Anthologie des humanistes européens de la Renaissance*, édition de Jean-Claude Margolin, Paris, Gallimard, 2007.

⁴¹ CHOMARAT Jacques, *Grammaire et rhétorique chez Érasme*, Paris, Les Belles Lettres, 1981 (2 tomes).

bibliographie érasmienn⁴², et a traduit plusieurs textes de l'œuvre de l'humaniste ; Chomarat a quant à lui dédié deux volumes à la langue d'Érasme, traitant du langage, des langues, de la grammaire chez ce dernier. En outre, le travail de Pierre Mesnard sur la figure du prince chrétien chez Érasme nous a particulièrement aidées pour étudier l'*Institutio Principis Christiani*⁴³. Quant aux études sur Alexandre le Grand, nous avons largement puisé dans l'ouvrage dirigé par Corinne Jouanno⁴⁴ : il nous a permis de mieux comprendre l'enjeu de la redécouverte d'Alexandre à la Renaissance. Pour les ouvrages plus généraux, nous citerons Eugenio Garin et son ouvrage *L'éducation de l'homme moderne*, très complet sur la question de la pédagogie à la Renaissance⁴⁵ ; le travail d'Anne-Marie Lecoq⁴⁶ nous a permis de comprendre que l'*èthos* que nous percevons de François Ier était avant tout une fabrication de l'époque permettant de renvoyer une image glorieuse de la France ; enfin, nous nous sommes appuyées sur l'ouvrage de Luce Albert et de Loïc Nicolas sur la rhétorique⁴⁷ afin d'appréhender les notions techniques d'*èthos* et d'*anti-èthos*.

Après ce travail de recherches et de lectures, nous nous sommes donc arrêtées sur la figure d'Alexandre le Grand dans les *Institutions du Prince* d'Érasme et de Guillaume Budé : nous nous sommes alors demandées quel rôle il joua dans l'éducation du Prince au XVI^{ème} siècle, et surtout de quelle manière il fut exploité chez les deux humanistes. En font-il un modèle d'éducation, ou au contraire le rejettent-ils ? Nous répondrons à ces interrogations au cours d'un travail en triptyque organisé de la façon suivante : nous traiterons en ouverture de la nature de l'*Institution du Prince*, c'est-à-dire la question du genre littéraire, de l'enjeu des figures historiques dans l'éducation, puis de l'importance que détient le mythe d'Alexandre. Nous verrons ensuite comment le macédonien est utilisé comme modèle, notamment chez Budé et de quelle manière ce dernier peint les qualités diverses d'Alexandre pour faire de lui un modèle pour l'éducation du Prince. Enfin, il conviendra d'insister sur la place inverse qu'il occupe également, tant chez Budé que chez Érasme : homme avant tout, ses défauts le placent également au rang de contre-modèle. Il présente une face négative qui permet à l'auteur de montrer au Prince le chemin à ne pas

⁴² Nous nous sommes notamment appuyées sur l'ouvrage suivant : MARGOLIN Jean-Claude, *Neuf années de bibliographie érasmienn*, Paris, Vrin, 1977.

⁴³ MESNARD, *L'essor de la philosophie politique au XVI^e siècle*, *op. cit.*

⁴⁴ JOUANNO Corinne (dir.), *Figures d'Alexandre à la Renaissance*, Turnhout, Brepols, 2012.

⁴⁵ GARIN, *L'éducation de l'homme moderne*, *op. cit.*

⁴⁶ LECOQ, Anne-Marie, *François Ier imaginaire, symbolique et politique à l'aube de la Renaissance française*, Paris, Macula, 1987.

⁴⁷ MARCHAL-ALBERT Luce, NICOLAS Loïc (dir.), *Polémique et rhétorique : de l'Antiquité à nos jours*, Bruxelles, De Boeck, Duculot, 2010.

suivre. Par ailleurs présenter un anti-*èthos* s'avère aussi nécessaire dans un traité de pédagogie. Il s'agira donc de montrer que d'exemple à contre-modèle, Alexandre remplit les deux faces, faisant de lui, non pas un idéal comme d'autres figures, mais un homme.

Première Partie

La nature de l'*Institution du Prince*

Traité pédagogique, *Miroirs du Prince*, ou véritables *Institutions*, la littérature pédagogique connut ses heures de gloire. Cette littérature détient des critères précis et indépendants, qui font des *Institutions du Prince* un genre à part entière dont les codes sont préétablis.

I. Le genre de l'*Institution du Prince*

1) Les modèles antérieurs

Il ne faut pas croire que les traités de pédagogie apparurent soudainement au XVI^{ème} siècle ; l'éducation se trouvait déjà au cœur de la société bien avant. Ainsi il existe plusieurs modèles antérieurs d'écrivains s'étant intéressés de près à l'éducation. En effet, celle-ci constitua un *topos* inébranlable de siècle en siècle ; les hommes de chaque époque cultivèrent leur souci d'éducation, usant de différentes méthodes, de diverses formes. Dans l'Antiquité, un certain nombre de philosophes et intellectuels se sont intéressés de près à l'éducation⁴⁸. Il en va ainsi de Sénèque, dont l'*èthos* de *praeceptor* fut mis à contribution avec l'empereur Néron. Pour faire de lui un « *Princeps optimus et iustissimus* »⁴⁹, il prit comme fil directeur de son éducation la clémence, vertu nécessaire à un Prince. Si Sénèque paraît intéressant en matière d'éducation, c'est aussi parce qu'il utilisa beaucoup l'Histoire dans son programme pédagogique. Dans le *De clementia* rédigé en 56, il tente de montrer que le passé doit être mis au profit du présent, et compare ainsi l'empereur à ses prédécesseurs :

*Scribere de clementia, Nero Caesar, institui, ut quodam modo speculi uice fungeret et te tibi ostenderem peruenturum ad uoluptatem maximam omnium.*⁵⁰

Le terme « *speculum* » annonce la grande tradition des Miroirs du Prince au Moyen-Âge. Sénèque détient donc la volonté de renvoyer une certaine image au Prince afin que celui-ci

⁴⁸ MARROU Henri-Irénée., *Histoire de l'éducation dans l'Antiquité*, Paris, Le Seuil, 1965.

⁴⁹ BRUNET Claude, *Sénèque, reflets de l'histoire pour l'éducation du Prince*, <http://etudesanciennes.revues.org/149>.

⁵⁰ SÉNÈQUE, *De la clémence*, Paris, Les Belles Lettres, 2005, p. 2 : « J'ai entrepris, Néron César, de composer un écrit sur la clémence, pour jouer, en quelque manière, le rôle d'un miroir et te renvoyer l'image d'un homme appelé à parvenir au plus grand de tous les plaisirs. ».

l'imite⁵¹. Nous reviendrons sur cette notion de miroir plus loin. D'autres auteurs contribuèrent à l'avancée pédagogique de l'époque antique, parmi lesquels Platon et sa conception de l'éducation permettant à l'âme de s'élever vers le Bien, ou Quintilien et son *Institution oratoire*.

Avec le Moyen-Âge, les bibliothèques et les livres connaissent une inflation importante, ce qui permet un impact sur l'éducation princière : le Prince possède un accès direct aux textes⁵². Les recueils d'*Exempla*, déjà présents dans l'Antiquité⁵³, se renouvellent au Moyen-Âge ; ils sont rattachés à l'éducation et détiennent un fort potentiel didactique⁵⁴, comme nous le verrons plus loin. Cette volonté de pédagogie s'illustre particulièrement dans les traités d'éducation qui fleurissent au Moyen-Âge, faisant grand usage des *exempla* : ils sont appelés les *Miroirs des princes*. Ils constituent de véritables traités politiques qui donnent à voir la pensée d'un homme : en effet, le précepteur écrivain n'hésitait pas à faire part de souvenirs ou de réflexions dans ses écrits, ce qui les élève au rang de véritables témoignages historiques⁵⁵. Selon Jacques Krynen, il faut expliquer cette floraison d'écrits pédagogiques par « la nature profondément religieuse des hommes du temps », et par « leur naturel désir de réaliser une éthique idéale »⁵⁶ : les *Miroirs* consistent en des textes certes concrets, mais nourrissent avant tout une espérance de perfection et placent beaucoup d'espoir dans le Prince auquel est dédié l'ouvrage. Ils contiennent une forte volonté d'idéal qui repose sur la figure du futur roi. Apparus dès l'époque carolingienne, les *Miroirs du Prince* forment à eux seuls un genre à part entière⁵⁷. Nous pouvons citer comme exemples le *Songe du Vieil Pèlerin*, écrit en 1389 par Philippe de Mézières pour le jeune Charles VI le Fou, et qui « par son caractère extrêmement réaliste et concret »⁵⁸ parvint à renouveler le genre, ou encore les écrits de Christine de Pisan prônant un roi pacificateur⁵⁹. L'abondance

⁵¹ BRUNET, *Sénèque*, art. cit. : « L'anecdote historique sert une fois de plus d'*exemplum* à la démonstration du philosophe et toutes les références aux périodes antérieures sont autant de contre-exemples donnés à l'Empereur pour l'inviter à régler sa conduite et à chercher toujours à être le *bonus Princeps*. »

⁵² MEYER, *L'Éducation des princes du XV^e au XIX^e siècle*, op.cit., p. 73.

⁵³ Leur existence remonte à Valère Maxime au I^{er} siècle après J.-C.

⁵⁴ Cf. POLO DE BEAULIEU Marie-Anne, « Didactisme ou persuasion ? Les recueils d'*Exempla* au Moyen-Âge » dans *Éducation, apprentissages, initiation au Moyen Âge*, tome II, Actes du premier colloque international de Montpellier, 1991.

⁵⁵ KRYNEN, *Idéal du prince et pouvoir royal*, op.cit., p. 55.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 52.

⁵⁷ *Ibid.*, note 6 p. 53.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 60.

⁵⁹ Il s'agit du *Livre des faits et bonnes meurs du sage roy Charles V*, du *Livre du corps de policie*, et du *Livre de la Paix*.

des *Miroirs* au Moyen-Âge⁶⁰ témoigne de l'intérêt de l'époque pour la littérature d'éducation des princes ; ils se posent en précurseurs des *Institutions du Prince* du XVIème siècle dont le souci majeur sera l'éducation de l'Homme.

2) Eduquer au XVIème siècle

Dans la continuité de la redécouverte de l'Antiquité, de l'ouverture sur le Monde, et de l'émergence de l'Humanisme, les hommes de la Renaissance ont appris la transmission. Celle-ci doit obligatoirement passer par une éducation appropriée, en rupture avec la sévérité moyenâgeuse. Ainsi, l'éducation devient un motif dominant et une préoccupation majeure qui se traduit par un besoin réel de former les jeunes gens aux textes. Ces enfants sont empreints d'une responsabilité : leur éducation d'aujourd'hui les formera à devenir les dirigeants de demain. Le problème de l'éducation devient un sujet susceptible d'intéresser tout le monde : religieux, politiques, intellectuels montrent leur intérêt pour cette question, traduisant ainsi ce goût nouveau pour la transmission culturelle⁶¹. Afin d'exposer ce *topos* qu'est l'éducation au XVIème siècle, nous nous appuyerons largement sur l'ouvrage d'Eugenio Garin, *L'éducation de l'homme moderne*.

a) La rupture avec le monde médiéval

L'éducation scolastique du Moyen-Âge ne correspondait plus au temps du renouveau qu'instaurait la Renaissance. L'école médiévale se donnait pour but l'entendement de la foi ; certes elle lisait les auteurs classiques mais les utilisait à une fin chrétienne⁶², les enfermant dans des conceptions particulières, ne s'intéressant que très peu à l'Homme. Les divinités païennes étaient alors réadaptées : l'éducation médiévale leur fabriquait un *ethos* chrétien, afin de les transposer dans le cadre religieux de l'époque. Un des premiers à s'élever contre cette éducation qu'il estime vieillie n'est autre que François Rabelais, fervent protecteur de la langue grecque « sans laquelle c'est honte que une personne se die sçavant »⁶³, s'opposant aux idées de la Sorbonne⁶⁴. Avec *Gargantua*, il

⁶⁰ Jacques Krynen recense une grande partie de ces *Miroirs* dans son ouvrage cité précédemment : il parle notamment de quarante-six *Miroirs* publiés entre 1159 et 1387.

⁶¹ GARIN, *L'éducation de l'homme moderne, op. cit.*, p. 27-28.

⁶² *Ibid.*, p. 78 : « Aristote par exemple, longtemps victime d'une méfiance qui était justifiée, fera autorité et son œuvre sera considérée comme un moyen de démontrer la vérité unique qu'est la vérité chrétienne [...] Aristote a participé lui aussi, dans une certaine mesure, à la vérité chrétienne. »

⁶³ Cf. lettre de Gargantua à Pantagruel, dans RABELAIS, *Pantagruel, in Œuvres complètes*, édition établie par Mireille HUCHON, Paris, Gallimard, 1994.

⁶⁴ GARIN, *L'éducation de l'homme moderne, op.cit.*, p. 71.

dénonce l'avilissement intellectuel que procure un « enseignement mécanique »⁶⁵. Rabelais, par l'intermédiaire du maître Ponocrate, propose alors un lavement, une purge, pour se libérer de cette scolastique et opérer un renouveau : cette idée deviendra un *topos* de la Renaissance⁶⁶. La lettre de Gargantua à son fils Pantagruel reste une des preuves les plus marquantes du goût pour l'éducation de la jeune génération, et du rejet de l'ancienne méthode. Rabelais énonce dans ce texte les *topoi* de l'Humanisme, c'est-à-dire « rupture avec le passé, sentiment d'une harmonieuse synthèse humaine faite de l'esprit et du corps, importance reconnue des classiques, valeur éducative de l'étude des langues »⁶⁷. Pour qu'elle devienne solide, cette éducation doit s'ancrer dans toute l'Europe et doit créer un *leitmotiv* commun qui fera d'elle une référence absolue.

b) L'éducation dans la *Respublica literaria* humaniste

Le lecture des Anciens ne s'avère plus la même qu'au Moyen-Âge : tout est renvoyé à l'Homme, de sorte que « culture égale formation humaine »⁶⁸, dans le sens où les sources anciennes aident à connaître son chemin personnel, son statut d'Homme, sa liberté aussi. C'est le temps de l'Humanisme, né en Italie au XIV^{ème} siècle, soucieux d'éveiller en l'homme toutes ses vertus et possibilités intellectuelles⁶⁹. Il s'opère une véritable concentration sur l'Homme et sa nature, de sorte que

l'éducation humaniste se présente comme une reconsécration de l'homme, de sa vie dans le monde, dans la cité terrestre, de ses passions, de tout ce qui en lui est charnel, corporel, fruit de la nature.⁷⁰

Les *studia humanitatis* se donnent elles aussi cet objectif humaniste : l'ensemble des disciplines se propose de donner les clés pour découvrir, comprendre, et agir, car « la condition humaine est un état de recherche, d'éternelle activité, et non possession définitive. »⁷¹. Cette éducation classique est là pour « faire prendre conscience de la communauté humaine dans son évolution et dans son unité. »⁷². Les *studia humanitatis* créent une Europe soudée, une cité des lettres ouverte à tous, appelée *Respublica literaria*. Celle-ci se

⁶⁵ *Ibid.*, p. 72.

⁶⁶ *Ibid.*, p. 73.

⁶⁷ *Ibid.*, p. 76.

⁶⁸ *Ibid.*, p. 80.

⁶⁹ *Histoire mondiale de l'éducation*, publiée sous la direction de Gaston Mialaret et Jean Vial, Paris, Presses Universitaires de France, 1981, p. 306.

⁷⁰ GARIN, *L'éducation de l'homme moderne, op.cit.*, p. 81.

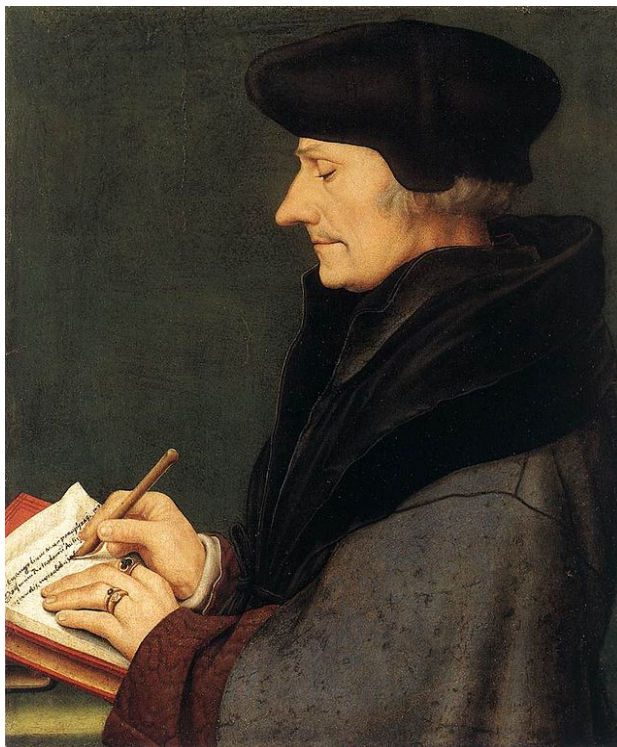
⁷¹ *Ibid.*, p. 79-80.

⁷² *Ibid.*, p. 95.

forme grâce à une langue commune, le latin, et à une passion, celle des belles-lettres. Ainsi, mémoire, histoire, culture, donnent à l'homme la possibilité de se forger sa propre pensée, de devenir l'auteur de lui-même⁷³. L'éducation humaniste permet justement de « libérer les potentialités naturelles de ces individualités »⁷⁴, de permettre à chacun de comprendre son être pour ensuite forger son *èthos*. Ainsi chez les humanistes de la Renaissance, la philologie est toujours ou presque liée à la pédagogie, en particulier chez Érasme et Budé.

c) Érasme

Avec Érasme, la Renaissance atteint son apogée en matière d'érudition, de théologie, et de pédagogie. Ses contemporains, mais lui-même avant tout, lui constituèrent l'*èthos* du « précepteur de l'Europe »⁷⁵.



Hans HOLBEIN dit le Jeune, *Érasme écrivant*, 1523, Huile sur panneau, Musée du Louvre

Toutefois, une certaine modestie habite le grand humaniste : il parle ouvertement de son admiration pour certains de ses contemporains et de leur influence sur lui. Il ne cache pas par exemple son engouement pour le modèle d'éducation que l'anglais Thomas More donna à ses enfants, et n'hésite pas à vanter la société anglaise qu'il « juge peut-être la plus

⁷³ Il en ira de même plus tard avec Montaigne qui présente les belles-lettres comme une aide à la découverte de soi, à la formation de l'humain. Cf. VAN ESLANDE Jean-Pierre, « Philologie et pédagogie : sœurs ennemies et complices de toujours », *Revue d'histoire littéraire de la France*, 2011/4 Vol. 111, p. 785.

⁷⁴ GARIN, *L'éducation de l'homme moderne*, *op. cit.*, p. 103.

⁷⁵ MARGOLIN Jean-Claude, *Érasme précepteur de l'Europe*, Paris, Julliard, 1995.

cultivée de l'époque. »⁷⁶. Il puise ses sources dans certains auteurs modernes comme Pétrarque, Thomas d'Aquin, Politien, dans les Pères de l'Eglise, et bien sûr dans l'Antiquité gréco-latine. Quintilien apparaît comme sa source première en matière d'éducation, si bien qu'il « s'identifie pratiquement à lui » et « adopte presque toutes les idées. »⁷⁷. Dans son œuvre, nous ressentons le lien entre la pédagogie et la philologie, alliées à la théologie⁷⁸. Érasme a à cœur de restituer les lettres au sein de son entreprise pédagogique car pour lui, elles sont les guides et les pédagogues qui mènent à la vertu. Ainsi, il ne parle pas de « belles-lettres » mais de « bonnes-lettres » (les *bonae literae*) car « la véritable culture n'est pas limitée au "beau", elle est utile pour acquérir "l'honnête" et la vertu. »⁷⁹. La philologie s'avère donc omniprésente dans ses ouvrages pédagogiques, constituant la base de l'évangélisme érasmien. Avec le *De pueris*, il désire donner le goût des lettres aux enfants dès le plus jeune âge. La finalité se trouve être finalement bien philologique puisque l'enfant n'est perçu que comme celui qu'il deviendra, grâce à la fréquentation quotidienne des textes anciens. Dans le *De ratione studii*, Érasme propose à son jeune lecteur un plan d'étude, et des conseils pour bien aborder les langues latine et grecque, de sorte qu'il « peut aussi se lire comme un abrégé de la démarche philologique, saisie cette fois dans sa dimension plus technique et replacée dans une perspective historique marquée par le sentiment d'une perte à compenser. »⁸⁰. Enfin le *De civilitate morum puerilium* met en avant les conduites en société, « présentées par Érasme comme le fruit de la formation intellectuelle et morale reçue par les enfants »⁸¹. Ouvrages pédagogiques et réflexions sur la question ont fait de lui le maître de l'éducation chrétienne européenne de la Renaissance. En outre, il a su allier théologie, pédagogie, et philologie, trois entités indépendantes qui résonnent chez lui comme un seul et même objet.

d) Guillaume Budé

Chez Budé également, pédagogie et philologie sont liées, se confondent même : le fait que le *De Philologia* et le *De studio* paraissent en même temps, en octobre 1532, illustre cette relation⁸². Il insiste sur la philologie en tant que « redécouverte de la sagesse antique,

⁷⁶ BEAULIEU, *Visage littéraire d'Erasmus*, *op. cit.*, p. 24.

⁷⁷ *Ibid.*, p. 44.

⁷⁸ *Ibid.*, p. 7 : « Cette restauration des bonnes lettres, unissant la littérature à la théologie selon des rapports harmonieux, c'est certainement la grande idée de la vie d'Erasmus, si l'on en juge par ses écrits, c'est là son idée littéraire par excellence. »

⁷⁹ *Ibid.*, p. 81-82.

⁸⁰ VAN ESLANDE, *art. cit.*, p. 779.

⁸¹ *Ibid.*, p. 780.

⁸² *Ibid.*, p. 773.

considérée comme l'instrument idéal pour notre éducation »⁸³. Alors qu'Érasme apparaît autant philologue que pédagogue, Budé se voit davantage comme l'amant de *Philologia*, et se sert de la pédagogie comme outil pour amener sa maîtresse à la Cour. Une fois présentée au roi, celui-ci pourra alors la dispenser dans tout le Royaume. Ainsi les rêves de Budé d'un Collège de *bonae litterae* à l'image de celui de Louvain le suivirent toute sa vie. Après moult déceptions, et moult rappels de la promesse de François I^{er}, notamment dans la préface des *Commentarii linguae graecae*, Budé voit naître l'Institution des Lecteurs Royaux en 1530⁸⁴. Mais cette institution ne représente pas le Collège rêvé de Budé, et s'avère n'être qu'une façade : les cours sont dispensés seulement dans certains établissements de la faculté des arts, elle ne porte pas le nom de « collège », et les salaires des Lecteurs restent impayés avec un retard de quatre à cinq ans⁸⁵.



Jean CLOUET, *Guillaume Budé*, 1536, Huile, Metropolitan Museum of Art, New-York

⁸³ GARIN, *L'éducation de l'homme moderne, op. cit.*, p. 158.

⁸⁴ Sur les étapes de la fondation du Collège de France, cf. LEFRANC, *Histoire du Collège de France, op. cit.*

⁸⁵ MARCHAL-ALBERT Luce, « François Ier, père des Lettres ? », *art. cit.*

Malgré ses échecs, Budé ne laissera jamais de côté sa passion et sa volonté : d'amant, il devient avocat avec le *De Philologia* et le *De studio*, défenseur de Philologie et réclamant son rayonnement⁸⁶. Il sait que l'éducation peut la servir : il comprend rapidement qu'éduquer le nouveau roi dans ce sens pouvait servir sa cause. Ses ouvrages sont alors tous empreints de pédagogie. C'est ainsi qu'il rédigea l'*Institution du Prince* au début du règne de François I^{er}, dans la lignée des traités d'éducation qui fleurissent tout au long de la Renaissance.

e) La floraison des traités d'éducation

Dans la continuité du souci d'éduquer et après le succès des *Miroirs du Prince*, nombre de traités sur l'éducation virent le jour à partir du XV^{ème} siècle. Ces traités, communément appelés *Institutions du Prince*, restaient toujours destinés aux futurs rois, leur prodiguant conseils et exemples historiques⁸⁷. Outre les ouvrages sur l'éducation écrits par des humanistes comme Érasme et Budé, des poètes et intellectuels ont eux aussi participé à l'apport de la littérature pédagogique durant tout le XVI^{ème} siècle. Nous ne pouvons que penser à Montaigne, dont les *Essais* sont empreints de pédagogie, ou encore à Machiavel qui, avec *Le Prince*, proposa un traité militaire et stratégique. Un peu différent mais toujours dans le même objectif parut le *Livre du courtisan* en 1528, écrit par un diplomate mantouan, Baldassare Castiglione. Il s'agit surtout d'un traité sur les bonnes manières et l'art de la conversation, prônant la *neglegentia diligens*⁸⁸, « souvent considéré comme un manuel d'apprentissage du comportement social dans lequel opère une dialectique entre l'être et le paraître, entre la simulation et la dissimulation. »⁸⁹. Pourtant, Castiglione refuse de catégoriser son œuvre comme un simple traité de paraître et « il introduit une discussion sur l'*institutio principis* qui implique un élargissement des compétences du courtisan aux contenus de la science politique. »⁹⁰. De même Pierre de Ronsard en 1561 écrivit l'*Institution pour l'adolescence du Roy très-chrétien Charles IXe de ce nom*, court traité en vers dans lequel l'auteur sollicite le roi Charles IX à s'instruire en mathématiques, en art oratoire, en mythologie. L'auteur lui-même utilise beaucoup cette dernière, invoquant des figures majeures tels Achille, Hector, Hercule, Thésée⁹¹.

⁸⁶ LA GARANDERIE, *Christianisme et lettres profanes*, op. cit., p. 234.

⁸⁷ BONTEMS, *Le Prince*, op. cit., p. 1 : Au XVI^{ème} siècle, les *Institutions du Prince*, constituent une source importante pour la connaissance des idées politiques de cette époque.

⁸⁸ *Lexique des termes littéraires*, ouvrage dirigé par Michel JARRETY, Paris, Librairie générale française, 2001, p. 286.

⁸⁹ GROSSI, P., D'AMICO J.C. (dir.), *De la politesse à la politique, Recherches sur les langages du Livre du Courtisan*, Caen, Presses universitaires de Caen, 2001, p. 9.

⁹⁰ *Ibid.*, p. 10.

⁹¹ MEYER, *L'Éducation des princes du XV^e au XIX^e siècle*, op. cit., p. 114.

Au XVII^{ème} siècle, d'autres ont suivi la tradition : Jean Héroard, qui écrivit *De l'institution du Prince* en 1609 pour le futur Louis XIII, ou encore Nicolas Vauquelin des Yveteaux qui lui aussi rédigea une *Institution du Prince* pour le fils d'Henri IV, le duc de Vendôme. La littérature pédagogique de la Renaissance devint donc un genre à part entière. Certains de ces traités sont tombés dans l'oubli, d'autres constituent encore des références, surtout lorsqu'elles impliquent des enjeux politiques et historiques, telles les *Institutions* d'Érasme et de Budé.

3) Les *Institutions du Prince* au XVI^{ème} siècle

Nous allons nous intéresser de près à deux auteurs majeurs de l'humanisme européen, ayant écrit tous les deux une *Institution du Prince* : amis et quelquefois rivaux⁹², divergents sur plusieurs points, Érasme et Budé ont marqué la *Respublica literaria* à travers un « christianisme humaniste » comme l'a appelé Marie-Madeleine de la Garanderie⁹³. Sur le thème de l'éducation, leurs avis se mêlent, s'écartent, se frôlent, tout en restant fidèles à leurs principes particuliers : chrétienté, diffusion des lettres, importance des précepteurs pour l'un ; patriotisme, philologie, et défense des lettrés pour l'autre ; et à leurs principes communs : une Europe unie autour des lettres, l'apprentissage des langues anciennes, la reconstruction de nations mécènes⁹⁴, « l'insertion des études profanes dans la vie du chrétien »⁹⁵.

a) L'*Institutio Principis Christiani* d'Érasme

1. La question de la parution

La date de la parution de l'*Institutio Principis Christiani* reste incertaine : nous savons, grâce à sa correspondance abondante, qu'Érasme travaillait déjà à son projet au début de l'année 1515. Auguste Vincent⁹⁶ donne l'exemple de la lettre à Dominique Grimani reçue le 31 mars 1515 dans laquelle il parle pour la première fois de son projet : « *Est in manibus libellus de instituendo Principe, quem illustrissimo Carolo archiduci Burgundiae, Maximiliani nepoti,*

⁹² La correspondance d'Érasme et de Guillaume Budé, *op. cit.*, p. 13 : « Leur amitié, dont ils protestent en toutes occasions, n'est pas née de la vue ni de la conversation ; elle est l'estime d'un intellectuel et d'un savant pour un autre savant qu'il connaît de réputation et dont il admire l'œuvre. »

⁹³ *Ibid.*, p. 44.

⁹⁴ *Ibid.*, p. 19.

⁹⁵ *Ibid.*, p. 46.

⁹⁶ VINCENT Auguste, « Les premières éditions de l'*Institutio principis christiani* d'Érasme », in *Mélanges offerts à M. Marcel Godet*, Neuchâtel, P. Attinger, 1937.

destinavimus. »⁹⁷. Il y dévoile son but, « *de instituendo Principe* », et son destinataire, « *illustrissimo Carolo* », futur Charles Quint. Mais la question de la date de l'*editio princeps* reste au cœur des débats : si l'on suit Auguste Vincent, la plus ancienne édition est attestée en avril 1515, mais des doutes subsistent. Il semblerait tout de même que « la date de naissance typographique du traité ne soit pas antérieure à avril ou mai 1516, où il paraît à Bâle chez Froben » selon Jean-Claude Margolin⁹⁸. Ce dernier rappelle en effet qu'Érasme, en cette année 1516, venait d'être nommé conseiller du jeune roi, et qu'« il prendra son rôle très au sérieux, même si le roi – le futur Charles Quint – prête une oreille plus favorable à d'autres conseillers, plus politiques, plus soucieux de ses intérêts personnels... ou de leurs propres intérêts. »⁹⁹. L'année 1516 est donc de nos jours validée, et il s'avère en tout cas certain que l'*Institutio* ne fut pas éditée toute seule : elle s'inscrit au sein d'un groupe de textes regroupant traductions, lettres, traités¹⁰⁰... Ce « traité de philosophie politique » qu'est l'*Institutio*, comme la nomme Jean-Claude Margolin, contient onze chapitres, relatant les devoirs et les droits d'un prince chrétien

dans la paix comme dans la guerre, dans sa politique économique et financière, dans les affaires sociales et juridiques, dans les traités et les diverses alliances – y compris les alliances matrimoniales –, au regard des hommes et au regard de Dieu¹⁰¹.

Par le titre, puis par le contenu, le lecteur a face à lui un véritable panégyrique de la chrétienté. Le Prince, chrétien par sa naissance, doit promouvoir sa foi au cours de son règne. Érasme fait presque preuve de prosélytisme dans son *Institutio* : il ne convertit personne mais invite franchement le Prince à devenir le Père de son Peuple en lui brossant le portrait de ce qu'il doit être : il lui donne à voir le reflet qu'il n'est pas encore, mais qu'il sera très probablement, comme l'espère Érasme.

⁹⁷ « Il existe en mes mains un petit traité sur l'institution du Prince, que nous destinons au très illustre Charles archiduc de Burgonde, petit-fils de Maximilien. » Cette traduction est la nôtre.

⁹⁸ MARGOLIN Jean-Claude, *Guerre et paix dans la pensée d'Érasme*, introduction, choix de textes, commentaires et notes par Jean-Claude MARGOLIN, Paris, Aubier-Montaigne, 1973, p. 186-187.

⁹⁹ *Ibid.*, p. 186.

¹⁰⁰ VINCENT, « Les premières éditions », *art.cit.*, p. 93 : L'ouvrage est découpé en plusieurs sections : la dédicace au Prince Charles, une traduction de l'opuscule d'Isocrate *Ad Nicoclem regem* et ensuite vient l'*Institutio*. Suivent le *Panégyrique de Philippe le Beau*, présenté au Prince Philippe à son retour d'Espagne le 6 janvier 1504, une lettre à Paludanus qui explique le *Panégyrique*, le *Gratulatorium carmen* à Philippe le Beau, une lettre à Ruterius sur le *Panégyrique*, et enfin une pièce en six vers, Ἦεις Φιλίππων ομηροκεντρον.

¹⁰¹ MARGOLIN, *Guerre et paix*, *op. cit.*, p. 186.

2. Le portrait du Prince idéal

L'humaniste dresse dans cet ouvrage le portrait de ce qui s'avère pour lui le Prince idéal. Il va ainsi constituer l'*éthos* de ce dernier et conseiller au roi son lecteur de le revêtir. Érasme n'a de cesse au cours du texte de montrer au prince que celui-ci est au centre de son royaume, tel un pilote de navire :

*In navigatione non ei committitur clauus, qui natalibus aut opibus aut forma caeteris antecellit, sed qui peritia gubernandi, qui uigilantia, qui fide superat : Ita regnum ei potissimum est committendum, qui Regiis dotibus anteit reliquos : nempe, sapientia, iustitia, animi moderatione, prouidentia, studio commodi publici.*¹⁰²

En plus du champ lexical composé de « *navigatione* », « *clauus* », « *gubernandi* » qui constituent cette métaphore de la navigation, nous pouvons remarquer que navigation et gouvernement sont très liés étymologiquement : le verbe *guberno* veut dire à la fois « diriger un navire », « tenir le gouvernail », et « diriger », « gouverner » : un royaume se trouve être un véritable navire à la tête duquel préside un roi-capitaine. En outre, la naissance ne suffit pas : « *justitia* », « *moderatio* », « *prouidentia* », « *studio* » s'avèrent être les clés d'un *bonus Princeps*. Nous pouvons remarquer dans cet extrait une référence au mérite et au labeur, supérieurs à la naissance, que préconisent Érasme et Budé, et rendus ici par le rythme ternaire « *qui peritia gubernandi, qui uigilantia, qui fide* », s'opposant au précédent « *qui natalibus aut opibus aut forma* » : acquérir la gloire par son propre travail apporte plus de reconnaissances que la gloire par la naissance. Ainsi va pour le roi : certes sa naissance l'oblige à remplir ses fonctions, mais il ne doit pas les considérer comme acquises. Plus loin, il utilise à nouveau cette métaphore de la navigation :

*Magnitudo nauis, aut mercium pretia, aut uectorum numerus, haud facit elatiorem bonum nauclerum, sed attentiores. Ita bonus Rex, quo pluribus imperat, hoc uigilantior esse debet, non insolentior.*¹⁰³

¹⁰² http://agoraclass.fltr.ucl.ac.be/concordances/erasme_institutio_princ/texte.htm : ÉRASME, *Institutio principis christiani (IPC)*, I, 2 : « En navigation le gouvernail n'est pas confié à quelqu'un qui l'emporte sur les autres par sa naissance, par ses richesses, ou par sa beauté, mais qui est connaisseur dans l'art de gouverner, qui est vigilant, qui tient ses promesses : ainsi le royaume le plus important doit être confié à quelqu'un qui surpasse les autres par ses qualités royales : bien sûr, sagesse, justice, modération de l'âme, prévoyance, attachement au profit du peuple. » La traduction qui sera donnée de l'*Institutio Principis Christiani*, sauf mention contraire, sera la nôtre.

¹⁰³ *Ibid.*, I, 89 : « La grandeur du navire, le prix des marchandises, ou le nombre de passagers, ne rendent pas un bon capitaine plus orgueilleux, mais plus attentif. Ainsi un bon Roi, d'autant plus qu'il commande à un grand nombre, doit en cela être plus vigilant, non pas plus insolent. »

Ce passage met l'accent sur une des qualités premières du roi : la vigilance, opposée à l'insolence. Les comparatifs « *uigilantior* » et « *non insolentior* », accompagnés du verbe « *debeo* » insistent sur ce que le Prince doit être et rejettent ce qu'il ne doit pas être. Érasme utilise un système d'opposition : à chaque exemple, il oppose son antagoniste pour mieux mettre en valeur ce qu'il propose au Prince, jouant ainsi sur l'*èthos* et l'*anti-èthos*, deux notions qui finalement fonctionnent ensemble, en miroir¹⁰⁴. En insistant sur les traits négatifs, il expose un *anti-èthos* afin que le Prince perçoive en celui-ci un repoussoir, un inconnu, et qu'il comprenne au contraire que son propre *èthos* doit suivre l'idéal proposé par le précepteur. Ainsi, il écrit tout un passage sur l'opposition entre le Prince et le tyran : celui-ci est relégué au rang d'animal puis tout de suite après, le bon Prince est décrit¹⁰⁵. Sa première qualité est d'être bon avec son peuple :

*Est mutuuum inter Principem ac populum commercium. Tibi populus censum debet, debet obsequium, debet honorem. Esto, sed tu uicissim populo debes bonum ac uigilantem Principem.*¹⁰⁶

Érasme s'adresse directement au Prince par la deuxième personne du singulier, ce qui a pour effet de concerner et de prendre à parti le destinataire ; celui-ci se sent ainsi plus impliqué. En outre le verbe « *debeo* » illustre l'échange qui a lieu entre le Prince et son peuple. Cet échange qui s'instaure est un lien immuable, un « *commercium* » entre le Prince et son peuple : chacun est redevable à l'autre, la gestion et la paix du royaume en dépendent. Le peuple donne – le verbe « *debeo* » est utilisé sur un rythme ternaire qui montre le devoir du peuple – mais « *uicissim* », le Prince se doit d'être bon et de donner à son tour : il ne donne rien de matériel mais il offre sa propre personne, son *èthos* de Prince qui doit remplir les deux qualités que sont la bonté et la vigilance. Érasme insiste sur cette relation d'interdépendance qui n'est autre qu'une forme de lien filial : la métaphore du père de famille est aussi possible¹⁰⁷. Il s'avère donc nécessaire que le Prince, en Père du Peuple, remplisse ses devoirs et fasse en sorte que son royaume devienne le meilleur possible : « *Primum munus boni Principis est, quam optima uelle : proximum, quibus rationibus euitari, aut tolli*

¹⁰⁴ MARCHAL-ALBERT Luce, *Polémique et rhétorique*, op. cit., p. 45 : « Tout d'abord, *èthos* et *anti-èthos* se construisent fréquemment en miroir de telle sorte que toute qualité attribuée à l'*èthos* vient grossir l'*anti-èthos* du défaut correspondant, implicitement et par contrecoup. [...] L'*èthos* et l'*anti-èthos* constituent donc deux productions du discours qui s'avèrent nécessaires l'une à l'autre, et qui sont fortement interdépendantes. L'*anti-èthos* fait fonction de faire-valoir à l'*èthos*, de double négatif, et contribue à en décupler la force persuasive. »

¹⁰⁵ ÉRASME, *IPC*, op. cit., I, 62.

¹⁰⁶ *Ibid.*, I, 86 : « Il y a un commerce réciproque entre le Prince et le peuple. Le peuple te doit l'impôt, l'obéissance, l'honneur. Soit, mais toi en retour tu dois au peuple d'être un Prince bon et vigilant. »

¹⁰⁷ *Ibid.*, I, 69, IX, 4.

mala, contra, bona, parmi, augeri, confirmarique possint, perspicere. »¹⁰⁸. En somme, le rôle du Prince est d'éradiquer le Mal pour faire perdurer le Bien selon une logique chrétienne que suit Érasme. Les trois verbes finaux « *parmi* », « *augeri* » « *confirmari* », avec leur rime en [i] donnent l'effet d'insister sur cette extirpation du Mal et sur la victoire du Bien. Le Prince est un Homme, certes, mais il a été choisi par Dieu pour gouverner : c'est pourquoi il se doit de montrer l'exemple en favorisant le Bien ; au contraire, succomber au Mal serait une marque de faiblesse qui aurait pour effet de le décrédibiliser auprès du peuple¹⁰⁹. Le Prince a avant tout besoin d'être aiguillé pour devenir ce prince idéal ; et pour faire jaillir l'*èthos* du Prince, le précepteur doit lui-même forger son propre *èthos*.

3. L'*èthos* du précepteur

La monarchie étant héréditaire, le choix du monarque n'est pas possible ; en revanche, un choix peut se porter sur le précepteur. Il est important que celui-ci prenne en charge l'éducation du Prince dès son enfance afin qu'il l'aide à comprendre ses devoirs et à mieux les appréhender. La recherche du précepteur s'avère donc être soigneusement menée : il devra préférer son pays à son bénéfice personnel, et prendre conscience que son travail n'est pas ordinaire. Érasme, au premier chapitre de *l'Institutio Principis Christiani*, définit par une accumulation de termes le précepteur idéal :

*Deligat igitur ad hoc muneris, ex uniuerso suorum numero, aut etiam adsciscat undecumque uiros integros, incorruptos, graues, longo rerum usu, non modo praeceptiunculis doctos, quibus et aetas conciliet reuerentiam, et uitae sinceritas auctoritatem, et morum comitas ac iucunditas amorem ac beneuolentiam ne uel instituentium acerbitate offensus tenellus animus, prius incipiat uirtutem odisse quam nosse : uel rursus immodica indulgentia formantis corruptus, quo non oportet, degeneret.*¹¹⁰

Il insiste sur la recherche du précepteur : celui-ci peut être choisi « *undecumque* », du moment qu'il remplit les critères de l'intégrité, de l'incorruptibilité et de la gravité, et qu'il ne soit ni trop amer ni trop laxiste. L'accumulation de traits de caractère dont doit bénéficier le précepteur instaure un lien de confiance entre le maître et l'élève : chaque qualité du

¹⁰⁸ *Ibid.*, I, 92 : « L'obligation première d'un bon Prince est de vouloir les meilleurs choses possibles : ensuite par ses jugements, d'éviter ou de regarder attentivement à ce que le mal puisse être supprimé contre le bien à réaliser, à augmenter, et à confirmer. »

¹⁰⁹ *Ibid.*, VI, 29 : La vengeance par exemple, est la marque des esprits faibles.

¹¹⁰ *Ibid.*, I, 8 : « Pour cette fonction il devrait donc choisir parmi la foule entière des siens, ou même en appeler de n'importe où, des hommes intègres, incorruptibles, graves, ayant appris par un long usage des choses, non par des enseignements seulement, dont l'âge fait gagner le respect, l'intégrité de la vie l'autorité, la bonté de caractère et le charme l'affection et la bienveillance, afin que ou son esprit tendre ne soit pas irrité par l'amertume de ceux qui enseignent, avant qu'il ne commence à apprendre à haïr la vertu : ou en revanche qu'il dégénère, gâté par l'indulgence excessive de celui qui enseigne, ce qu'il ne faut pas. »

premier entraîne une attitude chez le second. La gradation ascendante qui clôt le rythme ternaire souligne l'effet d'un véritable lien : l'« *aetas* » entraîne la « *reuerentia* », la « *uitae sinceritas* » l'« *auctoritas* », la « *comitas* » et la « *jucunditas* » l'« *amor* » et la « *beneuolentia* » : respect, autorité, et enfin affection et bienveillance sont alors instaurés chez l'élève. Mais pour cela, il faut que le précepteur endosse l'« *èthos* » du portrait :

*Proinde in hoc prima ac praecipuam esse curam oportet instituendis, sicuti dictum est, ut prauas vulgi opiniones penitus ex animo reuellat si quae forte insederint, et salutare Christianoque Principe dignas inserat.*¹¹¹

Nous retrouvons la dichotomie entre le Bien et le Mal : c'est au précepteur de lui apprendre à les distinguer et nous percevons la logique chrétienne que suit Érasme : la première chose à faire consiste à inculquer au Prince les bonnes opinions, sous-entendues les idées du Christ, et une meilleure compréhension de Dieu en lui faisant découvrir les sources les plus pures et les plus efficaces. Son éthique apparaît comme tout aussi importante que celle du prince lui-même puisque c'est à lui de constituer l'« *èthos* » du futur roi, à la manière d'un dessin : Érasme utilise cette métaphore dans un long passage sur l'image que le Prince doit renvoyer grâce aux enseignements de son précepteur :

*Deliniet igitur coeleste quoddam animal, Numini quam homini similis, omnibus uirtutum numeris absolutum, omnium bono natum, imo datum a Superis subleuandis rebus mortalium, quod omnibus prospiciat, omnibus consulat : cui nihil sit antiquius, nihil dulcius Republica, cui plus quam paternus sit in omnibus animus, cui singulorum uita carior sit quam sua : quod nocteis ac dies nihil aliud agat nitaturque, quam ut optime sit omnibus : apud quem praemia parata sint bonis omnibus, malis uenia, si modo sese a frugem meliorem referant : quod adeo gratis cupiat de ciuibus suis bene mereri, ut si necesse sit, non dubitet suo periculo illorum incolumitati consulere : quod patriae commodum, suum ducat esse lucrum : quod semper uigilet, quo caeteris liceat altum dormire : quod sibi nullum relinquat otium, quo patriae liceat in otio uitam agere : quod se in gibus curis discruciet, quo ciuibus suppetat tranquillitas : a cuius unius uirtute publica pendeat felicitas : et hanc admoneat esse ueri Principis imaginem.*¹¹²

¹¹¹ *Ibid.*, I, 100 : « Par conséquent en cela, il faut que la première et principale conduite du précepteur soit comme il a été dit, à savoir d'arracher entièrement de son esprit les mauvaises opinions du vulgaire si par hasard elles s'enracinaient, et d'implanter des opinions salutaires et dignes au Prince Chrétien. »

¹¹² *Ibid.*, I, 58 : « Qu'il dessine donc une sorte de créature céleste, plus semblable à une divinité qu'à un homme, complétée par chaque grande quantité de vertus, née pour le bien de tous, envoyée même par les Dieux pour soulager les conditions des mortels, qui est attentif à tous, qui s'occupe de tous ; pour qui rien n'est plus important, rien n'est plus doux que l'État, de qui l'esprit est plus que paternel envers tous, pour qui la vie de chacun est plus chère que la sienne propre ; qui, nuit et jour, ne s'occupe et ne lutte pour rien d'autre que ce qui est le meilleur pour tous ; chez qui les faveurs sont bien pourvues pour tous les honnêtes hommes, et la bienveillance pour les mauvais, si seulement ils se restituaient à une meilleure vie ; qui désire à ce point être méritant pour rien envers ses citoyens que s'il est nécessaire, il n'hésiterait pas à son péril à s'occuper du salut des siens ; qui conduit à ce que son propre bénéfice soit le profit de la patrie ; qui veille toujours à ce que tous les autres puissent dormir profondément ; qui ne se laisse aucun loisir, grâce auquel il est permis à la patrie de vivre en repos ; qui se tourmente lui-même par des travaux réunis, grâce auquel la tranquillité est à la

Le Prince, quasi divin, envoyé par les Dieux, ne vit que pour sa patrie ; le patriotisme se trouve être très fort dans cette citation comme dans l'ensemble de l'ouvrage : en effet, au troisième chapitre, Érasme conseille au Prince d'aimer son pays, de le connaître en profondeur, et de ne jamais trop s'en éloigner. Le lien entre lui et son peuple s'avère une nouvelle fois notable : il est le père de son État, « *paternus* », le berger qui veille sur ses brebis, « *semper uigilet* », ne prend jamais de repos et est prêt à donner sa vie. Ainsi, de même que les enfants sont souvent à l'image des parents, le peuple sera à l'image du Prince : celui-ci détient donc une grande responsabilité. Cette charge dépend aussi du précepteur : il doit parvenir à convaincre le Prince de sa lourde fonction. La métaphore du dessin se trouve donc être intéressante : elle montre qu'il s'agit en effet d'un façonnage de l'*èthos*, et c'est le précepteur qui en est chargé. Celui-ci doit réfléchir sur le devoir qui est le sien : si son éducation est bonne, les bienfaits s'en ressentiront sur le peuple et sur le pays tout entier. Il a donc face à lui un enjeu réel, c'est-à-dire donner à l'État un roi prêt à gouverner selon les préceptes de la religion chrétienne, et selon l'éthique du Prince idéal qu'Érasme se propose de donner ici. Il donne alors à voir une véritable *imago*, un portrait idéal, une figure de papier qu'il brosse en détails. Il s'agit d'ailleurs au début d'un « *coeleste animal* », ce qui en fait un être lointain, distant de l'Homme moderne ; mais petit à petit cette créature semble devenir humaine, pour se révéler comme le Prince lui-même. Cela n'est perçu qu'à la fin, et c'est au précepteur de rappeler que cette image est celle d'un « *verus Princeps* » : nous avons là le portrait idéal du Prince selon Érasme. En somme, le rôle du précepteur est de mener le Prince dans le droit chemin ; il veille à son entourage¹¹³ et forme son sens moral : négliger les richesses et apprendre les vertus¹¹⁴. Il est un peu comme un dompteur qui tente d'amadouer un animal sauvage : il faut persister longtemps et ne pas perdre confiance pour arriver au meilleur des résultats¹¹⁵. Pour ce faire, il met en place un programme rigoureux de lecture et d'apprentissage.

4. Le programme d'Érasme dans l'*Institutio*

Au chapitre deux de l'*Institutio Principis Christiani*, Érasme donne au Prince un véritable programme d'étude, comme il l'avait déjà fait pour les enfants dans le *De ratione*

disposition des citoyens ; dont le bonheur est suspendu à la vertu publique d'un seul ; et qu'il rappelle que cette image est celle d'un vrai Prince. »

¹¹³ *Ibid.*, I, 10 : Le Prince doit se tenir à distance des souldards, des prostituées, des parieurs, des flatteurs, etc.

¹¹⁴ MARGOLIN, *Guerre et paix*, *op. cit.*, p.187.

¹¹⁵ ÉRASME, *IPC*, *op. cit.*, I, 13.

*studii*¹¹⁶. La priorité est donnée à la formation intellectuelle et politique ; Érasme trace donc une liste de lectures favorables pour l'esprit du jeune Prince car selon lui, les livres doivent servir d'exemples¹¹⁷. En premier lieu et sans surprise pour le fervent chrétien qu'est Érasme, viennent les lectures saintes, notamment à travers Salomon : les *Proverbes*, l'*Ecclésiastique*, et le *Livre de la Sagesse*, puis l'*Évangile*. Premiers ouvrages antiques mis à l'honneur, les *Moralia* et les *Apophthegmata* de Plutarque, puis apparaissent Sénèque et quelques passages de la *Politique* d'Aristote et des *Offices* de Cicéron, et enfin la *République* de Platon¹¹⁸. En revanche les romans de chevalerie n'ont aucun intérêt : Érasme considère ces histoires comme « *ineruditae* », « *stultae* », « *aniles* » et il les qualifie même de « *deliramenta* » pour souligner l'effet de perte de temps et de divagation que cause leur lecture¹¹⁹. Les historiens méritent également une attention particulière mais selon Érasme, ils ne s'avèrent pas tous bons : par exemple, Hérodote et Xénophon offrent de mauvais modèles ; Tite-Live et Salluste sont érudits mais ne valent pas une lecture attentive et peuvent être parfois délaissés. Érasme

adopte un peu en face des historiens la même attitude méfiante que Platon vis-à-vis des poètes : ne nous laissons pas prendre au charme de ces belles histoires, elles sont parfois vénéneuses. En un mot, vis-à-vis de l'histoire, Érasme prend une position hautement sélective.¹²⁰

Ce qui dérange particulièrement Érasme sont les exemples que tous ces historiens citent, des modèles païens que l'humaniste tente de discréditer aux yeux du prince chrétien :

*Cura Achillem audis, cura Xersem, Cyrrum, Darium, Iulium, ne quid te rapiat magni nominis praestigium. Magnos ac furiosos latrones audis : sic enim illos aliquoties uocat Seneca.*¹²¹

Le lecteur se trouve face à une véritable mise en garde : certes ces noms sont empreints de gloire, mais celle-ci ne constitue pas la finalité première du règne d'un *bonus Princeps*. Tous

¹¹⁶ Ouvrage publié en juillet 1512, il donne un programme d'éducation des jeunes garçons de douze à quinze ans. Cf. « Le plan des études » in ERASME, *Eloge de la folie, Adages, Colloques, Réflexions sur l'art, l'éducation, la religion, la guerre, la philosophie, Correspondance*, édition établie par Claude Blum, André Godin, Jean-Claude Margolin, Daniel Ménager, Robert Laffont, 1992.

¹¹⁷ Pierre Mesnard résume bien ce programme détaillé : cf. MESNARD, *L'essor de la philosophie politique au XVIe siècle*, op. cit., p. 97.

¹¹⁸ ÉRASME, *IPC*, op. cit., II, 15.

¹¹⁹ *Ibid.*, II, 14.

¹²⁰ PLAISANT Franck, « L'Histoire antique dans l'institution du prince d'après Budé », in *Actes du IXe Congrès de l'association Guillaume Budé* (Rome, 13-18 avril 1973), Paris, Les Belles Lettres, 1975, p. 723.

¹²¹ « Quand on te parle d'Achille, de Xerxès, de Cyrus, de Darius et de César, ne te laisse pas séduire par le prestige du nom : il n'est question que de grandes, de furieuses canailles, — tel est le nom que Sénèque emploie parfois à leur égard. » Traduction d'après MESNARD, *L'essor de la philosophie politique*, op. cit., p. 98.

ces grands noms glorieux ne doivent pas « *rapere* » le lecteur, mot très fort pour désigner une action d'emportement, de ravissement, voire de séduction comme l'a rendu Pierre Mesnard dans sa traduction¹²². Ils résonnent aux oreilles de façon positive, or il faut s'en méfier : Érasme se réfère ici à Sénèque pour les traiter de « *latro* », accompagné des deux adjectifs « *magnus* » et « *furiosus* », employés de façon dépréciative ici : ces rois sont rabaissés au rang de bandits égarés. Même le terme « *praestigium* » peut être négatif car il connote tout ce qui relève de l'illusion, du prestige artificiel : celui-ci n'est donc qu'une marque superficielle de démonstration. Pour Érasme, ces rois de l'Antiquité n'ont acquis que des choses visibles et matérielles, et ont oublié la matière de l'esprit. Tous ces noms s'avèrent être de mauvais exemples : si celui qui les lit détient une tendance à la violence, ces mauvaises lectures le conduiront à la tyrannie au lieu de l'apaiser. Le précepteur doit donc orienter l'élève vers de plus saines lectures, à l'image de celles citées précédemment ; et s'il en vient à lire des histoires païennes, c'est au précepteur de pointer du doigt leurs défauts et de faire de ces héros païens des contre-modèles. Le programme érasmien a pour but premier de former un prince certes, mais un *Princeps Christianus* ; son éducation doit donc passer par une formation chrétienne.

5. La formation chrétienne

Érasme s'adresse à un prince chrétien, toute la différence avec Budé se place dans ce souci du destinataire : Budé accumule les références païennes comme Alexandre, César, Auguste, ou Pompée, et il s'en sert d'exemples, tandis qu'Érasme met le prince en garde contre elles. Non seulement elles sont païennes, et un prince chrétien ne peut pas se référer à des exemples qui ne suivent pas la loi de Dieu, mais elles sont encore des symboles de guerre et de conquête : or un Prince tourné entièrement vers la guerre se détournera forcément de la finalité première de son règne, c'est-à-dire la voie de Dieu. Érasme donne alors sa propre définition du vrai chrétien : « *Christianus est, non qui lotus est, non qui unctus, non qui sacris adest, sed qui Christum intimis complectitur affectibus, ac piis factis exprimit.* »¹²³. Il n'est pas seulement question de baptême, d'onction ou de cérémonies comme l'indique Érasme par le rythme ternaire : la religion se vit par la piété et se pratique par des actes. Or la gloire acquise par la guerre ne constitue pas un acte pieux, sauf si cette guerre se fait au nom de Dieu. Le précepteur inculquera alors au Prince les bons préceptes et l'encouragera à

¹²² « *rapere* » a d'ailleurs donné « rapt » en français.

¹²³ ÉRASME, *IPC, op. cit.*, I, 30 : « Le Chrétien est, non pas celui qui a été baptisé, non pas celui qui a reçu l'onction, non pas celui qui assiste aux cérémonies religieuses, mais celui qui embrasse le Christ par ses sentiments profonds, et qui l'exprime par des actes pieux. »

accroître sa piété. Ces préceptes sont réunis dans son programme d'éducation chrétienne : le but consiste à ce que le Prince ne connaisse pas les excès habituels, c'est-à-dire le jeu, la boisson, les femmes, le pillage, *etc.* Pour son salut, il devra au contraire « méditer sa qualité de disciple et de serviteur du Christ. »¹²⁴. Ainsi, au lieu de suivre des exemples inutiles comme Alexandre ou Xerxès, le Prince doit se focaliser sur les modèles de Dieu et du Christ : « *Exemplum administrandi potissimum ab ipso Deo petendum, et ab Homine Deoque Christo, e cuius dogmatis praecepta quoque sumenda erunt potissimum.* »¹²⁵. Les qualités divines que sont pouvoir total, sagesse et bienveillance se trouvent être des sujets d'imitation pour le Prince qui ne doit pas se tromper d'*exempla* : les modèles à suivre ne sont pas de simples hommes, avides de conquêtes et de richesses, il s'agit de modèles saints, divins, sacrés : cela entraîne une difficulté, le Prince est confronté à un réel défi, mais s'il y parvient, son peuple et la gestion de son royaume le ressentiront. Pour mieux montrer au Prince l'enjeu qui est le sien, Érasme organise un authentique duel entre le *Christianus* et l'*Ethnicus* : il insiste beaucoup sur la supériorité du chrétien par rapport au païen¹²⁶. Son procédé consiste à donner des exemples de figures païennes plutôt positifs, puis à fournir une réflexion au Prince chrétien : si le païen a été capable de faire cela, le chrétien, par sa philosophie et sa piété, doit être capable d'en faire encore plus :

Quam absurdum sit, cum apud Ethnicos fuisse constet, qui maluerunt sibi necem consciscere, quam cum humani sanguinis iactura tueri imperium, quique Reipublicae commoditatem anteposuerint suae uitae, Christianum Principem tanta Reipublicae pernicie, uoluptatibus aut affectibus uitiosis consulere ?¹²⁷

Il serait « *absurdum* » que le Prince Chrétien se révèle plus vil que le païen. Érasme met en place une stratégie réelle : il cite un modèle antique, donc païen, puis questionne sur le fait qu'un prince chrétien puisse forcément mieux faire. Le prince ressentira alors un désir de surpasser celui qu'il considère comme inférieur car non chrétien. Ainsi Érasme cite Julius Pollux, tuteur de l'empereur Commode, énumérant toute une série de termes qualifiant le Prince idéal. Érasme, en accord avec lui, ne va pourtant pas le glorifier : par une question rhétorique, il cherche à aller plus loin en réfléchissant sur le rôle du Chrétien : « *Jam si*

¹²⁴ MESNARD, *L'essor de la philosophie politique, op. cit.*, p. 94.

¹²⁵ ÉRASME, *IPC, op. cit.*, I, 89 : « L'exemple principal pour diriger doit être d'aspirer à Dieu lui-même, et au Christ Dieu et Homme, dont les préceptes de dogme seront aussi le plus important à s'approprier. »

¹²⁶ *Ibid.*, I, 62 : il fait de même avec les Hébreux.

¹²⁷ *Ibid.*, I, 53 : « Combien serait-il absurde, tandis que l'on constate que chez les Païens, il y en a qui ont préféré se donner la mort plutôt que de protéger le pouvoir avec un sacrifice de sang humain, et qui ont préféré l'avantage de l'État à leur propre vie, qu'un Prince Chrétien s'occupe de ses plaisirs ou de ses sentiments corrompus contre une telle ruine de l'État ? »

Ethnicus moderator ejusmodi Principem deformavit Ethnico, quanto sanctius simulacrum proponi conuenit Principi Christiano. »¹²⁸. La sainteté justifie la supériorité du Chrétien. De même, si le tyran païen a été capable de faire de bonnes choses, le chrétien peut lui aussi le faire¹²⁹. Il s'agit d'engendrer un choc, et d'entretenir un *leitmotiv* chez le Prince afin qu'il ouvre les yeux sur sa condition de chrétien et qu'il apprenne à la mettre en avant au sein de son gouvernement pour en faire sa force.

L'*Institutio Principis Christiani* d'Érasme se lit donc à la fois comme un traité d'éducation et un réel éloge de la chrétienté ; les neuf chapitres constituent un ensemble harmonieux, divisé en thématiques qui donnent lieu à une réflexion religieuse, philosophique, ou sociale, à travers une culture abondante qu'Érasme souhaite voir amplifier. En effet, « toute la conception pédagogique d'Érasme est orientée vers une diffusion plus large de la culture, elle postule la foi dans les capacités intellectuelles de tout individu donné. »¹³⁰. La foi et l'éducation, telles s'avèrent donc être les maîtres-mots de ce texte.

b) *L'Institution du Prince* de Budé

1. Les différentes éditions

Ouvrage rédigé en français pour François I^{er}, la question de la datation se pose pour *L'Institution du Prince* de Guillaume Budé. Elle paraît de façon posthume en 1547, coïncidant avec la mort de François I^{er}. Louis Delaruelle avance une première hypothèse : Budé signant son ouvrage en tant que secrétaire du roi, le texte est donc antérieur à 1522 puisque c'est durant cette année qu'il devient Maître de la Librairie et Maître des Requêtes, le 21 août précisément¹³¹. Son hypothèse se conclut sur une parution de *L'Institution du Prince* au début de l'année 1519. Claude Bontems en viendra à la même conclusion, grâce aux premières lignes dédicatoires¹³² :

A trèspuissant, trèsvictorieux, trèséminent prince, François le roy trèschrétien de France, premier de ce nom, duc de Milan, seigneur de Gennes, Guillaume Budé son très humble et trèsobéissant subject et secrétaire.¹³³

¹²⁸ *Ibid.*, I, 70 : « Enfin si un enseignant païen a formé de cette façon un Prince pour les Païens, combien il convient que l'image soit plus sainte pour un Prince Chrétien. »

¹²⁹ *Ibid.*, II, 17.

¹³⁰ BEAULIEU, *Visage littéraire d'Érasme*, *op. cit.*, p. 149.

¹³¹ DELARUELLE, *Guillaume Budé*, *op. cit.*

¹³² BONTEMS, *Le Prince*, *op. cit.*

¹³³ BUDÉ Guillaume, *L'Institution du Prince (Inst. du Prince)*, in BONTEMS Claude, RAYBAUD Léon-Pierre, BRANCOURT Jean-Pierre, *Le Prince dans la France des XVIème et XVIIème siècles*, Paris, Presses Universitaires de France, 1965 p. 77.

Claude Bontems le situe donc entre l'avènement du Roi et Pavie, c'est-à-dire entre 1515 et 1525 car c'est à cette période que François Ier reçut les titres de duc de Milan et de seigneur de Gênes. Enfin, le 28 juin 1519, Charles Quint est élu à la tête de l'Empire : l'œuvre de Budé doit donc être antérieure à cette date. Ce texte, sans titre à l'origine¹³⁴, paraît sous forme manuscrite du vivant de Budé : c'est le manuscrit de l'Arsenal, composé de cent dix-huit feuillets. Mais trois éditions, datant de 1547, viennent poser problème : celles de Guillaume Gazeau, parue à Lyon, de Jean de Luxembourg, à l'Arrivour, et de Jehan Fouchet à Paris. Grâce à Claude Bontems, nous savons maintenant que le manuscrit de l'Arsenal est le plus authentique : il est le manuscrit même présenté à François I^{er}¹³⁵. L'œuvre de Budé, selon Claude Bontems, comporte trois parties clairement indentifiables, d'inégale importance : la dédicace au Roi, un prologue destiné à justifier la forme de l'œuvre, où les idées essentielles sont déjà esquissées, enfin vient le corps même de l'œuvre. Elle débute avec les dits de Salomon. Bontems y a également repéré plusieurs groupes qui structurent l'ouvrage : les écritures saintes, le monde grec, Rome¹³⁶.

2. Le destinataire

L'Institution du Prince est écrite pour François I^{er}, alors sur le trône depuis déjà quatre ans ; Budé offre ainsi un ouvrage pédagogique à un roi en plein exercice de ses fonctions. Au-delà du roi, il est nécessaire de voir plus loin : Budé s'adresse non seulement au roi actuel, mais il n'oublie pas non plus les enfants de France, qui accéderont à leur tour au trône et qui ont entre leurs mains le devenir des lettrés. Budé veut certainement faire aussi de François I^{er} un père sensible à l'éducation de ses enfants. La volonté de s'adresser au roi sans détour se trouve visible par le choix de la langue : Budé écrit en français intentionnellement puisqu'il s'adresse au roi qui ne connaît pas les langues anciennes, et non à un public érudit d'humanistes¹³⁷. Il s'agit alors d'une véritable tentative de séduction que Budé a instaurée au sein de son écriture¹³⁸. Tout au long de l'ouvrage, plusieurs

¹³⁴ Delaruelle a donné le nom suivant : *Le recueil d'apophtegmes offert à François Ier* ; Bontems lui, a préféré garder le titre des éditions du XVI^{ème} siècle, *L'Institution du Prince*.

¹³⁵ Bontems précise en revanche que ce manuscrit n'est pas de la main même de Budé.

¹³⁶ BONTEMS, *Le Prince, op. cit.*, p. 9.

¹³⁷ DELARUELLE, *Guillaume Budé, op. cit.*, p. 201 : « [...] l'ouvrage était écrit en français et ne s'adressait pas à ce public d'humanistes dont Budé recherchait les suffrages ; si, d'autre part, il l'avait écrit en français, c'est qu'il le destinait au seul roi et que François Ier ignorait le latin. »

¹³⁸ BONTEMS, *Le Prince, op. cit.*, p. 8 : « Aussi tout en restant très ferme sur les principes, Budé va-t-il essayer de convaincre habilement le Roi. Si on devait définir *L'institution du Prince* par une formule lapidaire, on

passages élogieux montrent la volonté de Budé de séduire le roi : ses congratulations frôlent la flatterie sans en être réellement, car elles sont toujours suivies d'une demande explicite ou d'une mise en avant des lettrés. Son propos s'avère tout à fait intéressé, ce qui paraît normal pour un érudit à la recherche d'un mécène pour la *Respublica literaria*. Ainsi il rend fréquemment hommage au règne de François I^{er} : « [...] vostre joyeux et insigne advènement à la noble couronne de France qui fut le jour des calendes de janvier [...] »¹³⁹, ou au royaume de France : « [...] l'excellence de la nation de France, la magnifique et honnesteté et opulence et grande félicité de vostre royaume, et les prérogatives et avantages que dieu et nature luy ont donnez [...] »¹⁴⁰. Ces petits morceaux d'éloge, exemples du style quelque peu asianiste de Budé¹⁴¹ qui ponctuent le texte, montrent à François I^{er} à quel point il est agréable d'en recevoir ; mais il faut aussi qu'il se souvienne que ce sont les lettrés qui chantent sa gloire de cette façon. Ainsi Budé, en bon lettré au service de son roi, chante son avènement et l'espoir qu'il a amené avec lui ; le roi doit ensuite concrétiser cet espoir.

3. La finalité de l'œuvre

L'exhortation au mécénat

François I^{er} fut-il un roi mécène ? En premier lieu, il est facile de répondre par la positive. C'est un roi qui a une réelle envie de s'instruire et il est doté d'une « *intellegendi dicendique facultas* »¹⁴² ; de même, il a une grande volonté de réunir au sein de sa Cour un panel d'œuvres des plus grands maîtres européens¹⁴³. Robert Knecht parle d'une précocité artistique surprenante¹⁴⁴ : en effet, dès l'âge de dix ans, il voulut faire venir les peintures des plus grands maîtres italiens. Puis il se donna la réputation de protecteur des artistes : « Dès le début du règne, savants et poètes ont accès à sa cour. Il se fait lire leurs œuvres, il

pourrait la qualifier d'œuvre de séduction. Cette tentative de séduction est toujours sensible dans la forme comme dans le fond de l'œuvre. »

¹³⁹ BUDÉ, *Inst. du Prince*, op. cit., p. 126.

¹⁴⁰ *Ibid.*, p. 127.

¹⁴¹ Cf. PERNOT Laurent, *La rhétorique dans l'Antiquité*, Paris, Librairie générale française, 2000.

¹⁴² Guillaume Budé, *De Philologia*, édition, traduction et présentation par Marie-Madeleine de La Garanderie, Paris Les Belles Lettres, 2001, p. 253.

¹⁴³ JACQUART Jean, *François Ier*, Paris, Fayard, 1994, p. 303-304 : « Que François, qui n'avait pourtant pas été nourri aux belles-lettres dans son enfance, ait fait preuve d'une grande curiosité et d'un constant intérêt pour les choses de l'esprit, c'est une réalité. Qu'il ait fait aussi preuve, par magnificence royale, mais aussi par goût personnel, d'une inlassable activité de bâtisseur et de collectionneur n'est pas moins vrai. Qu'il ait honoré, protégé, soutenu matériellement artistes, poètes et érudits, c'est encore exact. Et que le grand mouvement que nous réunissons sous l'étiquette double et commode : Renaissance et Humanisme dépasse, et de très loin, la personne du roi et son action pendant son règne, c'est une évidence que l'hommage légitime rendu au mécène ne fait pas oublier. »

¹⁴⁴ KNECHT, *Un prince de la Renaissance*, op. cit., p. 435.

leur commande des traductions, il accorde des dons. »¹⁴⁵. En effet, il prend son rôle de roi mécène très à cœur, et constitue tout au long de son règne une collection impressionnante¹⁴⁶. Aussi, nous connaissons son affection pour Léonard de Vinci qui reçut le manoir de Cloux près d'Amboise¹⁴⁷, et avec lequel il entretint une relation particulière : le peintre italien, alors en fin de vie, tenait lieu de père spirituel au roi¹⁴⁸, et il est souvent dit dans les biographies de François I^{er} que ce dernier pleura au moment de l'annonce de la mort du maître.



Isidore Patrois, *François Ier confère au Rosso les titres et les bénéfices de l'abbaye de Saint-Martin, en récompense de ses travaux de décoration au palais de Fontainebleau*, 1865, Huile sur toile, Musée de Blois.

En somme, que ce soit en art ou en lettres, François I^{er} posséda cette réputation de grand mécène¹⁴⁹. Pourtant, celle-ci peut être nuancée : le « Père des Lettres » a régné durant un

¹⁴⁵ JACQUART, *François Ier*, op.cit., p. 310.

¹⁴⁶ *Ibid.*, p. 311 : « Le roi aida également à la connaissance et à la diffusion de l'esthétique nouvelle par ses commandes et ses achats. Louis XII avait déjà commencé de rassembler des œuvres d'art [...] Mais François est véritablement un collectionneur, et dans les domaines les plus variés : manuscrits anciens, miniatures, tableaux, sculptures, objets d'art, médailles, tapisseries, pierres précieuses, "curiosités". Il ouvre libéralement ses collections aux amateurs et aux artistes. »

¹⁴⁷ KNECHT, *Un prince de la Renaissance*, op cit., p. 436.

¹⁴⁸ BOURASSIN Emmanuel, *François Ier : le roi et le mécène*, Paris, Tallandier, 1997, p. 88.

¹⁴⁹ KNECH, *Un prince de la Renaissance*, op. cit., p. 462 : « Sous François Ier, les formes poétiques subirent un renouvellement sans précédent. [...] En même temps, divers facteurs contribuèrent à modifier le climat poétique du temps : on apprit à connaître l'Antiquité, la cour se fit plus raffinée, plusieurs innovations

siècle foisonnant et son règne abrita l'Humanisme, mais son rôle au sein de la *Respublica literaria* s'avéra modéré. Le « mythe » François I^{er} tend à disparaître pour laisser place à une thèse plus véritable. Anne-Marie Lecoq, dans son *François I^{er} imaginaire*¹⁵⁰, retrace toutes les images qu'a pu donner François I^{er} : du « second César, subjugateur des Helvétiens » au Bien-Aimé, il fut porté en triomphe, et vécut, au moins dans la première partie de son règne, et dans les mémoires des siècles « dans un perpétuel nuage d'encens »¹⁵¹. Mais Anne-Marie Lecoq rappelle le contexte de l'époque qui servit à renforcer cette image parfaite : le genre du panégyrique était très développé, certains objectifs pratiques comme la pédagogie se devaient de faire l'éloge du roi pour mieux le conseiller, car « le prêcheur est presque toujours présent derrière le porteur d'encensoir »¹⁵², et enfin d'autres, pour leurs intérêts particuliers, voulaient plaire au prince pour espérer une récompense. « Personne, sans doute, n'était dupe, tout le monde savait que le roi François ne méritait pas tous ces éloges ; mais il fallait qu'ils fussent »¹⁵³, et ce dans l'intérêt des sujets du royaume : en effet, ceux-ci n'avaient pas la possibilité de choisir celui qui serait à la tête de leur pays, il fallait donc faire semblant de l'avoir élu en glorifiant les qualités du roi. Cette duperie permet de mieux apprécier le roi et de vivre plus sereinement ; finalement, « la glorification de François I^{er}, comme celle de la France, est une manifestation de l'orgueil national. »¹⁵⁴. De même, au sein de la communauté des lettrés, ce titre de « Père des Lettres » peut être contesté comme l'a montré Luce Albert¹⁵⁵ en étudiant le *De Philologia* de Guillaume Budé, paru en 1532 : en effet dans ce dialogue, le roi se dérobe aux propos de l'humaniste, il rit et n'est pas vraiment attentif à ses propositions. Cette œuvre de Budé montre donc « la démythification du monarque comme mécène des lettrés »¹⁵⁶. Il n'aura eu de cesse de lui rappeler ses promesses, en vain. Et c'est en effet dans le *De Philologia* que ce rappel est le plus vif :

pédagogiques virent le jour. Certains auteurs classiques, négligés jusqu'alors, furent redécouverts : on lisait déjà Ovide et Virgile, on se mit à Horace, à Martial, à Ausone. On vit amorcer une latinisation des genres poétiques : l'épigramme s'imposa pour longtemps, l'épître se modernisa, l'églogue connut un certain succès, l'épigramme et l'épithaphe se substituèrent à d'autres genres passés de mode ; forte de ses origines populaires, la chanson autorisait une certaine souplesse, une certaine fraîcheur de la poésie. On assista en somme à un véritable renouvellement formel : de nouvelles formes remplacèrent les anciennes, tandis que le contact avec les sources classiques invitait à réévaluer les techniques de la rhétorique. »

¹⁵⁰ LECOQ, *François Ier imaginaire*, *op. cit.*

¹⁵¹ *Ibid.*, p. 490.

¹⁵² *Ibid.*, p. 491.

¹⁵³ *Ibid.*, p. 493.

¹⁵⁴ *Ibid.*

¹⁵⁵ MARCHAL-ALBERT Luce, « François Ier, père des Lettres ? », *art. cit.*

¹⁵⁶ *Ibid.*, p. 141.

*Id quod utique facturus es, si non primo quoque tempore, tum quidem certe cum plane intellegere coeperis unus homo quid quamplurimis quaque praestet ratione. Id tamen ut me superstitute facere velis, id est sine cunctatione, oro te, Here, obsecro, atque obtestor, per illam quae te manet cum alias, tum e museo per te (ut speramus) peragendo, gloriam propriam et perpetuam.*¹⁵⁷

Plus qu'un rappel, c'est une véritable supplication que nous observons avec les verbes « *obsecro* », « *obtestor* », portée par l'espoir de toute la communauté des lettrés dans le terme « *speramus* ». En outre, le *De Philologia* n'est pas un simple dialogue écrit pour supplier le roi : il s'agit de pointer du doigt l'institution fantôme que François I^{er} a créée à la place du Collège des Lecteurs Royaux. Budé effectue dans cette œuvre un plaidoyer pour *Philologia*, et donc une dénonciation du roi, porteur de promesses vides.

Une relation d'interdépendance entre le Prince et le lettré

Pourtant, et Budé n'a de cesse de le rappeler à François I^{er}, leurs destins sont liés : une relation d'interdépendance se crée entre le Prince et le lettré. Le premier a besoin du second pour que sa gloire soit chantée, et le second a besoin du premier pour vivre. Il s'opère un véritable transfert d'identité entre le prince et le lettré. L'honneur du Prince est donc lié à l'honneur du lettré et inversement : ils ont tous les deux intérêt à aller dans le même sens et à vivre en étroite relation. C'est le lettré qui va permettre au Prince de perdurer dans le temps et de forger sa réputation puisque son moyen d'action est la mise en mémoire des actes du Prince ; il se trouve être le gardien de la mémoire, au même titre que l'historien¹⁵⁸. Il est d'ailleurs déplorable, pour Budé, que personne jusqu'à maintenant n'ait écrit les mémoires de la France, comme l'on fait les Romains et les Grecs auparavant : « *Multa vero praeclare et egregie gesta et instituta a Francis, silentio sepulta ob scriptorum inopiam, memoriae hominum exempta sunt in aevum.* »¹⁵⁹. Ce *silentium* qui résonne comme un vide crée une critique directe des anciens rois de France qui « ont méconnu la valeur de l'histoire »¹⁶⁰ et qui n'ont donc rien fait pour rechercher des lettrés prêts à immortaliser les hauts faits de la

¹⁵⁷ BUDÉ, *De Philologia, op. cit.*, p. 269-271 : « Ce que vous ferez de toute manière sinon à la première occasion, du moins en tout cas lorsque vous aurez commencé à bien comprendre en quoi et comment un homme seul l'emporte sur le plus grand nombre. C'est pourtant de mon vivant, c'est-à-dire sans retard, que je vous prie, Sire, de bien vouloir le réaliser ; je vous en supplie, je vous en conjure par cette gloire qui vous est réservée en propre et à perpétuité, - entre autres titres pour le temple des Muses dont (comme nous l'espérons) vous mènerez à son terme la fondation. »

¹⁵⁸ PLAISANT, « L'Histoire antique », *art. cit.*, p. 726 : « Si l'on relit attentivement dans cette perspective l'*Institution du prince* et que l'on essaie de dresser un bilan, on a l'impression que Budé a peut-être moins célébré l'histoire que les historiens, considérés comme dispensateurs de la renommée. »

¹⁵⁹ BUDÉ, *De Philologia, op. cit.*, p. 271 : « Oui, beaucoup de belles et excellentes actions et institutions dues aux Français ont été, à cause de l'incapacité des écrivains, ensevelies dans le silence et à jamais soustraites à la mémoire des hommes. »

¹⁶⁰ PLAISANT, « L'Histoire antique », *art. cit.*, p. 727.

France. Pour éviter ce *silentium* et redorer le blason de la France, il faut faire vivre la *memoria* ; cela ne peut s'avérer possible que grâce aux écrits glorieux que se chargeront de transmettre les lettrés. Budé donne alors l'exemple de son *De Asse*¹⁶¹ qu'il dit avoir écrit pour la mémoire de la France :

[...] et pour ceste cause ay je dédié le livre à l'honneur et fortune de France et à l'esprit angélique protecteur d'icelle, et à la majesté de vostre noble couronne pour illustrer de la part et selon mon moyen ou petit entendement le nom de vostre empire et royaume dont je suis natif et mes enfans pareillement ainsi comme estoient mes ancêtres, et en laisser pour le présent tesmoingnage entre les gens de scavoir, et qui s'adonnent aux bonnes lettres, et mémoire pour l'advenir, et de vostre eureux et nouveau nom pareillement évocquant à la nation de France, lequel y est imprimé en telle lettre qu'elle se list de tous ses quartiers et extrémitez de la chréstienté, et de telle le moyen des impressions qui tousjours renouvellent les livres quant la matière d'iceulx est de plaisir, et la forme a quelque grâce ou espèce de artifice.¹⁶²

Il montre ici le rôle du lettré : il doit « illustrer [...] le nom de vostre empire et royaume », « laisser pour le présent tesmoingnage entre les gens de scavoir, et qui s'adonnent aux bonnes lettres, et mémoire pour l'advenir ». En valorisant la France, le lettré valorise le roi : son nom résonnera alors aux « extrémitez de la chréstienté ». Budé endosse ainsi l'*èthos* du lettré, et fait comprendre à François I^{er} qu'à son tour, lui-même doit remplir son rôle de roi pleinement et revêtir l'*èthos* d'un mécène. Or le mécénat n'est autre que de la culture contre de l'argent. Cette relation d'interdépendance sonne donc comme une menace : Budé réclame ouvertement de l'argent et de là démarre l'exhortation au mécénat. Il insiste sur le fait que si le roi néglige les lettrés, sa gloire sera alors elle aussi négligée. Cette double négligence ne peut que nuire au règne : le roi a donc tout intérêt à écouter le lettré et surtout à tenir ses promesses. Cet ouvrage constitue un véritable plaidoyer en faveur des lettrés, et donc de Budé lui-même¹⁶³. Budé met alors en avant son propre rôle de lettré ; nous l'avons vu, le *De Asse*, dont il fait la promotion tout au long de l'*Institution du Prince*, lui permet de promouvoir ce rôle. Il n'hésite pas à se congratuler quand il résume le contenu de cet ouvrage :

¹⁶¹ Il a rédigé le *De Asse* en 1515, ouvrage qui explore un champ jusque là inconnu : « les monnaies et mesures des Anciens, et, de manière générale – clef de leur mode et de leur train de vie – leur “manière de compter”. », cf. Guillaume BUDÉ, *Summaire et Epitome du livre De Asse*, édition critique par Marie-Madeleine de LA GARANDERIE et Luigi-Alberto SANCHI, Paris, Les Belles Lettres, 2008, p. VIII-IX.

¹⁶² BUDÉ, *Inst. du Prince*, *op. cit.*, p. 127.

¹⁶³ PLAISANT, « L'Histoire antique », *art. cit.*, p. 727.

[...] je parachevay et mis en avant et en évidence le Livre des poix et mesures, nombres et monnoyes et toute manière de compter des anciens tant grecs que latins, ouquel j'ay monstré les richesses des grans royaumes, principaultez, dominations et empires dont les histoires font mention, et le tout réduyt à la monnoye de présent ; et en ce faisant exposé grant nombre de lieux sans rien omettre, tant es historiens que es autres auteurs grecs et latins, qui par avant estoient ou point, ou mal entenduz, et aussi en la saincte escripture.¹⁶⁴

L'effet d'accumulation quasi hyperbolique, l'emploi de verbes comme « mis en avant et en évidence » montrent sa fierté. En outre, il insiste sur le fait qu'il fut seul à se lancer dans un tel travail à travers un propos à peine modeste :

Et en cela seulement me vouldroys je maintenir avoir mieulx fait que tous les autres, car j'ay esté tout seul opinant en ceste matière contre toux ceulx qui par avant moy ont escript depuis cent ans, car tous estoient d'une opinion erronée.¹⁶⁵

Nous retrouvons le *topos* du dur labeur cher à Budé ; ici s'ajoute une exclusion volontaire de l'auteur qui se met à part des autres. Il se permet d'insister, non sans quelque amplification, sur l'image du lettré seul au milieu d'un monde qui ne le comprend pas. Plus encore, il se détache de ses prédécesseurs en n'hésitant pas à dire clairement que leur opinion en la matière était fausse. Ces paroles ont pour volonté de provoquer chez François Ier une réaction immédiate : non seulement celui qui lui offre cet ouvrage est un érudit – il a quand même étudié en profondeur les monnaies antiques – mais il s'avère être le seul de son espèce à avoir relevé ce défi : il peut donc lui faire confiance et instaurer ce lien qui doit lui être si profitable pour son règne. Habilement, Budé reviendra sur la finalité de l'*Institution du Prince* dans le *De Philologia* en 1532 :

*Quia memini (inquit) cum de scripto aliquando mihi literarum fauorem ornamentaque commendares, dicere te tempus venisse cum ego possem magnos poetas & oratores facere ; id quod tu esse instar creditorum olim aiebas numinum Apollinis atque Musarum ; nullum enim praesentius numen esse excitandis hominum ingeniis, inuentionisque feruore & elocutionis vi afflandis, beneficentia atque honorificentia, quorum numinum potentes esse imprimis reges Franciae, vt si quem alium diuorum mortalium.*¹⁶⁶

¹⁶⁴ BUDÉ, *Inst. du Prince*, *op. cit.*, p. 126.

¹⁶⁵ *Ibid.*

¹⁶⁶ BUDÉ, *De Philologia*, *op. cit.*, p. 249 : « C'est, dit-il, que je me souviens d'un écrit où autrefois vous me recommandiez de favoriser et d'honorer les lettres. Le temps était venu, y était-il dit, où je pouvais, moi, faire de grands poètes et orateurs ; ce dont jadis, disiez-vous, on créditait les puissances d'Apollon et des Muses ; car, pour exciter les esprits des hommes et leur insuffler la ferveur de l'invention et la force de l'élocution, il n'était pas de puissance plus efficace que la bienfaisance et la générosité dont les rois de France en tout premier lieu, plus que tous mortels divinisés, détiennent le pouvoir. »

Ces paroles sont prononcées par François I^{er} lui-même. C'est toute l'ingéniosité de Budé : il fait dire au roi ce qu'il aimerait entendre de sa bouche. Ainsi, le roi a compris que son rôle était central, et que l'avenir des lettrés, et donc le sien, dépendaient de la « *beneficentia* » et de l'« *honorificentia* » des rois de France. Le lien d'interdépendance que nous avons mis en avant se retrouve ici : cette *beneficentia* permet l'existence des lettrés, et en retour ceux-ci enseignent au roi les facultés nécessaires pour gouverner et pour acquérir une gloire éternelle. Ainsi Budé met dans la bouche de son personnage François I^{er} le remerciement de lui avoir ouvert l'accès à l'éloquence et à la philologie :

*At tu tibi hoc sumere non dubitasti, ut me, cui in pueritia tantum discipulum esse literarium contigit, mirifica illa donares facultate, quam ex omnium pene disciplinarum compage recordor te non pridem coagmentasse.*¹⁶⁷

Budé rappelle subtilement que François I^{er} n'a pas eu accès à cette « *facultas* » durant son enfance, et que c'est lui-même qui lui a ouvert la voie et l'esprit à ces disciplines et à l'éloquence.

En mettant en scène le roi proclamant ces louanges, Budé espère que ce dernier se verra comme dans un miroir et comprendra enfin le rôle qu'il a joué pour son règne. Ces paroles pleines d'espérance d'aujourd'hui seront peut-être la réalité de demain : c'est ce qu'espère Budé.

II. L'enjeu des figures historiques dans l'éducation

1) L'utilisation de l'Histoire antique dans l'éducation au XVI^{ème} siècle

a) Les raisons

Pour étudier l'utilisation de l'Histoire antique dans l'éducation, nous nous appuyerons particulièrement sur les travaux de Franck Plaisant et de son article « L'Histoire antique dans l'institution du prince d'après Budé »¹⁶⁸. Dans un premier temps, il recense la liste des grands penseurs du XVI^{ème} siècle qui ont, dans leur œuvre, mis à contribution des exemples historiques. Or nous nous apercevons que peu d'entre eux utilisent l'Histoire

¹⁶⁷ *Ibid.* : « Mais vous n'avez pas hésité, vous, à vous arroger le droit de me faire don – à moi qui n'ai eu que dans mon enfance la chance d'étudier les lettres – de cette merveilleuse faculté que récemment, je me souviens, vous avez forgée de la réunion de presque toutes les disciplines. »

¹⁶⁸ PLAISANT F., « L'Histoire antique », *art. cit.*, p. 715-727.

antique. Thomas More et Machiavel lui préfèrent l'Histoire contemporaine¹⁶⁹, Claude de Seyssel étudie le gouvernement en fonction, laissant donc peu de place aux exemples historiques. Seuls Érasme et Budé – pour ne s'en tenir qu'aux plus grands – s'intéressent de près à l'Histoire antique¹⁷⁰, au point d'y puiser tous leurs exemples : il s'agit d'un humanisme politique qui retourne aux sources antiques tels Salomon, Aristote, ou Plutarque. En revanche, les événements contemporains brillent par leur absence : Franck Plaisant a relevé seulement une allusion aux guerres d'Italie, et une à l'attaque de Jacques IV d'Écosse contre l'Angleterre dans l'*Institutio Principis Christiani* d'Érasme¹⁷¹. De surcroît, et pour une raison tout à fait autre, il est beaucoup plus sage et prudent de citer des faits qui se sont déroulés il y a des centaines d'années, plutôt que de s'aventurer à citer un contemporain qui pourrait être un proche du Prince : mieux vaut ne pas se lancer dans des références au présent qui risqueraient d'offenser le Prince à qui l'on s'adresse. Ainsi Franck Plaisant cite le cas de Machiavel, qui, s'intéressant davantage à l'Histoire contemporaine, connut de mauvaises expériences. La subtilité s'avère alors être la bienvenue, comme l'a compris Érasme, critiquant à mots couverts le prédécesseur de Charles Quint, Maximilien Ier : « L'histoire ancienne, en d'autres termes, s'apparente à la parabole », conclut Budé¹⁷². Prudence et souci littéraire justifient l'importance de l'Histoire antique. En outre, « elle seule, pour un Guillaume Budé comme pour la plupart de ses contemporains, est digne de servir à l'instruction des rois »¹⁷³. Et surtout, son utilisation massive chez Budé et Érasme coïncide avec la redécouverte de l'Antiquité à la Renaissance¹⁷⁴. Certes les textes antiques étaient déjà connus des hommes du Moyen-Âge, étudiés, et souvent adaptés : les grandes figures antiques ont été revisitées selon le monde moderne, comme Hercule décliné en Hercule-Christ et Hercule-chevalier ; de même les traductions des textes latins, très éloignées du sens premier, sortaient de leur contexte. La véritable réhabilitation de l'Antiquité se fit par la découverte de l'homme et de la condition humaine. Il ne s'agit plus de transférer le sens des textes dans un monde moderne, mais de le voir dans son contexte, dans ce que l'auteur a voulu dire afin d'« acquérir toujours davantage une conscience

¹⁶⁹ *Ibid.*, p. 717 : « Chez Machiavel – le Machiavel du *Prince* – l'histoire récente tient aussi une grande place. Toute la pensée politique de Machiavel dans le *Prince* repose sur son analyse des événements contemporains et même de ceux dont il a été témoin. »

¹⁷⁰ *Ibid.*, p. 718 : « C'est donc de son ami hollandais que notre Budé est le plus proche par la place qu'il fait à l'histoire ancienne. »

¹⁷¹ *Ibid.*, p. 718.

¹⁷² *Ibid.*, p. 720.

¹⁷³ *Ibid.*, p. 720-721.

¹⁷⁴ *Ibid.*, p. 720.

historique et une conscience critique »¹⁷⁵. Ainsi faire étudier les classiques permettra aux jeunes gens de « prendre conscience de la communauté humaine dans son évolution et dans son unité »¹⁷⁶.

b) Budé et l'importance de l'Histoire

L'idée d'éducation chez Budé diffère légèrement de celle d'Érasme : alors que ce dernier base son précepte sur l'imitation de Dieu et sur la religion chrétienne, Budé s'en détourne : Claude Bontems a même remarqué qu'il parlait très rarement de l'Eglise et que Dieu perdait de son impact dans *l'Institution du Prince*¹⁷⁷. Il se tourne davantage vers d'autres préoccupations : l'Histoire antique nourrit son texte, et il exhorte le Prince à s'en servir lui-même. Elle constitue un véritable enseignement et est un miroir dans lequel le Prince doit se plonger pour pouvoir donner le meilleur reflet de lui-même, bien interpréter les événements historiques, et acquérir la sagesse ; or pour Budé, « le savoir mène à la sagesse et la sagesse à la vertu »¹⁷⁸. François I^{er} doit donc se nourrir de l'Histoire, jusqu'à même, selon l'image de Budé, la prendre pour maîtresse¹⁷⁹ : Budé se penche particulièrement sur son intérêt pour celle-ci et pour les traités de science politique, comme le préconisait Philippe de Macédoine pour son fils¹⁸⁰. Le Prince bénéficie donc d'une liste de lectures recommandées, et comme Érasme, Budé dresse ce catalogue ; toutefois il n'innove pas beaucoup par rapport au Moyen-Âge, hormis en ne citant que peu les Pères de l'Eglise et les textes sacrés, ce qui peut paraître étonnant. Ce qui en revanche ne l'est pas concerne l'apprentissage des langues : le latin et le grec ne doivent pas être négligés, tout comme les langues modernes qui servent à communiquer avec ses propres sujets et donc à accroître sa popularité¹⁸¹. Cependant, comme Érasme, Budé n'utilise pas toutes les sources historiques : certains historiens comme Tacite sont critiqués, à cause du recul de l'histoire chrétienne qui s'est opéré et qui a mis à distance certains auteurs païens. En tout cas, le but n'est pas d'enseigner l'histoire mais l'art de gouverner ; Budé peut donc se permettre de faire une sélection. Il s'agit dès lors d'une vision très subjective de l'auteur : « puisque les

¹⁷⁵ GARIN, *L'éducation de l'homme moderne*, op. cit., p. 94-95.

¹⁷⁶ *Ibid.*, p. 95.

¹⁷⁷ BONTEMS, *Le Prince*, op. cit.

¹⁷⁸ PLAISANT, « L'Histoire antique », art. cit., p. 723.

¹⁷⁹ *Ibid.*, p. 723-724.

¹⁸⁰ BONTEMS, *Le Prince*, op. cit., p. 46 : « Si le Prince se doit d'être un parfait historien, la connaissance des traités de science politique lui est également nécessaire. Tel est le conseil que Philippe donne à son fils Alexandre : de se perfectionner en "doctrine politique", car c'est la science dont la connaissance est indispensable pour les hommes chargés du gouvernement d'un peuple ».

¹⁸¹ *Ibid.*, p. 48.

apophtegmes sont choisis à des fins politiques, nous avons le droit de penser que la doctrine de bon gouvernement qui s'en dégage est celle de l'auteur »¹⁸². Pour cela, il se permet de faire un choix dans ses sources et dans les modèles qu'il propose au Prince.

2) Le rôle de l'*exemplum*

a) Définition

Au Moyen-Âge, l'*exemplum* consistait en un récit bref dont le lecteur ou l'auditoire était ensuite invité à tirer leçon¹⁸³. Il a pour but la persuasion de l'interlocuteur par le rappel d'une action, qu'elle soit réelle ou non : souvent utilisé dans le cadre de l'éducation, il met en œuvre « des procédés didactiques et mnémotechniques – le renvoi à une *auctoritas*, l'usage répétitif de certaines formules-clé – qui le rattachent à tout le courant de la lecture didactique »¹⁸⁴. Cette *auctoritas* se légitime par l'argument temporel : plusieurs siècles se sont souvent écoulés entre le temps du modèle et le temps présent. Or les années forgent une autorité et une légitimité qui permettent à celui qui utilise l'*exemplum* de mettre en avant son modèle : les qualités de celui-ci ont été amplifiées par les années jusqu'à parfois devenir de véritables *topoi* légendaires.

Outre l'*auctoritas*, une bonne utilisation de l'*exemplum* repose sur la *varietas*. Franz Bierlaire¹⁸⁵ insiste sur le fait qu'Érasme se préoccupait surtout de varier les *exempla* : actions passées légendaires ou réelles, sources historiques, poétiques, philosophiques, théologiques, Romains ou Grecs, Européens, Africains, époques variées, personnages de différentes conditions, *etc.* : Érasme fait preuve d'une véritable *varietas* qui propose au lecteur un panel de lectures et d'outils culturels. Lui-même semble avoir tout lu, et puise tous ses *exempla* dans les textes anciens : « il se les approprie, il les paraphrase, il les grandit ou les resserre selon sa fantaisie, renouvelant presque toujours ce qu'il a lu »¹⁸⁶. L'*exemplum* est là pour illustrer, donner un sens à l'argument donné par l'auteur ou le professeur. Pour cela, Érasme exhorte encore et toujours à la lecture auprès de « l'élève qui devra emmagasiner dans sa mémoire le fruit de ses lectures, puis le répartir dans son fichier »¹⁸⁷. Il puise largement dans la corne d'abondance qu'est la mythologie : Morphée, Circé, Jupiter,

¹⁸² PLAISANT, « L'Histoire antique », *art. cit.*, p. 726.

¹⁸³ Cf. la définition de l'*exemplum* dans *Lexique des termes littéraires*, *op. cit.*, p. 175.

¹⁸⁴ POLO DE BEAULIEU, « Didactisme ou persuasion ? », *art. cit.*, p. 397.

¹⁸⁵ BIERLAIRE Franz, « L'*exemplum* chez Érasme : théorie et pratique », in *Mélanges de l'École française de Rome. Italie et Méditerranée* T. 107, n°2, 1995, pp. 525-549.

¹⁸⁶ *Ibid.*, p. 544.

¹⁸⁷ *Ibid.*, p. 531-532.

Bacchus, Ulysse pour n'en citer que quelques-uns ; ou dans l'histoire des peuples antiques en pointant du doigt certaines figures comme Catilina ou Hannibal¹⁸⁸. Ces *exempla* anciens, comme nous l'avons dit, bénéficient d'une *auctoritas* ; en outre, l'intérêt d'un *exemplum* est de pouvoir s'adapter facilement à l'intention et au contexte : « Ainsi, un *exemplum* d'inconstance peut être utilisé par éloge (pour souligner la faculté d'adaptation) et un *exemplum* de constance peut servir à critiquer [...] »¹⁸⁹. *Auctoritas, varietas*, adaptation, chaque *exemplum* est là pour faire réfléchir le lecteur sur sa propre personne, sa propre condition. Etymologiquement, le terme « *exemplum* » veut aussi dire « reproduction » : ainsi en proposant un *exemplum*, un modèle, l'auteur souhaite que son lecteur le reproduise.

b) L'*aemulatio*

Cette persuasion didactique n'est pas utilisée pour accroître la culture du Prince en lui fournissant un simple catalogue d'exemples : elle est destinée à donner envie au Prince de se voir à travers son modèle et de l'égaliser par la suite. Ce désir de rivaliser, nommé l'*aemulatio*, entraîne ainsi une certaine ferveur, une passion chez le Prince. Par un transfert d'identité et une comparaison entre les *personae* de l'Antiquité et le Prince de la Renaissance, l'auteur engendre une envie chez son lecteur : celui-ci ressentira le besoin d'égaliser, puis de surpasser celui qu'il prend pour modèle. Il constitue alors son *ethos* par rapport à celui de l'*exemplum* : cet *ethos* est un patron dans lequel tout roi digne doit se mouler. Le rôle du précepteur est justement de proposer au Prince l'*ethos* qui conviendra le mieux à sa propre personne et à son peuple, en choisissant les exemples les plus dignes et les plus susceptibles d'attirer l'attention du roi¹⁹⁰. Il doit pouvoir engendrer cette projection, et surtout c'est lui qui façonne l'image de l'*exemplum* qu'il veut renvoyer à son lecteur : libre à lui de ne montrer que certaines faces du modèle, quitte à parfois passer sous silence certains faits ou traits de caractère, ou au contraire en accentuer d'autres¹⁹¹.

c) Le renvoi du miroir

Les *Miroirs du Prince* au Moyen-Âge permettaient de renvoyer du Prince une certaine image. Les humanistes du XVI^{ème} siècle, dans leurs traités de pédagogie, se tiennent dans

¹⁸⁸ *Ibid.*, p. 532-533.

¹⁸⁹ *Ibid.*, p. 533.

¹⁹⁰ BONTEMS, *Le Prince*, *op. cit.*, p. 8.

¹⁹¹ DELARUELLE, *Guillaume Budé*, *op. cit.*, p. 212 : « Les princes, en les lisant, apprendront à aimer la gloire, à respecter les lois, à être, dans la guerre, économes du sang de leurs sujets ; l'exemple de Pyrrhus les gardera des ambitions excessives. Enfin, nombre d'apophtegmes les inclineront à la libéralité. Il n'est pas de vertu que Budé nous montre plus souvent chez ses personnages ; c'est, évidemment, celle qu'il tient le plus à inculquer au roi, dans l'intérêt de tous les gens de lettres. »

la lignée des médiévaux : ils donnent à voir au Prince l'image d'un modèle afin qu'il la copie puis qu'il la surpasse. Étymologiquement, *mirari* définit l'action d'admirer : celui qui se contemple dans un miroir voit son image renvoyée le plus simplement possible ; le reflet qui est donné met la personne à nu. Ainsi l'auteur renvoie le reflet du Prince comme il devrait être : le Prince va alors se voir et transformer son *èthos* de manière à ce qu'il ressemble au reflet proposé par l'auteur. Le miroir montre au Prince l'image de ce qu'il doit devenir, non de ce qu'il est. L'auteur précepteur est un marionnettiste qui, par l'intermédiaire de l'outil-miroir, façonne son pantin, c'est-à-dire son idéal. Il donne ainsi au Prince les clés de la réussite, libre à lui de les utiliser à bon escient par la suite. Si l'on regarde chez Guillaume Budé, nous voyons clairement ce jeu : il utilise certaines figures comme miroir afin que François I^{er} se voit en elles et projette à son tour son propre reflet, inspiré de l'*exemplum* choisi par l'auteur. Comme nous le verrons, Budé a sélectionné plusieurs figures afin de proposer à François I^{er} l'idéal du Prince. Parmi ces différents *exempla* donnés par l'auteur, le roi pourra ensuite s'identifier à l'un ou à l'autre. Mais Budé manie habilement son choix, et montre de façon explicite les figures qu'il préfère. Ainsi il choisit entre autres Alexandre le Grand, figure incontournable et mythe intemporel : il en fait alors un *exemplum* qu'il façonnera à sa façon et selon son propre idéal.

III. Alexandre le Grand : Un mythe intemporel

1) Les sources antiques

a) Plutarque

Pour leurs *Institution du Prince*, Budé et Érasme puisent dans la source qu'est Plutarque, à travers ses *Vies parallèles* et ses *Apophtegmes*.

1. Le biographe

L'œuvre majeure de Plutarque, les *Vies parallèles*, nous est parvenue sans trop de renseignements quant à la rédaction : elle aurait commencé après 96 et se serait achevée vers 116¹⁹², dans un moment de renouveau pour l'historiographie¹⁹³. Inclassable, Plutarque se trouva être la cible de reproches car beaucoup ne le considéraient pas comme un réel historien ; il ne faut pourtant pas oublier que lui-même ne se voyait pas comme tel, mais

¹⁹² SIRINELLI Jean, *Plutarque de Chéronée : un philosophe dans le siècle*, Paris, Fayard, 2000, p. 285.

¹⁹³ *Ibid.*, p. 267.

comme un biographe «uniquement soucieux de tracer le portrait moral de ses personnages»¹⁹⁴, comme il l'annonce dans la préface à la *Vie d'Alexandre*¹⁹⁵. Il se veut donc moraliste et s'intéresse de près à la psychologie : «il fait un choix et laisse de côté tout ce qui lui paraît être sans signification pour le portrait moral, qui, seul, l'intéresse vraiment.»¹⁹⁶. A la fois intéressé par la psychologie et attiré par l'Histoire, le genre biographique lui permet alors de mêler les deux¹⁹⁷. La psychologie est développée à travers un parallèle intéressant de deux caractères. En effet, les *Vies* fonctionnent par paire : Plutarque met face à face deux biographies, l'une d'un Romain, l'autre d'un Grec pour ensuite les comparer, ce qui est novateur dans le genre biographique. Il s'agit toujours d'une comparaison purement psychologique et morale, jamais ethnologique, et encore moins négative : il n'y a pas de compétition, mais plutôt une réflexion, un parallélisme comme l'annonce le titre, un «enrichissement mutuel» autour d'un binôme¹⁹⁸. Plusieurs hypothèses virent le jour quant aux raisons d'écriture de Plutarque : peut-être voulut-il illustrer les héros grecs et montrer par là même que la Grèce comptait autant de héros que Rome, ou désirait-il tout simplement mettre en avant une certaine supériorité de l'homme grec ? Aucune hypothèse claire n'a été validée¹⁹⁹. Toujours est-il que ce travail de mise en parallèle s'avère une source rare et inédite grâce à laquelle les vies des plus grands hommes de l'Antiquité nous sont parvenues, à l'image de César et Alexandre, tous deux mis face à face.

2. Alexandre chez Plutarque

Plutarque s'est beaucoup penché sur la figure d'Alexandre, comme l'atteste le grand nombre d'écrits le concernant²⁰⁰. Plusieurs qualités du conquérant séduisirent le biographe grec, mais il fut particulièrement sensible à sa grandeur morale²⁰¹. Plutarque forgea un *ethos* particulier au macédonien, le faisant apparaître comme un roi philosophe, en accord avec

¹⁹⁴ PLUTARQUE, *Vies, Tome IX. Alexandre-César*, notice de Robert Flacelière et Émile Chambry, Paris, Les Belles Lettres, 2003, p. 23.

¹⁹⁵ SIRINELLI, *Plutarque de Chéronée, op. cit.*, p. 299 : Cette préface sonne comme une «séparation d'avec l'Histoire».

¹⁹⁶ PLUTARQUE, *Vies, op. cit.*, notice p. 23.

¹⁹⁷ SIRINELLI, *Plutarque de Chéronée, op. cit.*, p. 274.

¹⁹⁸ *Ibid.*, p. 277.

¹⁹⁹ *Ibid.*, p. 276.

²⁰⁰ JOUANNO, *Figures d'Alexandre à la Renaissance, op. cit.*, p. 67 : «Une des *Vies parallèles* parmi les plus longues lui est consacrée, ainsi qu'un des soixante-dix-huit traités des *Œuvres morales* : le *Sur le fortune ou la vertu d'Alexandre*, divisé en deux discours. A quoi s'ajoutent environ quatre-vingt références dans l'ensemble des *Vies* et plus de cent vingt dans les notes que les vingt-deux paires de *Vies parallèles* résultent d'un projet unitaire conçu par Plutarque et son commanditaire et dédicataire, Quintus Sosius Sénécion [...]».

²⁰¹ PLUTARQUE, *Vies, op. cit.*, notice p. 3.

L'héritage platonicien : étude de la philosophie, amour de la sagesse, philosophe en action sont comptées parmi les qualités intellectuelles du monarque qui ne se manifeste pas comme un simple conquérant avide de gloire militaire. Au contraire, « Alexandre apparaît ici en précurseur de la république romaine, mais aussi en amplificateur des théories de Platon »²⁰². Si les qualités du conquérant l'ont touché, Plutarque n'hésite pas non plus à peindre les défauts du héros : violence, vantardise et complaisance envers ses flatteurs. Ainsi, son jugement est « à la fois admiratif et sévère »²⁰³, suivant une certaine justesse. Il puise dans trois sortes de sources : les auteurs ayant écrit sur Alexandre, la correspondance de ce dernier, et les *Éphémérides royales*. Robert Flacelière et Emile Chambry indiquent que Plutarque était assez bien documenté et qu'il disposait d'un Recueil de la correspondance d'Alexandre²⁰⁴, ce qui démontre sa volonté de véracité. Biographe hors pair, il permit et permet encore de puiser des informations de la vie d'Alexandre pour lequel il s'avéra particulièrement sensible. Cette sensibilité, alliée à son humanisme, le propulsèrent au premier rang des auteurs antiques redécouverts à la Renaissance.

3. La redécouverte à la Renaissance

L'influence de Plutarque à la Renaissance s'inscrit d'une façon naturelle dans la ferveur des humanistes et de leur intérêt pour l'Antiquité ; il fait ainsi partie des auteurs inconditionnels qui furent redécouverts à la Renaissance. Plutarque permettait de visualiser l'Histoire grecque, hellénistique, et romaine, proposait une idée de la civilisation antique et apportait sa philosophie et sa culture²⁰⁵ ; en outre, dans une société en devenir comme celle de la Renaissance et de l'Humanisme, la morale et la psychologie de Plutarque furent appréciées, autant que sa spiritualité, proche de l'humanisme²⁰⁶. C'est ainsi que Plutarque devint un des auteurs antiques les plus prisés des traducteurs ; en France, dans les années 1530, François Ier s'intéresse au projet de traduction des *Vies parallèles*²⁰⁷. Plusieurs traducteurs se mirent au travail, sans toutefois y parvenir, jusqu'à Amyot²⁰⁸. Cette redécouverte particulière de Plutarque au XVIème siècle trouve un exemple majeur dans l'influence qu'il a exercée sur les deux plus grands humanistes européens de l'époque,

²⁰² JOUANNO, *Figures d'Alexandre, op. cit.*, p. 74.

²⁰³ PLUTARQUE, *Vies, op. cit.*, notice p. 11.

²⁰⁴ *Ibid.*, p. 21.

²⁰⁵ SIRINELLI, *Plutarque de Chéronée, op. cit.*, p. 453.

²⁰⁶ *Ibid.*, p. 454.

²⁰⁷ JOUANNO, *Figures d'Alexandre, op. cit.*, p. 78.

²⁰⁸ *Ibid.*, p. 81-82.

objets de notre étude, Érasme et Guillaume Budé²⁰⁹. Érasme voyait en Plutarque celui qui avait introduit la philosophie « dans les derniers recoins de la maison » et qui ressortait comme l'auteur le plus saint après les Écritures²¹⁰. Traducteur des *Apophtegmes*, Érasme n'hésita pas à les compléter de sorte qu'il s'agit plus d'une explication que d'une traduction, étant resté fidèle à l'esprit et non à la lettre²¹¹. Il apparaît comme un second Plutarque, et « sur le modèle de l'auteur, se fait lui-même auteur. »²¹². Devenant ainsi auteur à partir d'un modèle, il forge également l'*èthos* de son lecteur : le lecteur idéal, déjà présent chez Plutarque, devait se reconnaître dans les grands personnages que lui proposait l'auteur ; cette analogie « se dédouble chez les humanistes avec le parallèle entre grands anciens et grands modernes »²¹³. Le destinataire de Plutarque, l'empereur Trajan était bien sûr assimilé à un tel lecteur ; le destinataire moderne est lui aussi invité à faire de même et à se comporter en mécène et protecteur. L'œuvre antique apparaît donc comme un véritable miroir : elle trouve un nouveau lecteur, et un nouvel auteur qui continue et pousse un peu plus loin sa réflexion, se pliant aux exigences et à la pensée de l'époque²¹⁴.

Ainsi Érasme conseille aux précepteurs de « continuer le recueil d'apophtegmes et d'utiliser ces textes brefs, amusants et moraux comme matériau pédagogique »²¹⁵, d'autant plus que, comme il l'a lui-même montré par sa traduction « améliorée », une œuvre antique s'avère réadaptable à toutes les époques. Il suffit seulement de changer le destinataire, comme le dit très justement Hélène Cazes : « En effet, qu'est-ce que l'édition d'un classique sinon la reprise d'un énoncé pour de nouveaux destinataires et, par le jeu des miroirs, grâce à un nouveau destinataire ? »²¹⁶. Toute la Renaissance fonctionne selon ce procédé de réception de l'œuvre classique, réception qui se fait en fonction du nouveau destinataire. Cela en fait un véritable texte nouveau qui se détache de l'original et qui appartient désormais au nouvel auteur. Destinataire et destinataire sont deux entités qui se retrouvent

²⁰⁹ Nous nous appuyons essentiellement sur le colloque international de Toulouse de 2005 : *Moralia et Œuvres morales à la Renaissance*, Actes du Colloque international de Toulouse (19-21 mai 2005), textes réunis et présentés par Olivier Guerrier, Paris, Honoré Champion, 2008.

²¹⁰ MORALES ORTIZ Alicia, « Traductions et traducteurs de Plutarque en Espagne » in *Moralia et Œuvres morales à la Renaissance*, Actes du Colloque international de Toulouse (19-21 mai 2005), textes réunis et présentés par Olivier Guerrier, Paris, Honoré Champion, 2008, p. 46-47.

²¹¹ CAZES Hélène, « Genèse et Renaissance des *Apophtegmes* : aventures humanistes » in *Moralia et Œuvres morales à la Renaissance*, Actes du Colloque international de Toulouse (19-21 mai 2005), textes réunis et présentés par Olivier Guerrier, Paris, Honoré Champion, 2008, p. 21.

²¹² *Ibid.*, p. 21.

²¹³ *Ibid.*, p. 27.

²¹⁴ *Ibid.*, p. 28.

²¹⁵ *Ibid.*, p. 29-30.

²¹⁶ *Ibid.*, p. 31.

aussi bien pour l'œuvre antique que pour l'œuvre moderne mais qui changent de *persona* grâce à un texte modifié selon les attentes de l'époque et les idées du nouveau destinataire. Toujours est-il que les *Apophtegmes* d'Érasme connurent un immense succès : de nombreuses études se basèrent sur cette traduction par la suite²¹⁷ et Érasme resta un de ceux qui diffusèrent le plus la pensée de Plutarque dans toute l'Europe²¹⁸.

De même, Guillaume Budé se montra très attentif à l'œuvre de Plutarque²¹⁹. Il aurait découvert l'auteur au sein des cours de Lefèvre d'Étaples qu'il suivait au collège du cardinal Lemoine. Outre des traductions²²⁰, Budé s'est amplement servi de l'œuvre du biographe antique dans ses propres ouvrages. En 1505, Budé avait déjà traduit le traité *De fortuna aut virtute Alexandri*, qui « abordait le thème de l'empereur-philosophe, philosophe parce qu'empereur, c'est-à-dire homme politique qui décide de la vie et de l'organisation de son État »²²¹, ce qui est un thème d'actualité pour Budé qui a compris qu'il était nécessaire pour la culture d'être liée à la politique ; or

Les *Apophtegmes* de Plutarque servent son propos en ce qu'ils présentent l'idéal de la *prudentia*, de la σωφροσύνη sous une forme brillante et, surtout, concise, en montrant qu'elle concerne les rois et les chefs de guerre non moins que les philosophes ou les juristes.²²²

Plutarque a su décrire « l'idéal politique d'une monarchie éclairée et cultivée, l'idéal hellénistique d'Alexandre, des Ptolémées et des rois mécènes de Pergame et de Syrie »²²³. Or c'est aussi ce que veut montrer Budé à François I^{er} : ce lien indispensable entre le lettré et le roi, entre la culture et la monarchie. Plutarque « fournit à Budé un apport érudit, à la fois linguistique et notionnel », et « constitue un enjeu de lecture fascinant qui permet d'établir un contact avec le public non humaniste, notamment celui de la cour et de certains secteurs du Parlement. »²²⁴. Pour son *Institution du Prince*, Budé puise très largement dans les

²¹⁷ MORALES ORTIZ, « Traductions et traducteurs de Plutarque », *art. cit.*, p. 44.

²¹⁸ Cf. SOARES Nair, « L'influence de Plutarque sur l'humanisme portugais au XVI^e siècle » in *Moralia et Œuvres morales à la Renaissance*, Actes du Colloque international de Toulouse (19-21 mai 2005), textes réunis et présentés par Olivier Guerrier, Paris, Honoré Champion, 2008.

²¹⁹ SANCHI Luigi-Alberto, « Budé et Plutarque : des traductions de 1505 aux *Commentaires de la langue grecque* », in *Moralia et Œuvres morales à la Renaissance*, Actes du Colloque international de Toulouse (19-21 mai 2005), textes réunis et présentés par Olivier Guerrier, Paris, Honoré Champion, 2008.

²²⁰ *Ibid.*, p. 100 : « [...] il y a cinq siècles, donc, on imprimait en France les premières traductions du grec réalisées par un Français. L'activité de traduction devait montrer le niveau qu'avait atteint cet helléniste de trente-sept ans, à une époque où il n'existait pas de véritables dictionnaires. »

²²¹ *Ibid.*, p. 106.

²²² *Ibid.*, p. 106.

²²³ *Ibid.*, p. 108.

²²⁴ *Ibid.*, p. 108.

Apophthegmes de Plutarque, au point que Louis Delaruelle, sceptique par rapport à la notion d'institution, avait gardé le nom d'*Apophthegmes* pour nommer l'*Institution du Prince*²²⁵. Tout comme l'auteur grec, Budé use de la *dispositio* et collectionne les dits de grands personnages, à l'image d'une cueillette dans un champ. Mais il fait perdre la *brevitas* de ces *Apophthegmes* et les transforme en sentences : il les rend ainsi plus clairs mais enlève leur caractère énigmatique, ce qui les rend moins mémorisables mais plus mémorables²²⁶.

Plutarque constitue donc la source majeure en ce qui concerne Alexandre le Grand, mais aussi comme exemple de morale et de spiritualité, très apprécié à la Renaissance. Si Érasme et Budé puisent principalement dans l'œuvre de Plutarque, d'autres sources fournissent un apport considérable sur Alexandre, que Budé notamment a utilisées.

b) Quinte-Curce

Quinte-Curce demeure une source importante, en particulier sur Alexandre le Grand, bien que son œuvre se teinte souvent de récits légendaires ; souvent les informations qu'il fournit s'avèrent fausses, mais il a le mérite d'être doté d'un esprit critique qui sait prendre position²²⁷. Il se présenta d'ailleurs lui aussi davantage comme un biographe que comme un historien. Au sein de son œuvre, il n'a jamais essayé de modifier la conception de l'Histoire et ne l'a pas non plus fait évoluer. En revanche, il renoua avec l'épopée, notamment en suscitant de l'émotion dans ses récits²²⁸. En outre, même si ses informations restent douteuses, il est doté de qualités littéraires réelles : il manie habilement la progression de l'intérêt dramatique, la diversification des détails, le sens du pittoresque et de l'exotisme, et inclut naturellement de la rhétorique²²⁹. Il propose peu d'analyses politiques, peu de détails des batailles ; en revanche sa précision de la géographie, les récits vivants, l'émotion qui s'en dégage peuvent être salués. Quinte-Curce se révéla une source utile car il fut rare chez les Latins d'entamer une biographie d'Alexandre le Grand. Nous bénéficions de peu d'informations sur cette œuvre : elle peut être datée après le meurtre de

²²⁵ BÉNÉVENT Christine, BASSET Bérangère, « Les *Apophthegmes* de Plutarque et la tradition des Miroirs du Prince au XVe siècle : l'exemple de l'*Institution du Prince* de Guillaume Budé » : http://www.canal-u.tv/video/universite_toulouse_ii_le_mirail/les_apophthegmes_de_plutarque_et_la_tradition_des_miroirs_du_prince_au_xve_siecle_l_exemple_de_l_institution_du_prince_guillaume_bude_christine_benevent_berengere_basset.10995.

²²⁶ *Ibid.*

²²⁷ QUINTE-CURCE, *Histoires. Tome I, Livres III à VI*, introduction de Henri Bardon, Paris, Les Belles Lettres, 1961, p. VIII.

²²⁸ *Ibid.*, p. IX.

²²⁹ *Ibid.*, p. IX.

Caligula, et donc au début du règne de Claude, soit vers 41²³⁰. L'histoire d'Alexandre, dont le récit commence en 333 avant J.-C., est contée en dix livres, dont les deux premiers sont perdus. En écrivant l'histoire d'Alexandre, Quinte-Curce proposait un *exemplum* pour les moralistes, théoriciens de la politique, philosophes de l'histoire²³¹ : « d'une certaine façon, Quinte-Curce écrivait l'histoire d'un rêve romain »²³². Admiratif de « cette dualité d'un caractère violent, brutal, âpre au plaisir, et d'un génie presque en dehors de la mesure humaine », Quinte-Curce insiste sur cette opposition pour mieux concilier « les deux tendances qui partageaient l'historiographie latine à propos d'Alexandre : l'une hostile, l'autre plus favorable »²³³. Cependant, si Budé le cite quelques fois comme référence, Érasme ne l'utilise pas, et il apparaît clairement que Quinte-Curce ne constitue pas une source majeure comme l'est Plutarque.

c) Arrien

Arrien, grec de Bithynie, apporta lui aussi des renseignements sur Alexandre le Grand, mais ne constitua pas une source majeure pour les humanistes. Homme d'action, il cumula les multiples fonctions de général, philosophe, citoyen d'Athènes, mais aussi de sénateur de l'Empire romain²³⁴. C'est avec son *Anabase*, récit des conquêtes d'Alexandre, qu'il connut la gloire ; en quelque sorte il « décida de se faire Homère de ce nouvel Achille »²³⁵. En effet, l'*Anabase* ne compte pas moins de sept livres, écrits environ cent ans après les faits, relatant les débuts d'Alexandre en tant que roi jusqu'à sa mort²³⁶. Au contraire de Plutarque, Arrien détaille beaucoup plus les opérations militaires. Très justement, Flacelière et Chambry distinguent Arrien et Plutarque :

On pourrait presque dire, en jouant un peu sur les mots, que Plutarque, comme Héphaestion, était φιλαλέξανδρος, et Arrien, comme Cratère, φιλοβασιλεύς (47, 10) ; j'entends par là que Plutarque s'intéressait surtout à la personne de l'homme Alexandre, et Arrien aux actions militaires et politiques du roi²³⁷.

²³⁰ *Littérature latine*, par Hubert ZEHACKER, Jean-Claude FREDOUILLE, Paris, Presses Universitaires de France, 1993, p. 230-231.

²³¹ *Ibid.*

²³² *Ibid.*, p. 231.

²³³ QUINTE-CURCE, *Histoires*, *op. cit.*, introduction p. VIII.

²³⁴ *Histoire de la littérature grecque*, par Suzanne Saïd, Monique TRÉDÉ, Alain LE BOULLUEC, Paris, Presses Universitaires de France, 1997, p. 497-498.

²³⁵ *Ibid.*, p. 498.

²³⁶ Les deux premiers livres se concentrent sur la conquête de l'Asie Mineure et de la côte syrienne, le troisième sur celle de l'Égypte aux provinces centrales de l'Empire perse, le suivant sur la conquête des provinces de Sogdiane et de Bactriane. Le livre V renvoie au voyage jusqu'à l'Hyphase, le VI au retour de l'armée à Persépolis, et le dernier à l'ultime année d'Alexandre.

²³⁷ PLUTARQUE, *Vies*, *op. cit.*, notice p. 24.

L'image qu'Arrien renvoie d'Alexandre s'avère plutôt positive, de sorte qu'« il compose un portrait d'Alexandre selon son cœur »²³⁸. Toutefois il montre aussi son caractère d'homme d'État en dénonçant la flatterie, ainsi que le manque d'égard de certains sujets ; il blâme parfois ses actes, est conscient de la vanité du héros, mais lui trouve des excuses. En outre, il se sert de la vie d'Alexandre pour « démontrer qu'il est plus difficile de se dominer que de dominer le monde, et que la vraie victoire est celle que l'on remporte sur soi-même »²³⁹.

d) Autres sources

D'autres sources apparaissent comme valables pour comprendre l'histoire d'Alexandre ; certains historiens, dont Plutarque lui-même, se sont nourris de ces sources contemporaines du roi. Il s'agit des historiens compagnons d'Alexandre, sources que Paul Pédech a recensées²⁴⁰. Ces historiens furent les premiers à avoir mis en place des « “vulgates” narratives et des représentations du roi »²⁴¹. Les historiens d'Alexandre ne présentent pas tous le même *ethos* du macédonien ; ainsi apparaissent trois courants. Le premier est celui qui peint Alexandre « en héros civilisateur, fondateur de cités et préoccupé de mettre en valeur les territoires conquis »²⁴², qui met en avant ses qualités militaires, et qui fait de lui le découvreur de l'Asie ; Aristobule, auteur présumé d'une *Histoire d'Alexandre*, et Ptolémée, contemporain et proche du roi dont s'est inspiré Arrien, font partie de ce courant. Le second courant vient d'Onésicrite, auteur de *Comment Alexandre fut éduqué* dans lequel il fait du conquérant un roi philosophe, bâtisseur et fondateur dans la lignée de l'héritage platonicien : cette tradition sera surtout reprise et amplifiée par Plutarque dans *Sur la fortune ou la vertu d'Alexandre* comme dans les *Vies*²⁴³. Enfin la troisième tradition est celle de Clitarque : elle met en avant l'image d'un Alexandre plus moral qui aurait renoncé à l'héritage grec et aurait cédé aux influences asiatiques²⁴⁴.

D'autres sources existent, mais les plus fiables restent celles citées précédemment, celles en tout cas que l'on peut utiliser sans doute, et que les hommes de la Renaissance ont redécouvertes ardemment. Érasme et Budé les citent, tout en restant fidèles à la version

²³⁸ *Histoire de la littérature grecque, op. cit.*, p. 499.

²³⁹ *Ibid.*, p. 500.

²⁴⁰ PÉDECH Paul, *Historiens compagnons d'Alexandre : Callisthène, Onésicrite, Néarque, Ptolémée, Aristobule*, Paris, Les Belles Lettres, 2011.

²⁴¹ JOUANNO, *Figures d'Alexandre, op.cit.*, p. 68.

²⁴² *Ibid.*, p. 70.

²⁴³ *Ibid.*, p. 71.

²⁴⁴ *Ibid.*, p. 71.

plutarquienne. Alexandre le Grand, porté en héros par ces auteurs antiques redécouverts à la Renaissance, connut une postérité sans nom : après la période médiévale durant laquelle il servit de nombreuses fois d'*exemplum*, la Renaissance, parfois frileuse face à ses conquêtes, mais souvent admirative, lui voua un intérêt certain.

2) La réception du mythe d'Alexandre à la Renaissance

Les hommes de la Renaissance ont largement puisé dans les sources antiques afin de mieux connaître la figure du conquérant Alexandre, mais également dans des sources non historiques comme Cicéron, Sénèque, Diogène Laërce, Strabon, Lucien dont l'influence à la Renaissance s'avéra très importante²⁴⁵. Alexandre connut un intérêt soudain parmi les écrivains, mais aussi à la Cour : il est ce que l'on pourrait appeler « à la mode ». Ainsi, si l'on parcourt le XVIème siècle français, nous remarquons ce regain d'intérêt. Par exemple, le roi Henri II avait choisi Amyot, traducteur de Plutarque, comme précepteur de ses fils, Charles IX et Henri III, dont ce dernier portait initialement le prénom Alexandre, signe de l'intérêt du roi pour le conquérant macédonien²⁴⁶. Cet intérêt est bien sûr inscrit dans le contexte de l'époque : il faut voir Alexandre comme le vainqueur de l'Empire perse, à l'heure des projets de croisade et des conflits sous-jacents avec l'empire ottoman. Il laissa une image particulièrement positive à la Renaissance, parfois différente de son *èthos* antique. Ainsi l'Alexandre du traducteur Amyot se distingue de celui de Plutarque : alors que ce dernier donnait à voir un roi philosophe, fidèle au stoïcisme, Amyot renvoie l'image d'un nouvel Achille, d'un roi héroïque, selon les valeurs de son temps²⁴⁷. Montaigne également donna une image favorable du macédonien, lui créant l'*èthos* du conquérant vertueux, pour lequel il se sensibilisa pour sa grandeur, « opposant Alexandre aux modernes conquistadors » et qui en fit alors « le parangon du conquérant vertueux face aux prédateurs du Nouveau Monde »²⁴⁸. De plus, la figure d'Alexandre s'inscrit dans le projet pédagogique des *Essais* à travers la réflexion sur la grandeur et l'héroïsme²⁴⁹, sur la conquête de soi : ainsi Montaigne crée un parallèle entre ce qu'est pour lui la conquête de soi et la conquête du monde par le conquérant. Il s'intéressa notamment au fait qu'Alexandre se présentait comme le lien entre le savoir et le pouvoir : « en ce sens, le Macédonien est bien

²⁴⁵ *Ibid.*, p. 7.

²⁴⁶ *Ibid.*, note 15 p. 12.

²⁴⁷ *Ibid.*, p. 82.

²⁴⁸ *Ibid.*, p. 14-15.

²⁴⁹ *Ibid.*, p. 263.

à l'origine d'une série prestigieuse de "chefs de guerre" grands lecteurs et savants »²⁵⁰. L'éducation qu'il a reçue lui permit de légitimer sa conquête, d'autant plus qu'il sut l'exploiter, sauf quand il céda devant les flatteurs, faisant ainsi disparaître son *ethos* de roi philosophe. D'autres auteurs le peignirent tout de même de manière négative comme Rabelais, Pétrarque ou encore Érasme comme nous le verrons plus loin : ces auteurs lui reprochent sa démesure et son goût pour les conquêtes qui font de lui le contre-modèle du prince chrétien.

Figure majeure de l'Antiquité, la postérité d'Alexandre resta égale à son rayonnement, et ce durant plusieurs siècles, nourrissant la mythologie de la France absolutiste, jusqu'à Louis XIV qui se révéla comme sa propre référence ; puis Alexandre revint au devant des modèles illustres au XVIIIème siècle grâce au regain d'intérêt pour l'Orient et le commerce²⁵¹.

²⁵⁰ *Ibid.*, p. 274-275.

²⁵¹ *Ibid.*, p. 86-87.

Deuxième Partie

Alexandre le Grand : un modèle pour l'éducation ?

I. L'éducation d'Alexandre

Dans un traité qui vise à éduquer un Prince, il est nécessaire pour l'auteur de donner à voir à son lecteur un modèle dans le domaine de l'éducation. Il parut légitime à Guillaume Budé de choisir une des figures emblématiques de l'Antiquité pour son *Institution du Prince*, Alexandre le Grand, lui qui eut pour précepteur le philosophe Aristote. En prenant cet *exemplum*, Budé donne son idée de l'éducation, et peut en profiter pour mettre en avant le statut de précepteur qui est le sien. Ainsi la figure d'Alexandre, en plus de servir de modèle au Prince à travers l'argumentation travaillée de Budé, servira tout à fait le propos de ce dernier puisqu'il n'hésitera pas à se valoriser lui-même comme un second Aristote éduquant son roi.

1) Le précepteur Aristote

C'est grâce à Plutarque que nous connaissons la majeure partie de la vie d'Alexandre le Grand. Ainsi nous savons qu'Aristote fut choisi comme précepteur d'Alexandre dès ses treize ans, à partir de 343 av. J.-C.²⁵², alors que celui-ci était plutôt hermétique à toutes sortes de leçons :

Καθορῶν δὲ τὴν φύσιν αὐτοῦ δυσνίκητον μὲν οὔσαν, ἐρίσαντος μὴ βιασθῆναι, ῥαδίως δ' ἀγομένην ὑπὸ λόγου πρὸς τὸ δέον, αὐτός τε πείθειν ἐπειρᾶτο μᾶλλον ἢ προστάττειν, καὶ τοῖς περὶ μουσικὴν καὶ τὰ ἐγκύκλια παιδευταῖς οὐ πάνυ τι πιστεύων τὴν ἐπιστασίαν αὐτοῦ καὶ κατάρτισιν [...] μετεπέμψατο τῶν φιλοσόφων τὸν ἐνδοξότατον καὶ λογιώτατον Ἀριστοτέλην, καλὰ καὶ πρέποντα διδασκάλια τελέσας αὐτῷ. τὴν γὰρ Σταγειριτῶν πόλιν, ἐξ ἧς ἦν Ἀριστοτέλης, ἀνάστατον ὑπ' αὐτοῦ γεγεννημένην συνώκισε πάλιν, καὶ τοὺς διαφυγόντας ἢ δουλεύοντας τῶν πολιτῶν ἀποκατέστησε.²⁵³

Avec Érasme, nous verrons Alexandre sous un jour beaucoup plus négatif ; cependant, si l'humaniste montre une certaine réticence face au conquérant, il lui reconnaît tout de même quelques qualités comme son indulgence et son adaptation aux coutumes locales. Or, pour

²⁵² PEREZ-SIMON Maud, « Le savant philosophe et le prince savant : Aristote et Alexandre le Grand » dans *Savoirs et savants dans la littérature (Moyen-Âge-XXème siècle)*, Paris, éd. P. Alexandre-Bergues, J. Guérin, 2010, p. 18.

²⁵³ PLUTARQUE, *Vies, op. cit.*, 7, 1-3 : « Philippe, constatant que son fils avait une nature inflexible et qu'il luttait contre toute contrainte, mais se laissait aisément conduire à son devoir par la raison, essayait lui-même de le persuader plutôt que de le commander, et comme il ne se fiait pas entièrement aux maîtres chargés de son instruction littéraire et scientifique pour le surveiller et le former [...], il fit venir le plus illustre et le plus savant des philosophes, Aristote, à qui il donna des honoraires magnifiques et dignes de lui : en effet, il releva de ses ruines la ville de Stagire, patrie d'Aristote, qu'il avait lui-même détruite, et la repeupla avec ses citoyens exilés ou réduits en esclavage. »

lui, la face positive d'Alexandre est due à son éducation dispensée par Aristote. Il insiste notamment sur ce point dans l'adage « Le scarabée au pourchas de l'aigle » :

Il existe pourtant une variété d'aigles qu'Aristote appréciait tout particulièrement, sans doute parce qu'il aurait souhaité assimiler à un tel oiseau son propre petit aiglon, je veux dire Alexandre : espèce guère moins prédatrice et vorace que les autres, mais un peu plus modérée et discrète, et surtout douée d'une nature un peu plus sensible, ne serait-ce que par sa capacité à élever ses petits.²⁵⁴

Érasme compare Alexandre à un aiglon, ce qui montre sa modération au sujet de celui-ci quand il est assimilé à Aristote²⁵⁵. En effet, Érasme reconnaît toujours la grandeur d'Alexandre, qu'il a acquise grâce à son éducation, mais « sa violence, son esprit de conquête, sont dues à ses origines », étant né d'une Amazone²⁵⁶.

Budé se montre beaucoup plus indulgent avec Alexandre et pose son éducation comme un véritable modèle : il reprend cette idée d'éducation filiale voulue par Philippe de Macédoine, et insiste sur la chance inouïe du jeune prince d'être éduqué par un tel homme :

Encore aujourd'hui voyons nous une épître entre autres qu'il escrivoit à Aristote, par laquelle il luy escript qu'il estoit aussi ou plus joyeux de ce que Alexandre son filz estoit né du temps d'Aristote, qu'il n'estoit de ce qu'il avoit lignée telle comme estoit Alexandre, pour autant qu'il espéroit que par sa doctrine, Alexandre seroit grant, et feroit parler de luy et de son royaume ou temps advenir.²⁵⁷

Nous voyons la place que prend l'espoir dans ce passage : Philippe considère le futur précepteur de son fils comme celui qui lui donnera renommée et gloire. Il tient une place tout aussi importante que la lignée royale du jeune prince. L'intérêt pour Budé constitue toujours à montrer au roi que les précepteurs sont des hommes nouveaux, prêts à rehausser le pays en donnant aux enfants de France une éducation exemplaire. Ici, Budé s'apparente modestement et implicitement à Aristote : il rappelle à François I^{er} que sous son propre règne vivent de grands humanistes, spécialistes des questions d'éducation, et qu'il dépend entièrement de lui de faire vivre cette famille humaniste à laquelle Budé appartient.

Il est désormais courant de dire que l'éducation apportée par Aristote ne dura en réalité que peu de temps : Gabriel Compayré parle de quatre années seulement, entre les

²⁵⁴ ÉRASME, *Eloge de la folie...*, *op. cit.*, p. 167.

²⁵⁵ *Ibid.*, note 3 p. 167 : « La relative modération de cet "aiglon" lui venait, pensait Érasme, de son père Philippe, et surtout des leçons du philosophe ; sa "sauvagerie" était la rançon de son hérédité maternelle (sa mère étant une Amazone). »

²⁵⁶ *Ibid.*, note 2 p. 113.

²⁵⁷ BUDÉ, *Inst. du Prince*, *op. cit.*, p. 101.

treize ans et les dix-sept ans du prince²⁵⁸. En effet, les guerres et les obligations princières se trouvèrent plus fortes, mais cela Budé le tait : il préfère insister sur les faits positifs que fournirent cette éducation afin de renvoyer à François Ier un miroir constructif. Ainsi il met en avant le programme éducatif d'Aristote afin d'élever au rang de modèle cette éducation princière.

2) L'apprentissage

Gabriel Compayré, dans son *Histoire critique des doctrines de l'éducation en France depuis le XVIe siècle*, évoque l'apprentissage donné par Aristote au futur conquérant : il s'agit d'un véritable programme d'éducation mêlant poésie, histoire naturelle, science, *etc.*²⁵⁹, et qui n'est pas sans rappeler les programmes des humanistes de la Renaissance, ou encore celui de Rabelais avec Gargantua²⁶⁰. Allant encore plus loin, Aristote apprit au jeune Alexandre « qu'être savant, ce n'est pas nécessairement posséder du savoir, mais être capable de le mettre en pratique. »²⁶¹. Ainsi, Alexandre put grâce aux enseignements d'Aristote, accéder à un savoir vaste et complet, comprenant notamment la langue grecque :

Ce qu'il scavoit bien congnoistre et juger car il avoit appris la langue grecque par la doctrine d'Aristote, comme récite Plutarque en sa vie, et comme l'on peult veoir par les épistres que Philippe son père escripvoit audict Aristote.²⁶²

Evoquer l'apprentissage du grec ne paraît jamais anodin pour Budé : il a écrit son *Institution du Prince* en français, s'adressant à un monarque ne connaissant ni latin ni grec, mais ne perd pas de vue sa langue de prédilection, et n'hésite pas à montrer que son apprentissage se trouve être une bonne chose en présentant un Alexandre helléniste. Le grec n'est bien sûr pas la seule matière enseignée par Aristote : philosophie, morale et politique sont également à l'honneur :

Il [Philippe] enhortoit souvent son filz Alexandre du temps qu'il estoit jeune enfant et avoit Aristote pour précepteur ; de soy adonner du tout et diligemment vacquer à la doctrine dudit philosophe, excellent en toute doctrine et mesmement morale et politicque, qui est la science nécessaire à ceulx qui ont gouvernemens et principaultez sur le peuple, "Afin (ce

²⁵⁸ COMPAYRÉ Gabriel, *Histoire critique des doctrines de l'éducation en France depuis le XVIe siècle*, Slatkine, 1970, p. 17.

²⁵⁹ *Ibid.*

²⁶⁰ RABELAIS, *Pantagruel*, in *Œuvres complètes*, édition établie par Mireille HUCHON, Paris, Gallimard, 1994, chapitre VIII.

²⁶¹ PEREZ-SIMON, « Le savant philosophe et le prince savant : Aristote et Alexandre le Grand », *art. cit.*, p. 33.

²⁶² BUDÉ, *Inst. du Prince*, *op. cit.*, p. 85.

disoit il à son filz) que tu ne faces par ignorance beaucoup de choses que j'ay faictes en jeunesse et dont je me repens grandement en cest aage."²⁶³

Philippe est présenté par Budé comme un père intelligent et soucieux de l'éducation de son fils, préoccupé par l'avenir de celui-ci, ne désirant pas qu'il reproduise les mêmes erreurs que lui. Ce modèle paternel peut être susceptible de toucher François I^{er} puisque lui-même n'a pas reçu l'éducation d'un roi, n'étant pas à l'origine destiné à gouverner²⁶⁴. Comme Philippe, François I^{er} aura à cœur de donner à ses fils l'éducation qu'il n'a jamais eue. La reine Claude avait justement donné naissance au dauphin François un an plus tôt et le second fils du couple, Henri, naquit en mars 1519²⁶⁵ : en tant que père et en tant que roi, il devra donner une éducation royale aux enfants de France et choisir ainsi les meilleurs précepteurs. En insistant sur ce point, Budé rappelle qu'un humaniste peut tout à fait occuper ce poste.

3) Le père spirituel

Le précepteur parfait l'éducation de son élève certes, mais un bon précepteur peut aller plus loin : une relation quasi-paternelle peut se révéler entre les deux hommes. Le père biologique permet de donner la vie, mais le précepteur, père spirituel, donne à son élève une éducation, un savoir, une connaissance qui constitueront son *èthos* : Alexandre doit ainsi être « redevable à son père de la vie », mais il doit à son précepteur l'honneur durant son existence et la gloire après sa mort²⁶⁶. La formation qu'il lui inculque influe sur son comportement, « la *παιδεία* s'ajoutant à la *φύσις* et pouvant, dans une certaine mesure, la corriger »²⁶⁷. Alexandre est présenté par Budé comme ayant compris qu'Aristote avait joué un rôle presque plus important pour lui que son véritable père :

Pour ceste cause disoit Alexandre le grant qu'il ne se réputoit pas moins obligé à Aristote son précepteur qu'il faisoit à Philippe son père : "Le feu roy mon père (disoit il) est cause

²⁶³ *Ibid.*, p. 103-104.

²⁶⁴ GADOFFRE, *La révolution culturelle, op. cit.*, p. 191 : François I^{er} a reçu une éducation classique par sa mère Louise de Savoie : son défunt mari lui a laissé une bibliothèque bien remplie, contenant Dante, Pétrarque, Boccace, les *Héroïdes* d'Ovide, des romans d'aventures et des romans arthuriens. Mais le jeune prince est resté éloigné des langues mortes.

²⁶⁵ KNECHT, *Un prince de la Renaissance, op. cit.*, p. 122 : « En novembre 1517, il [François I^{er}] fit le voyage au sanctuaire de Saint-Martin, à Tours, pour prier le ciel de lui accorder un fils. Le 28 février 1518, à Amboise, son vœu fut enfin exaucé. [...] Le deuxième fils du roi naquit le 31 mars 1519 à Saint-Germain-en Laye ; on l'appela Henri, en l'honneur du roi d'Angleterre. »

²⁶⁶ BONTEMS Claude, *Le Prince, op. cit.*, p. 45.

²⁶⁷ PLUTARQUE, *Vies, op. cit.*, notice p. 4.

de ce que je viz, mais mon précepteur est cause que je vivray par honneur et mourray en gloire.²⁶⁸

Philippe est associé au présent, à la vie au sens biologique, tandis qu'Aristote est lié au futur et à la gloire, ce qui s'avère être plus important pour un roi que son présent et son passé. Nous retrouvons bien là la volonté de Budé de faire valoir les lettrés aux côtés des princes : ceux-là sont actuels et dévoués, prêts à apporter la gloire au royaume et à inscrire les faits des princes dans l'avenir. Toutefois, Budé ne cite qu'une partie du texte de Plutarque ; en effet il est bien question d'un amour filial, mais seulement au début de leur relation, car selon Plutarque, Alexandre finira ensuite par délaisser le philosophe :

Ἀριστοτέλην δὲ θαυμάζων ἐν ἀρχῇ καὶ ἀγαπῶν οὐχ ἦτον, ὡς αὐτὸς ἔλεγε, τοῦ πατρὸς, ὡς δι' ἐκεῖνον μὲν ζῶν, διὰ τοῦτον δὲ καλῶς ζῶν, ὕστερον ὑποπτότερον ἔσχεν, οὐχ ὥστε ποιῆσαι τι κακόν, ἀλλ' αἱ φιλοφροσύνη τὸ σφοδρὸν ἐκεῖνο καὶ στερκτικὸν οὐκ ἔχουσαι πρὸς αὐτόν, ἀλλοτριότητος ἐγένοντο τεκμήριον.²⁶⁹

Or il apparaît comme clairement stratégique que Budé omette cette suite : il a tout intérêt à n'évoquer que ce lien filial qui existe entre Alexandre et Aristote pour montrer à François I^{er} le lien d'interdépendance entre le roi et le lettré. Ainsi le Prince doit être redevable au précepteur de lui avoir appris tant de choses et de l'avoir mené à la gloire, et inversement, le précepteur Aristote a ainsi pu être reconnu et ses travaux rémunérés. Budé s'inspire donc de ce passage de la vie d'Alexandre pour montrer à François I^{er} que l'éducation entraîne la gloire et l'honneur aussi bien pour le jeune homme éduqué que pour le précepteur.

II. Un roi mécène

A l'heure où les lettres ont besoin d'être réhabilitées, à l'heure où la Renaissance connaît la gloire, à l'heure où un jeune roi amène avec lui l'espoir de voir la communauté des lettrés se redresser, Budé se place plus que tout en défenseur de la noble cause de ses pairs. Mettre en avant la figure d'un roi mécène, surtout quand il s'agit d'Alexandre le Grand, ne peut constituer une stratégie persuasive due au hasard. A plusieurs reprises, il use de cette thématique dans *l'Institution du Prince*. Avec cette illustration du roi antique mécène

²⁶⁸ BUDÉ, *Inst. du Prince, op. cit.*, p. 138.

²⁶⁹ PLUTARQUE, *Vies, op. cit.*, 8, 4 : « Au début il admirait Aristote et, comme il le disait lui-même, il ne l'aimait pas moins que son père, parce que, si l'un lui avait donné la vie, l'autre lui avait appris à bien vivre. Mais, dans la suite, il en vint à le traiter plutôt en suspect, non pas au point de lui faire du mal, mais ses attentions n'avaient plus la vivacité affectueuse d'autrefois, ce qui était le signe qu'il se détachait de lui. »

et protecteur des lettres, Budé encourage François I^{er} à faire de même : il sait que cela va créer une certaine *aemulatio* chez le roi français et espère ainsi pouvoir éveiller son attention.

1) Sur le plan littéraire

a) Suivre les modèles littéraires

Dans un premier temps, Budé insiste sur un fait connu, à savoir qu'Alexandre vouait une admiration complète au héros de l'*Illiade*, Achille. Il le prend comme exemple permanent, notamment pour estimer la chance du héros d'avoir eu un compagnon comme Patrocle :

Et alors il dist aux assistans que Achilles estoit bien eueux, car en sa vie il eut Patroclus pour vray et loyal amy, et après sa mort il eut une grande trompette qui avoit publié ses faitz et gestes louables, c'est assavoir Homère le grant poète grec ou livre duquel nous lisons aujourduy ce que dit est avec plusieurs choses, ce que Alexandre ne peut avoir en sa vie quelque grant richesse qu'il eust ne quelque grant pays à luy sujet.²⁷⁰

Ainsi, Achille est également envié pour sa gloire chantée après sa mort : nous retrouvons le lien d'interdépendance qui s'instaure entre le Prince et le lettré. Achille constitue le modèle du héros dont les louanges ont été chantées par un poète : Alexandre envie cette mise en mémoire, et déplore n'avoir pas eu d'écrivain de la renommée d'Homère durant sa vie²⁷¹ :

Car il ne se trouva homme de son temps qui luy satisfist à descrire son voyage et guerres par luy menez à fin de vérité, par éloquence si grant comme il appartenoit à faire la texture et parure d'ung tel ouvrage.²⁷²

Or François I^{er}, s'il le veut, peut faire appel aux lettrés, aux poètes, aux historiens. Derrière chacun des exemples utilisés par Budé se cache une volonté de s'immiscer pour mieux montrer au roi toutes les possibilités qui s'offrent à lui. Selon Claude Bontems, Budé déplore le manque de culture de François I^{er} mais salue son désir de combler ses lacunes et de s'instruire²⁷³. Avec Alexandre, Budé montre un roi qui a le désir de se cultiver, d'entretenir son savoir, et de porter haut la poésie. En outre, une œuvre telle que l'*Illiade*

²⁷⁰ BUDÉ, *Inst. du Prince, op. cit.*, p. 85.

²⁷¹ Cela concerne le vivant d'Alexandre, puisque plusieurs écrivains relateront ses exploits plus tard : cf. supra, « Les sources antiques ».

²⁷² BUDÉ, *Inst. du Prince, op. cit.*, p. 85.

²⁷³ BONTEMS, *Le Prince, op. cit.* p. 50 : « A en croire Budé, François I^{er} serait l'élève idéal du pédagogue. Aussi notre auteur déclare-t-il que François I^{er} n'a plus besoin d'un précepteur ; certes il doit améliorer ses dons, car nul n'est parfait, mais pour ce faire il suffira à François I^{er} de lire des ouvrages se rapportant à l'histoire. »

permet d'apprendre plus de choses implicitement : spiritualité, courage, sentiments, humanité, *etc.* Le lecteur se trouve être transporté par la poésie homérique. Ainsi Budé montre Alexandre avide de *l'Iliade* au point de la garder à son chevet :

Ledict Alexandre avoit toujours de nuict soubz son chevet son poignart et l'Iliade d'Homere ouquel livre le siège de Troye est escript et les faitz et prouesses d'Achilles et autres vaillans hommes d'une part et d'autre, disant que c'estoit le viaticque de ceulx qui veulent mener la guerre pour leur donner tousjours le grant cueur et magnanimité, lequel livre il avoit totalement apris soubz ledict Aristote qui avoit esté son précepteur en son jeune aage.²⁷⁴

En présentant Alexandre lecteur d'Homère, Budé montre à François I^{er} la volonté que peut avoir un roi à s'instruire et à vouloir s'élever par la culture. Or pour l'aider dans cette tâche, la Renaissance fournit une famille d'humanistes conséquente et prête à faire du royaume un temple des lettres : c'est ce que Budé veut faire comprendre à François I^{er}. *L'Iliade* est présentée comme une épopée de référence et de vertu : ouvrage guerrier, mais aussi spirituel, intellectuel, elle exhorte à la poésie, à la sagesse, et à la réflexion. Il s'agit d'une œuvre entière et nécessaire qui engendre un certain prestige : connaître *l'Iliade* permet au Prince de montrer qu'il a acquis une culture antique nécessaire.

b) Alexandre et la mise en mémoire

Comme nous l'avons vu précédemment, l'Histoire et la mise en mémoire tiennent une place importante chez Guillaume Budé. Dans ce domaine aussi Alexandre s'avère être un modèle selon l'humaniste, car il a bien compris cette perspective de futur. Il n'a pas fait l'erreur de se concentrer seulement sur son règne présent, et a envisagé sa place dans l'avenir : quelle image laissera-t-il aux générations futures ? En se posant cette question, il a placé au cœur du débat les gens de lettres, car ce sont eux qui pourront célébrer sa gloire :

Ce n'est pas chose fort à émerveiller s'il exerçoit volontiers sa libéralité et munificence envers les gens de scavoir, car luy qui scavoit les histoires par lesquelles il auroit esté meü à faire les grandes entreprises de conquestes, ne ignoroit pas que par ce moyen il pouoit grandement augmenter sa renommée et exaulcer son nom comme il a fait, pour autant que les gens de lettre et mesmement ceulx qui ont grace d'élégance en histoire, sont ceulx qui font la mémoire des princes immortelle, et à bien parler qui ont pouoir de les rédiger ou catalogue des dieux.²⁷⁵

²⁷⁴ BUDÉ, *Inst. du Prince*, *op. cit.* p. 85-86.

²⁷⁵ *Ibid.*, p. 98.

Cette mise en mémoire plait tout à fait à Alexandre dont le but était d'acquérir la gloire. Budé n'hésite pas à le rappeler à travers des subordonnées relatives renseignant sur le caractère entier d'Alexandre comme : « [...] Alexandre le grant qui fut convoiteux de gloire sur tous roys dont il soit mémoire »²⁷⁶. Or les Anciens ont su mettre en mémoire les faits de leurs héros : ils les ont recensés par écrit afin que leur mémoire continue d'exister à travers l'écriture :

Les anciens ont eu avec l'excellence d'entendement, la faculté et industrie de bien mectre par escript, en sorte qu'ilz persuadent aux hommes de croire ce qu'ilz ont escript en leurs livres ou d'y prendre grant plaisir. Or en est il ainsi que de tant de langues qui sont divisées par le monde, il n'est question que de deux qui soient de grande réputation entre les gens de grant érudition. C'est assavoir : la langue grecque, par laquelle ont esté grandement illustrez les faitz et gestes des grans princes comme ont esté les roys d'Assyrie, de Mède, de Perse, d'Égypte, et de Macédoine, comme d'Alexandre le Grant, et de Philippe son père, et des successeurs d'Alexandre par tout le pays d'Asie, avec les gestes des Athéniens et Lacédémoniens et autres communautés de Grèce [...]²⁷⁷

Budé en profite pour favoriser l'apprentissage du grec, puis de la langue latine « qui est la fille de la grecque »²⁷⁸, seules langues qui ont montré l'importance de l'écrit dans le temps. Budé exhorte ainsi ses contemporains à faire de même, c'est-à-dire à prendre en compte le rôle des lettres et des lettrés : ces derniers sont les gardiens de leur mémoire. Dans ce passage il donne à voir une accumulation des princes anciens dont on se souvient : l'utilisation du pluriel montre que nombreux sont ceux dont la mémoire est encore vivante. A son tour, François I^{er} pourra faire partie de la liste, il lui suffit d'encourager les lettres ; il doit avoir la volonté de perdurer dans le temps, mais il doit aussi s'en donner les moyens, en s'entourant des artistes et des savants dont il a besoin. Budé prend les exemples d'Alexandre et d'Auguste, mettant ainsi en avant deux figures fortes qui peuvent donner à François I^{er} un désir d'émulation. Ainsi, Auguste triait les écrivains et ne tolérait que les plus renommés pour relater ses faits :

[...] il ne vouloit que homme escripvit riens de luy ne de ses gestes et louenges, sinon ceulx qui estoient renommez comme les plus scavans entre tous ceulx qui se mesloient de ce mestier, et défendoit estroitement à ceulx qui avoient la superintendance sur telles choses qu'ilz ne le souffrissent, disant que son nom en ce faisant se pourroit tout ainsi aculler, comme fait une chose de pris qui a passé par plusieurs mains et demeure soillée et salue par

²⁷⁶ *Ibid.*, p. 96.

²⁷⁷ *Ibid.*, p. 80-81.

²⁷⁸ *Ibid.*, p. 81.

avoir esté trop maniée, et à cause de ce moins estimée et disoit vray, car une perle précieuse ou autre joyau ne se doit mectre en euvre ou pollir sinon par un excellent ouvrier.²⁷⁹

Budé met en scène un Auguste exigeant, comparant les écrits glorieux sur les rois à une pierre précieuse : la mise en matière d'une pierre, pour qu'elle soit belle, brillante et lisse, doit être faite par les meilleurs ouvriers ; sinon elle n'a pas d'intérêt. De même, les écrits relatant les faits d'un Prince, s'ils sont de qualité médiocre, ne perdureront pas dans le temps et tomberont dans l'oubli ; en revanche, s'ils sont relatés par les meilleurs lettrés, dans un style soigné et une écriture travaillée, le Prince pourra connaître la gloire et briller à travers les siècles à l'image d'une pierre précieuse. Tout comme Auguste, Alexandre préfère ne pas avoir d'écrits à son sujet que de la mauvaise prose. En outre, il n'accordait le droit de faire son portrait qu'à certains :

Plus y a qu'il défendit par tous ses pays que nul peintre ne nul ymaiger ou statuaire ne fist sa pourtraicture en tableau ou en cuyvre, excepté Apelles peintre excellent sur tous ceulx qui jamais furent, et Lysippe ymaiger aussi excellent ; lesquelz deux furent du temps d'Alexandre [...]²⁸⁰

Les savants et artistes médiocres doivent être bannis au profit des meilleurs. Ainsi le roi de France ne doit pas négliger son image ni celle de son royaume : en s'entourant du fleuron des savants, il sera sûr de sa gloire. Pour cela, il doit encourager le mécénat et choisir son entourage, à l'image d'Auguste et d'Alexandre.

2) Sur le plan philosophique

a) Le roi philosophe

A plusieurs reprises, Budé met en avant l'attraction d'Alexandre pour la philosophie. Il prend comme exemple le moment où celui-ci se rendit au temple du dieu Jupiter Ammon, où il est fait mention d'un philosophe qu'Alexandre avait lu, un certain Psammon²⁸¹ :

Il fut à la lecture d'ung grant philosophe appelé Psammon, en laquelle, entre aultres choses, il ouyt qu'il affermoit que tout homme est régi et gouverné soubz le règne de Dieu, "et de ce (disoit Psammon) peut clèremment apparoir par ce que la partie de l'âme qui a la

²⁷⁹ *Ibid.*, p. 86.

²⁸⁰ *Ibid.*

²⁸¹ Nous savons seulement qu'il s'agit d'un philosophe égyptien grâce à Plutarque : cf. PLUTARQUE, *Vies, op. cit.*, 27, 10.

principauté et domination en l'homme est divine et semblable à Dieu", c'est assavoir l'entendement et raison.²⁸²

Nous retrouvons ici le rôle que jouent l'entendement et la raison chez Budé ; en effet, il n'en est pas fait mention chez Plutarque :

λέγεται δὲ καὶ Ψάμμωνος ἐν Αἰγύπτῳ τοῦ φιλοσόφου διακούσας, ἀποδέξασθαι μάλιστα τῶν λεχθέντων, ὅτι πάντες οἱ ἄνθρωποι βασιλεύονται ὑπὸ θεοῦ· τὸ γὰρ ἄρχον ἐν ἑκάστῳ καὶ κρατοῦν θεῖόν ἐστιν.²⁸³

Dans le texte antique, il est question d'un « principe divin », sans préciser lequel, alors que Budé parle clairement d'entendement et de raison ; peut-être devons nous y voir l'influence humaniste qui met en avant l'homme et ses facultés de penser. Toujours est-il que cette réflexion philosophique que Budé glisse au milieu d'un exemple antique montre une nouvelle fois Alexandre le Grand sous un jour particulièrement heureux puisqu'il fait de lui non seulement un lecteur de philosophie, mais même un véritable philosophe car il se permet de renchérir sur la pensée de Psammon :

A ceste cause Alexandre souvent dist depuis : "Il ne se fault trop esmerveiller si Jupiter m'appella son filz quant je arrivay en son temple, car Jupiter par nature est père de tout homme", mais oultre ce droict naturel, il adopte péculièrement à filz ceulz qui sont souverainement vertueux entre les hommes, tellement qu'ilz sont filz naturelz et adoptifz de dieu, ce que nous devons entendre des roys, trop plus que des autres par le dict de Salomon dessusdict.²⁸⁴

Ainsi Alexandre est vu comme quelqu'un de réfléchi, pas seulement orgueilleux d'avoir été désigné fils de Jupiter Ammon²⁸⁵ : il voit cette filiation comme naturelle et normale, à l'image des chrétiens qui se proclament fils de Dieu. Nous pouvons également citer l'épisode de la mort de Clitus, qu'Alexandre a tué de ses propres mains : les regrets et le

²⁸² BUDÉ, *Inst. du Prince*, *op. cit.* p. 94-95.

²⁸³ PLUTARQUE, *Vies*, *op.cit.*, 27,10 : « On raconte aussi qu'il fut en Égypte l'auditeur du philosophe Psammon et qu'il en approuva surtout cette maxime : "Dieu est le roi de tous les hommes parce qu'un principe divin commande et gouverne en chacun d'eux" ».

²⁸⁴ BUDÉ, *Inst. du Prince*, *op. cit.*, p. 95.

²⁸⁵ PLUTARQUE, *Vies*, *op. cit.*, 27, 9 : « ἔνιοι δὲ φασὶ τὸν μὲν προφήτην Ἑλληνιστὶ βουλόμενον προσειπεῖν μετὰ τινος φιλοφροσύνης "ὦ παιδίον", ἐν τῷ τελευταίῳ τῶν φθόγγων ὑπὸ βαρβαρισμοῦ πρὸς τὸ σίγμα ἔξενεχθῆναι καὶ εἰπεῖν "ὦ παιδίος," ἀντὶ τοῦ νῦ τῷ σίγμα χρῆσάμενον, ἀσμένῳ δὲ τῷ Ἀλεξάνδρῳ τὸ σφάλμα τῆς φωνῆς γενέσθαι, καὶ διαδοθῆναι λόγον ὡς παῖδα Διὸς αὐτὸν τοῦ θεοῦ προσειπόντος. » : « Quelques-uns affirment que le prophète, voulant le saluer en grec d'un terme d'affection, l'avait appelé "mon fils" (*paidion*), mais que, dans sa prononciation barbare, il achoppa sur la dernière lettre et dit, en substituant au nu un sigma : "fils de Zeus" (*paidios*) ; ils ajoutent qu'Alexandre goûta fort ce lapsus et que le bruit se répandit qu'il avait été appelé "fils de Zeus" par le dieu. ».

deuil l'accablant, seule la philosophie a réussi à le déculpabiliser²⁸⁶. Budé montre ici l'image d'un roi philosophe, qui touche à l'idéal platonicien²⁸⁷. A la fin de l'*Institution du Prince*, il espère que François I^{er} touchera du doigt cet idéal ; tout en ayant en tête le modèle d'Alexandre qui fut lui-même empreint de philosophie, le roi ne peut qu'aspirer à faire de même :

Par le moyen de ce que j'ay dit cy dessus, joint le bon sens et prudence naturelle que je connois estre en vous sire, et que chacun peult aisément et promptement congnoistre en conversant à l'entour de votre personne, c'est assavoir de ceulx qui sont congnoissant le bien et excellence de nature, vous pourrez facilement (comme j'espère) monter à tel degré de prudence que vos subjectz se pourront dire estre parvenuz en l'estat dont parloit Platon quant il disoit que par deux moyens seulement peult vivre le monde en félicité, l'ung est quant les hommes saiges deviendront roys, l'autre quant les roys deviendront saiges.²⁸⁸

Budé énumère les qualités du roi, le flatte de manière juste, pour ensuite lui parler de l'espoir qu'il met en lui : le roi détient un potentiel certain, mais va-t-il réaliser ses promesses, va-t-il se montrer à la hauteur des attentes demandées par la *Respublica literaria* ? Budé profère une sorte de menace implicite : il rappelle au roi que cet espoir n'est pas une question à laquelle il peut dire non, mais qu'il s'agit bien de son devoir et qu'il n'a pas le choix, il doit se montrer à la hauteur et acquérir la prudence nécessaire à tout bon roi. Pour cela la philosophie s'avère être un outil indispensable à la fonction princière : le Prince doit suivre l'enseignement platonicien comme l'a fait justement Alexandre le Grand.

b) Le roi mécène

Budé livre un second exemple encore plus significatif de l'amour d'Alexandre pour la philosophie²⁸⁹ : celui-ci ne se contente pas de la lire ou de la pratiquer, il la soutient et la finance. Alexandre se trouve être un mécène ; or comme nous l'avons dit, le mécénat permet aux artistes de vivre. Pour sensibiliser François I^{er}, Budé fait part de divers exemples de soutiens financiers de la part d'Alexandre, décrit comme « celui qui vouloit congnoistre

²⁸⁶ BUDÉ, *Inst. du Prince, op. cit.*, p. 130.

²⁸⁷ Érasme tient aussi à cet idéal, et compte sur l'éducation pour l'inculquer : « Former ainsi le prince, c'est en faire un vrai philosophe et accomplir le vœu de Platon qui ne reconnaissait pour bonne que la république où le prince philosophait ou bien celle qui couronnait les sages. » : cf. MESNARD, *L'essor de la philosophie politique, op. cit.*, p. 94.

²⁸⁸ BUDÉ, *Inst. du Prince, op. cit.*, p. 138.

²⁸⁹ Etymologiquement, si Alexandre aime la philosophie, il aime aussi la sagesse (*philo-sophos*) : or, celle-ci est une vertu à laquelle Budé tient beaucoup pour un roi. Comme le dit Claude Bontems : « Tout ce que Budé demande au Prince est de ne pas avilir sa dignité. Pour cela il doit atteindre à la sagesse, et surtout à la prudence, qui aux yeux de Budé semble être d'une essence supérieure à la précédente. » cf. BONTEMS, *Le Prince, op. cit.* p. 51.

et ayder tout homme singulier et de renom »²⁹⁰, et comme « ensuyvant sa coustume qui estoit de bien faire de son propre mouvement à toutes gens de renom et qui l'avaient mérité »²⁹¹. Il est fait mention dans un premier temps du philosophe Anaxarque²⁹² dont Alexandre a entendu parler et dont il désire financer l'école : le fait que le roi lui-même demande à aider le philosophe et non le processus inverse est plutôt remarquable. Budé souligne cette initiative avec un rythme ternaire pour appuyer son propos :

[...] manda au gouverneur du pays où estoit la ville en laquelle il se tenoit, qu'il sceust de luy quelle nécessité il avoit pour entretenir son escolle, et qu'il luy fust délivrer l'argent qu'il demanderoit.²⁹³

L'envie d'Alexandre de financer ce projet culturel s'avère réelle ; il ne prend pas garde aux critiques de certains opposants. Budé en profite alors pour attaquer ceux qui méprisent les lettres et qui voient cette entreprise comme

une folle dépense et inutile, ainsi que font aucunes foys les serviteurs et officiers des roys, gens non lettrez qui n'ont pas si noble cueur comme leurs maistres et regardent plus à leur prouffit que à l'honneur des roys.²⁹⁴

Ceux-là sont vus comme des profiteurs égoïstes que Budé n'hésite pas à dénoncer. En effet, en bannissant les belles-lettres, c'est « l'honneur des roys » qu'ils mettent de côté : nous retrouvons une nouvelle fois l'insistance sur le lien entre les lettrés et les Princes. Mais Alexandre ne déroge pas à son rôle, et va jusqu'à insister pour donner de l'argent aux philosophes : c'est le cas avec Xénocrate²⁹⁵ qui reçut d'Alexandre cinquante talents²⁹⁶. Le philosophe refusa l'argent, ce qui créa une incompréhension de la part d'Alexandre²⁹⁷. C'est là que le rôle de mécène devient ambigu : certes il finance un projet artistique, une œuvre,

²⁹⁰ BUDÉ, *Inst. du Prince*, *op. cit.*, p. 96.

²⁹¹ *Ibid.*, p. 97.

²⁹² PLUTARQUE, *Vies*, *op. cit.*, notes p. 226-227 : « Le philosophe Anaxarchos d'Abdère, de l'école de Démocrite, accompagna Alexandre en Asie ».

²⁹³ BUDÉ, *Inst. du Prince*, *op. cit.*, p. 96.

²⁹⁴ *Ibid.*, p. 97.

²⁹⁵ Xénocrate est un des successeurs de Platon à l'Académie. Cf. *Philosophie grecque*, sous la direction de Monique CANTO-SPERBER, Paris, PUF, 1997, p. 605 : « [...] Xénocrate peut être considéré comme le véritable fondateur du platonisme sous toutes ses formes et comme l'intermédiaire par lequel l'influence du Platonisme se fit sentir dans l'Épicurisme, mais surtout dans le Stoïcisme. »

²⁹⁶ BUDÉ, *Inst. du Prince*, *op. cit.*, p. 97.

²⁹⁷ Plutarque ne rentre pas dans les détails de ces faits, il se contente seulement d'évoquer la générosité d'Alexandre vis-à-vis de ces philosophes : « Cependant cet ardent amour de la philosophie qui s'était implanté en lui de bonne heure et avait grandi avec lui ne disparut pas de son âme, comme en témoignent les honneurs accordés à Anaxarque, les cinquante talents envoyés à Xénocrate, et le vif intérêt qu'il montra pour Dandamis et Calanos. » cf. PLUTARQUE, *Vies*, *op. cit.*, 8, 5.

mais il doit aussi avoir une sensibilité à celle-ci et la comprendre. Or Alexandre n'a pas l'air de concevoir que le philosophe n'en a que faire de l'argent :

Comment (dit il) Xenocrates est il si povre qu'il n'ayt nulz amis ausquelz il veuille bienfaire. S'il n'avoit à faire d'argent pour soy, n'avoit il nulz amis et familiers pour l'avancement et ayde desquelz il voulsist avoit des biens.²⁹⁸

De même, François I^{er} doit s'intéresser aux œuvres qu'il commande, connaître ce qu'elles relatent, et pas seulement les acquérir par pure envie et gloire personnelle. S'il n'a aucune sensibilité à l'art ou aux lettres, l'œuvre qu'il recevra n'aura aucun intérêt pour lui ni pour personne car elle ne sera pas mise en avant. Budé doit donc l'éclairer et lui faire découvrir cet intérêt.

c) D'Alexandre le Grand à François I^{er} : la tentative d'identification

Le roi ne doit en tout cas pas se laisser influencer par les mauvais esprits qui ne sont pas sensibles à l'art et aux lettres ; il ne faut pas oublier que Budé est un fervent défenseur de la monarchie, et même si certains critiquent ou empêchent les actes de mécénat, il aime à croire et à dire que le roi a le dernier mot. Ainsi dans le texte, nous voyons Alexandre détenteur de la justice et du pouvoir, et c'est à lui que revient la décision ; ici il s'agit d'une décision tout à fait honorable que Budé parvient à mettre en avant en faisant parler Alexandre lui-même :

Mais Alexandre, ce bien considérant, va escrire audit gouverneur que ledit philosophe estoit homme bien avisé et prudent, "et lui scait bon gré (dit il) de la demande qu'il a faicte car il monstre qu'il entend à qui il a à faire". C'est assavoir à Alexandre qui a le vouloir et le pouoir de donner ung si grant don à ung homme qui le vault, et vueil et ordonne que ceste somme luy soit entièrement et promptement délivrée.²⁹⁹

Ainsi, en donnant la parole à Alexandre lui-même, Budé donne plus de poids à son argument ; dans sa rhétorique, il donne à voir au lecteur une éthopée³⁰⁰ qui met en scène le caractère éthique d'Alexandre. Nous le voyons réfléchi, empreint de justice, généreux. En outre, maintenant que François I^{er} sait qu'Alexandre est un modèle sur plusieurs points, Budé n'hésite pas à insister très largement sur les vertus de celui-ci. Dire d'Alexandre qu'il a

²⁹⁸ BUDÉ, *Inst. du Prince*, *op. cit.*, p. 97.

²⁹⁹ *Ibid.*

³⁰⁰ cf. la définition de l'éthopée dans *Lexique des termes littéraires*, *op. cit.*, p.170-171: « Au sens propre, il s'agit de la mise en scène de caractère (*ethos*), qui dans les exercices classiques de la rhétorique passait surtout par l'invention d'un discours prêté à un personnage [...] ».

« le vouloir et le pouvoir de donner ung si grant don à ung homme qui le vault » revient à dire que François I^{er} détient ce même pouvoir et qu'il ne dépend que de lui de l'appliquer. En somme, Budé appelle explicitement le roi à être mécène en usant sur lui d'une persuasion sur la longueur. En insistant sur les qualités du modèle, le destinataire ne peut qu'approuver et vouloir faire de même : Budé tente de transmettre l'*èthos* d'Alexandre roi mécène à François I^{er}. Pour cela, il n'hésite pas à donner des informations précises telle la valeur du don d'Alexandre, pour d'une part étonner son lecteur, et d'autre part, montrer son propre savoir : « Cent talens vallent autant que soixante mil escuz de France, à six cens escuz pour talent. »³⁰¹. Budé, en bon connaisseur des monnaies, insiste sur la valeur du don d'Alexandre et sa générosité, ce qui a pour but de faire réagir François I^{er} et de faire ressortir en lui un désir d'*imitatio*, voire d'*aemulatio* et de dépassement. En outre, il montre qu'il ne s'agit pas d'une piètre aumône : or la grandeur du don est proportionnelle à la richesse du mécène. Plus celui-ci est riche, plus il peut donner. Un don tel que celui d'Alexandre oblige au respect et à la gratitude. C'est aussi une manière de gagner l'estime du peuple et des autres érudits. Ces derniers penseront à juste titre que leur roi est généreux et cela les confortera : une relation de confiance s'instaurera alors. De plus, il ne s'agit pas seulement de donner sans but, Budé le rappelle à son destinataire : le mécénat permet également d'augmenter la production littéraire et de soutenir des recherches. Ainsi, Alexandre a permis à Aristote d'écrire le *De animalibus*³⁰² grâce à une somme que Budé ne cite même pas : en la taisant, il attise la curiosité du lecteur, d'autant plus qu'il doit s'agir d'une somme conséquente : « Ce seroit chose incroyable que je récitoye icy ce que ledit roy despendit à la requeste d'Aristote [...] »³⁰³. Aristote ayant été le précepteur d'Alexandre, le symbole se trouve être encore plus fort : le roi veut récompenser celui qui a parfait son éducation. Or nous savons que la figure du précepteur compte beaucoup pour les humanistes du XVI^{ème} siècle ; Budé lui-même en offrant ce texte éducatif au roi revêt l'*èthos* d'un précepteur. Ainsi, comparant François I^{er} à Alexandre, Budé tisse un parallèle entre lui-même et Aristote : lui aussi désire que le roi, son élève – puisqu'il s'agit d'une relation maître-élève au sein même de cette *Institution du Prince* – soutienne son travail, par une reconnaissance officielle, publique, y compris financière³⁰⁴.

³⁰¹ BUDÉ, *Inst. du Prince, op. cit., p. 97.*

³⁰² Aristote a écrit trois traités sur les animaux : *L'Histoire des Animaux*, *Des parties des animaux*, et *De la génération des animaux*.

³⁰³ BUDÉ, *Inst. du Prince, op. cit., p. 97.*

³⁰⁴ Cette requête se trouve être très claire dans le *De Philologia*.

Sur le plan littéraire, l'Alexandre de Budé répond tout à fait aux exigences attendues : il a reçu l'éducation d'un philosophe, et n'hésite pas lui-même à récompenser la philosophie. L'*éthos* de roi mécène n'est pas celui que la postérité a retenu de lui, et pourtant Budé nous montre là un roi tout à fait enclin aux lettres. Sur un sujet un peu plus délicat, celui de la guerre, il semble que l'humaniste soit plus réticent. Pourtant, nous verrons qu'une nouvelle fois, il n'hésite pas à arranger la légende pour donner à François I^{er} un récit moins dérangeant.

III. Alexandre, un modèle sur le plan militaire

Bien que Budé répugne à évoquer la guerre qu'il trouve absurde et inutile³⁰⁵, il n'hésite pas à mettre Alexandre en avant sur le plan militaire. La principale réputation de ce dernier était et est toujours sa soif de conquêtes. Or François I^{er}, jeune monarque, est lui aussi naturellement un conquérant ; Marignan n'est pas loin, et la course à la couronne impériale a commencé³⁰⁶. Budé, certes réticent quant aux affaires militaires, ne peut pas nier l'importance des conquêtes pour un pays comme la France, alors grande puissance européenne³⁰⁷. Il sait que cela fait partie de la formation du Prince ; en outre le sujet guerrier l'intéressera forcément, il ne peut donc passer à côté.

1) A la recherche de la gloire

a) Jalousie des conquêtes de Philippe de Macédoine

Nous connaissons Alexandre avide de gloire et de conquêtes par les différentes sources antiques que nous avons présentées auparavant. Budé ne déroge pas à cette image et montre dans l'*Institution du Prince* un jeune homme fougueux, plein d'énergie, allant jusqu'à jalouser les conquêtes de son père : celles-ci s'avéraient même être un objet de jalousie pour le jeune Prince :

Alexandre, filz dudit Philippe estant en enfance, congnoissant la proesse et prudence de son père, et voyant que de jour en jour il augmentoit son royaume et exaulçoit son nom et ses armes en rédigeant la Grèce et autres pais circumvoisins en son obeissance, et bornant

³⁰⁵ BONTEMS, *Le Prince*, *op. cit.*, p. 71.

³⁰⁶ KNECHT, *Un prince de la Renaissance*, *op. cit.*, p. 167 : « Le 12 janvier 1519, la mort de l'empereur Maximilien marqua l'ouverture des luttes de succession pour le Saint Empire romain. »

³⁰⁷ *Ibid.*, p. 171-172 : « Quatre grandes puissances se partageaient alors l'Europe : la France, l'Espagne, l'Angleterre et le Saint Empire. A présent, il n'y en avait plus que trois, puisque Charles Quint possédait à la fois l'Espagne et le Saint Empire. Parmi ces trois puissances, la France et le nouvel État des Habsbourgs semblaient de force égale. »

son empire de toute part ainsi qu'ung saige roy debvoit faire, disoit aux enfans d'honneur ses compaignons qui estoient nourriz avec luy : "Je voy bien que le roy mon père ne me laissera riens à faire" - "Comment (disoient les autres) monseigneur vous mélancoliez vous de celà, le roi en ce faisant fait voz besongnes, car tout ce qu'il a conquis est pour vous." - "Et que me servira celà (disoit Alexandre) si je suis grant roy et puissant et si je ne fais riens qui soit digne de mémoire". Et pour ceste cause, comme dit Plutarque en sa vie, quant il venoit nouvelles, luy estant encore ou pais et à l'escolle, que son père avoit eu quelque grosse victoire, et qu'on en faisoit les feuz, on ne l'en voyoit point esjoir.³⁰⁸

En énumérant les conquêtes de Philippe de Macédoine, Budé rend l'effet de lassitude et d'impatience d'Alexandre qui aimerait prendre la place de son père. Budé donne à Alexandre un nouvel *èthos* : celui du futur conquérant, avide de gloire, de l'enfant pressé de grandir pour parvenir à ses fins. Son envie de gloire et sa conscience des choses, si elles ne sont pas forcément recommandables, sont néanmoins remarquables. Ainsi Budé n'hésite pas à mettre cela en avant, sans toutefois employer les termes « guerres » ou « combats » qui sont utilisés dans le texte de Plutarque³⁰⁹ : il préfère insister sur le caractère de victoire et de gloire, sur l'espoir de faire quelque action « qui soit digne de mémoire », plutôt que sur le côté belliqueux et combatif. Budé met certes en lumière le modèle militaire d'Alexandre, mais le fait à mots couverts. En outre, il souligne les conquêtes de Philippe de Macédoine de façon positive, notamment quand il évoque la manière dont celui-ci a conquis son empire : « bornant son empire de toute part ainsi qu'ung saige roy debvait faire ». Philippe a donc acquis l'*èthos* du « saige roy » : or comme nous l'avons vu, la sagesse est la qualité première des rois. De plus la référence à l'empire, qui n'est pas présente chez Plutarque, peut être perçue comme une connivence au Saint Empire que François I^{er} convoite³¹⁰ : même s'il fait référence à des sources de l'Antiquité, Budé n'en reste pas moins un homme

³⁰⁸ BUDÉ, *Inst. du Prince, op. cit.*, p. 105.

³⁰⁹ PLUTARQUE, *Vies, op. cit.*, 5, 4-6 : « ὁσάκις γοῦν ἀπαγγελθείη Φίλιππος ἢ πόλιν ἔνδοξον ἠρῆκώς ἢ μάχην τινὰ περιβόητον νενικηκώς, οὐ πᾶν φαιδρὸς ἦν ἀκούων, ἀλλὰ πρὸς τοὺς ἡλικιώτας ἔλεγεν ἰ "ὦ παῖδες, πάντα προλήψεται ὁ πατήρ, ἐμοὶ δ' οὐδὲν ἀπολείψει μεθ' ὑμῶν ἔργον ἀποδείξασθαι μέγα καὶ λαμπρόν". οὐ γὰρ ἠδονὴν ζηλῶν οὐδὲ πλοῦτον, ἀλλ' ἀρετὴν καὶ δόξαν, ἐνόμιζεν, ὅσῳ πλείονα λήψεται παρὰ τοῦ πατρός, ἐλάττονα κατορθώσιν δι' αὐτοῦ. διὸ τοῖς πράγμασιν αὐξομένοις καταναλίσκεσθαι τὰς πράξεις εἰς ἐκεῖνον ἠγούμενος, ἐβούλετο μὴ χρήματα μηδὲ τρυφὰς καὶ ἀπολαύσεις, ἀλλ' ἀγῶνας καὶ πολέμους καὶ φιλοτιμίας ἔχουσιν ἀρχὴν παραλαβεῖν. » : « D'ailleurs, chaque fois que l'on annonçait que Philippe avait pris une ville célèbre ou remporté quelque éclatante victoire, il ne montrait aucune joie à l'apprendre et disait à ses compagnons : "Enfants, mon père prendra tout d'avance et ne me laissera rien de grand et de brillant à accomplir avec vous." Et, de fait, comme il n'était avide ni de plaisir ni de richesse, mais de prouesse et de gloire, il pensait que, plus il recevrait de son père, moins il aurait à gagner par lui-même. C'est pourquoi, persuadé que Philippe, en augmentant ses conquêtes, épuisait à son profit les belles actions à faire, il préférait recueillir une royauté où il trouverait, non pas de l'argent, du luxe et des délices, mais des combats, des guerres, des occasions de gloire. »

³¹⁰ Selon Claude Bontems, Budé, s'il n'aime ni la guerre ni les militaires, ne peut cependant pas se permettre d'être trop violent dans ses positions car il s'adresse tout de même au vainqueur de Marignan : cf. BONTEMS, *Le Prince, op. cit.*

moderne et surtout perspicace, utilisant la moindre information susceptible d'intéresser François I^{er}, plaçant implicitement et stratégiquement quelques références qui ne passeront pas inaperçues aux yeux du roi.

b) Les conquêtes forment la jeunesse

Nous avons vu qu'Alexandre revêt chez Budé l'*èthos* d'un personnage avide de gloire : son prénom est notamment accompagné de la proposition relative « qui fut convoiteux de gloire »³¹¹, ce qui n'est pas sans rappeler les épithètes homériques qui caractérisent chaque personnage. Budé montre un tableau d'Alexandre remarquable par sa maturité en ce qui concerne les affaires militaires : après les avoir enviées à son père, il s'est initié lui-même. Sa carrière militaire a commencé très tôt : le Prince a beau avoir le pouvoir, il ne sait pas ce que lui réserve l'avenir, et mieux vaut rechercher la gloire tout de suite que d'attendre. Or Alexandre, mort jeune, a bien fait de ne pas patienter trop longtemps :

Se Alexandre n'eust commencé ses conquestes si tost qu'il fut roy, il n'eust jamais acquis ceste gloire qu'il a eue, car il mourut en l'aage de trente et deux ans par l'ordonnance de Dieu faicte en la personne du premier père de tous les hommes qui ont ja esté et seront cy après, nul homme ne doit vivre en ce monde, ne manger son pain, sans avoir quelque labeur et travailler de ses sens exterieores et interieores.³¹²

Budé insiste donc sur le fait que les conquêtes doivent commencer durant la jeunesse ; en citant ce trait de caractère d'Alexandre, l'humaniste sait qu'il est susceptible d'intéresser François I^{er} : en effet les débuts du jeune roi en matière militaire ont été fructueux avec la victoire de Marignan. Celui-ci s'avère donc être un lecteur intéressé par ce *topos*. Certes Budé n'exhorte pas franchement à la guerre, mais comme nous l'avons dit précédemment, il sait que les combats sont quasi obligatoires et que les rois s'y intéressent grandement.

En outre, ce passage sert surtout de prétexte à la digression : Budé expose son exemple concret, pour finalement terminer par une image. Le lecteur se rend alors compte que le modèle servait d'entrée en matière à l'idée que l'auteur veut révéler, c'est-à-dire l'image du résultat qui n'aboutit qu'après un dur travail. Ce motif du labeur est cher à Budé : lui-même fut autodidacte et apprit le grec et les lettres seul, travaillant pour son père le jour, mais étudiant et regagnant le temps perdu la nuit, à la manière d'une Pénélope³¹³.

³¹¹ BUDÉ, *Inst. du Prince*, *op. cit.*, p. 96.

³¹² *Ibid.*, p. 93.

³¹³ DELARUELLE, *Guillaume Budé*, *op. cit.*, p. 73-74 : « Les déboires dont il fut la cause pour Budé avaient encore redoublé l'ardeur au travail du jeune homme. Cette fois il avait trouvé sa voie et rien ne pouvait plus l'empêcher de la suivre jusqu'au bout. Ce n'était point l'affaire de son père qui le voyait négliger le soin de son avenir. Jean Budé voulut éteindre chez son fils cette passion dont il le voyait dévoré. Il essaya de le raisonner :

De même, le roi, même si le pouvoir lui est acquis par hérédité, ne doit pas rester sans rien faire : tout bon résultat est obtenu après un travail qui ne doit pas être négligé. Nous pouvons voir aussi dans cette phrase une attaque aux conseillers, courtisans et autres qui ont fondé leur fortune sur une flatterie ou une promotion, et non pas sur leur propre mérite comme le préconise Budé et bien d'autres après lui³¹⁴.

Ainsi, Budé présente le modèle d'Alexandre militaire mais celui-ci sert davantage de prétexte à la digression sur le thème du labeur qu'à une réelle exhortation à la guerre. Cependant il reste un modèle inégalable dans ce domaine au point de rayonner dans la postérité.

2) Alexandre comme modèle pour ses successeurs

Au sein même de l'Antiquité, Alexandre fut pris comme modèle ; Budé trouve son intérêt à montrer ce fait au roi : savoir que de grands empereurs comme César ou Auguste ont eux-mêmes envié et admiré Alexandre créera chez le roi français un désir de prendre lui aussi un modèle.

a) L'envie des Césars

Jules César, alors lui-même pris comme exemple par Budé, envie Alexandre le Grand ; ce dernier apparaît comme le modèle à atteindre, en tout cas au niveau du courage. César fut celui qui lui ressembla le plus sur ce point :

Jules Cesar, le premier des Cesars et celui qui translata en monarchie le gouvernement de Rome, fut homme du plus grant cueur et hault esperit dont il soit mémoire en histoire, et qui plus approcha du couraige et de la vertu et de la fortune d'Alexandre.³¹⁵

Le rythme ternaire réunissant courage, vertu, et fortune crée l'idéal à atteindre qui constitue la perfection princière que César et Alexandre ont atteinte ; François I^{er} doit prendre exemple sur eux pour atteindre quant à lui, l'idéal humaniste. Tout désir d'émulation s'accompagne de jalousie ; ainsi nous avons vu qu'Alexandre lui-même enviait les conquêtes de son père et ambitionnait de faire mieux ; de même, César jalouse Alexandre :

peine perdue. Il l'employa à des travaux d'une autre espèce qui devaient lui faire oublier sa Philologie. Le temps que Guillaume perdait ainsi, il le regagnait en travaillant la nuit. Son père, alors, se fâcha tout de bon. [...] Tout fut inutile : Guillaume ne changea rien à sa vie studieuse et solitaire. Cependant ses veilles portaient peu à peu leur fruit, et chaque jour il acquérait des auteurs grecs une intelligence plus complète. »

³¹⁴ Les plus célèbres d'entre eux seront bien sûr Beaumarchais et Marivaux.

³¹⁵ BUDÉ, *Inst. du Prince, op. cit.*, p. 110.

Quelque fois luy estant en Espagne, encores petit compaignon, se print à lire les gestes d'Alexandre, et en les lisant il larmoyoit ainsi que s'il eust veu ou livre quelque chose de lamentable. Ce voyant ceulx qui estoient avec luy se prindrent à luy demander pour quelle cause il estoit triste, et il leur respondit : "N'ay je pas grant cause de me douloir, quant je panse qu'en cest aage où je suis, Alexandre avoit desjà subjugué le monde à luy, et je n'ay encores riens fait digne d'estre mis en mémoire."³¹⁶

Ainsi, ces réflexions déclenchèrent chez César un désir d'émulation « pour équiper la gloire d'Alexandre »³¹⁷ : celui-ci apparaît comme un modèle précoce que personne n'a pu égaler si l'on en croit César. Ce dernier est alors pris d'envie et d'*aemulatio* : lui-même désire faire plus, mais déplore qu'à son âge il n'ait encore rien fait « digne d'estre mis en mémoire ». La mise en mémoire apparaît une nouvelle fois comme la finalité ultime de tous les rois : si le Prince est digne, ses actions seront écrites – encore faut-il que des érudits soient appelés pour cette tâche – et son nom perdurera dans les mémoires futures. Budé déclenche un double processus d'émulation : en lisant cela, le destinataire doit à la fois prendre pour modèle César pour son ambition, son envie, et sa lecture des récits héroïques, et à la fois admirer Alexandre qui est sujet d'envie et a su « estre mis en mémoire ». En ayant sous les yeux l'exemple de deux grandes figures antiques, qui plus est parmi les plus populaires, le lecteur royal ne peut que se sentir l'héritier de ces grands monarques et ressentir l'envie de leur succéder en tout.

Puis Budé ajoute un troisième nom, et pas des moindres, celui d'Auguste, qui, comme son prédécesseur, est un des admirateurs d'Alexandre :

“Quant à moy je m'esmerveille d'ung si grant roy et de si grant avis comme estoit le roy Alexandre, qui après avoir conquis la Grèce, l'Égypte, et toute l'Asie, pensoit désormais n'avoir que faire s'il n'entreprenait choses nouvelles en quérant passe temps de guerre.”³¹⁸

Budé donne la parole à Auguste, ce qui a pour effet de conférer plus de relief à sa pensée : l'accumulation des conquêtes d'Alexandre montre l'admiration d'Auguste pour celui-ci. En outre, il s'est fait graver le visage du conquérant : « Il avait pour son cachet la semblance d'Alexandre gravée en une fine pierre qu'il portoit en son anneau. »³¹⁹. Alexandre apparaît comme une idole, une figure mythique adulée : le fait qu'un empereur tel qu'Auguste prenne lui-même pour modèle un autre roi peut amener François I^{er} à réfléchir lui aussi à un modèle de conduite à suivre durant son règne. Puis Budé, toujours à travers les paroles

³¹⁶ *Ibid.*

³¹⁷ *Ibid.*

³¹⁸ *Ibid.*, p. 112.

³¹⁹ *Ibid.*, p. 113.

d'Auguste, cite une nouvelle fois Alexandre comme modèle, accompagné des deux autres exemples que sont Pompée et Auguste lui-même, prouvant que plusieurs modèles sont nécessaires pour constituer un prince parfait :

“Mon amy je prie aux dieux qu’ilz te vueillent donner la grace et amour du peuple, telle comme avoit jadis Pompée, la hardiesse et prouesse d’Alexandre, et la fortune et prospérité telle que j’ay eue en mon temps”³²⁰.

Pompée réputé pour sa grâce et son amour du peuple, Alexandre pour sa hardiesse et sa prouesse, et Auguste pour sa fortune et sa prospérité, constituent tous les trois des exemples complémentaires : chacun des empereurs est accompagné d’un rythme binaire décrivant leurs qualités qui, réunies, forment l’idéal du Prince.

Voir qu’Alexandre était admiré par les plus grands provoquera chez le lecteur une envie similaire. Modèle pour les plus grands empereurs romains, il doit aussi l’être pour François I^{er} : ainsi, au début de *l’Institution du Prince*, Budé espère que le roi français aura « la félicité d’Auguste, la grace de Tite l’empereur pour gagner le cueur et bienveillance des hommes [...], la renommée et gloire d’Alexandre et le long règne d’Arganthonius. »³²¹.

b) La révérence de ses ennemis

En plus de l’admiration des empereurs, la gloire d’Alexandre amène au respect de ses ennemis : François I^{er}, s’il veut le respect des puissances voisines – notamment du Saint-Empire dirigé par Charles Quint avec qui il est en rivalité permanente – doit lui aussi conquérir. Budé, bien qu’hostile à la guerre, n’hésite pas à mettre en avant la gloire militaire d’Alexandre, qui a eu l’intelligence de mêler puissance et raison : il donne ainsi l’exemple de la bataille entre Alexandre et Porus « que Alexandre print en bataille monté sur ung éléphant, après ce qu’il se fut défendu fort vaillamment, et jusques à ce qu’il fut navré mortellement, dont toutesfoys il ne mourut »³²². En comparant avec le texte de Quinte-Curce³²³ dont Budé s’inspire, nous pouvons remarquer que ce dernier passe sous silence tout le répertoire de la guerre : description de batailles, stratégies militaires, *etc.* Seul ce qu’il considère comme positif est relaté : il est donc intéressant de voir qu’il utilise Alexandre comme un modèle, tout en apaisant certains faits selon ses propres idées politiques et philosophiques. Ce qui ne représente pas d’obstacle particulier à sa pensée peut être décrit

³²⁰ *Ibid.*, p. 112.

³²¹ *Ibid.*, p. 79.

³²² *Ibid.*, p. 131.

³²³ QUINTE-CURCE, *Histoires, op. cit., Tome II, Livre VIII, XIV.*

sans problème : par exemple, la déchéance de l'ennemi Porus qui fit tomber son orgueil et reconnut la puissance d'Alexandre :

Je congnoissoye bien (dit il) ma force, mais je ne congnoissoye la vostre, car je ne l'avoie pas esprouvée, et pensoye estre le plus fort que nul autre. Toutesfoys par la fin de ceste bataille vous estes trouvé le plus fort que nul autre, et encore estimè je grant eur et honneur pour moy que je soye le second après Alexandre.³²⁴

Budé reste proche du texte de Quinte-Curce³²⁵ ; il a donc tu les pages relatant la bataille contre Porus, quelque peu sanglante, mais n'hésite pas à montrer le résultat obtenu : la gloire d'Alexandre et la soumission de ses ennemis. Sans passer par les moyens, Budé présente au roi la finalité des exploits d'Alexandre qui apparaît donc admirable voire divine.

La question du modèle militaire s'avère quelque peu délicate pour Budé : lui qui a la guerre en horreur se refuse à la mettre en avant, mais même si Alexandre est un conquérant, nous sentons son envie de toujours le mettre à l'honneur : il n'hésite donc pas à passer sous silence la quasi totalité de ses conquêtes, à les critiquer parfois, à les utiliser pour digresser, ou même à se libérer légèrement des textes originaux. Alexandre reste une figure très présente dans *l'Institution du Prince*, et un modèle pour bon nombre de ses qualités.

IV. Un roi libéral

1) De la générosité

Dans *l'Institution du Prince* de Budé, Alexandre le Grand est mis en scène en roi généreux : nous avons notamment pu le remarquer avec le mécénat qu'il entretient. Mais Budé va plus loin dans l'illustration de la libéralité d'Alexandre puisqu'il montre ce dernier empreint de générosité envers son peuple :

Iceluy mesmes Alexandre aymoie fort ung homme demourant en ses pais nommé Perille, qui estoie povre et avoit filles à marier. Quelque foys iceluy Perille supplia à Alexandre qu'il luy fist quelque bien pour ayder à marier ses filles. Le roy congnoissant la

³²⁴ BUDÉ, *Inst. du Prince, op. cit.*, p. 131.

³²⁵ QUINTE-CURCE, *Histoires, op. cit.*, livre VIII, XIV, 42 : « *Neminem me fortiorem esse censebam : meas enim noneram vires, nondum expertus tuas ; fortiorem esse te belli docuit eventus. Sed ne sic quidem parum felix sum, secundus tibi.* » : « J'estimais que personne n'était plus fort que moi : car je ne connaissais que mes forces, et n'avais pas encore l'expérience des tiennes ; tu es le plus fort : c'est la leçon des événements. Mais même maintenant je ne suis pas à plaindre, étant le second après toi. »

preudhomme de Perille, commanda à ses trésoriers luy délivrer cinquante talens, qui valoient autant que trente mil escuz, Perille qui jamais n'en avoit tant souhaité ne songé, fut esbahy et dist au roy : “Ha sire il me suffiroit bien de dix talens” comme si l'on disoit aujourdhuy de six mil escuz. Alors Alexandre meu de noble cueur et digne de si grant roy va respondre : “Dix talens suffiroient bien à Perille qui m'a fait ceste requeste, mais à Alexandre ne suffiroient pas pour accomplir son vouloir de rémunérer Perille pour ce qu'il à mérité” et voulut qu'il eust toute la somme.³²⁶

Nous sentons ici le désir budéen de marquer François I^{er} : le fait qu'il transfère la somme de talents en écus actualise son propos dans un seul but, celui de toucher le roi pour l'impressionner et peut-être faire naître en lui un désir d'*imitatio*. L'humaniste brosse le portrait d'un roi qui ne néglige pas son peuple et qui se fait aimer de lui. Alexandre est décrit comme « meu de cueur et digne de si grant roy » : sa sensibilité lui fait honneur et le rend digne, donnant à François I^{er} l'exemple d'un roi qui sait rester humain et compréhensif, même si nous sentons toujours la démesure et la folie des grandeurs qui touchent Alexandre. Envers ses amis et capitaines il s'avère être également généreux, tenant à partager son empire avec les siens :

Mais avant que partir de Grèce, il donna presque tout son domaine, lequel il départoit entre ses principaulx capitaines en donnant portz, passages, barrages, places, seigneuries, terres et autres domaines à luy appartenans et à sa couronne, tellement que bien peu en retint pour luy comme ayant du tout son cueur en Asie ; car s'il avoit grant gayeté à donner, aussi avoient la plus part de ses gentilz hommes et autres de sa suyte grande promptitude à demander.³²⁷

Budé emploie une accumulation de termes pour mettre en valeur les dons d'Alexandre, qui en plus d'être généreux, n'est pas matérialiste : il ne garde aucune part pour lui, hormis « les espoirs de ce qui est à advenir »³²⁸. Plus attaché à sa gloire qu'à ses terres, le conquérant a compris qu'il valait mieux que son nom résonne dans le futur grâce à son caractère libéral plutôt que de faire parti du seul présent terrestre.

Érasme lui-même salue la libéralité du conquérant, mettant en avant la qualité d'écoute que possédait Alexandre. L'humaniste cite l'exemple du père, Philippe de Macédoine, puis du fils :

³²⁶ BUDÉ, *Inst. du Prince, op. cit.*, p. 97.

³²⁷ *Ibid.*, p. 107.

³²⁸ *Ibid.*, p. 108.

*Nec Alexander Magnus, huius filius, quamquam alias ad insaniam usque ambitiosus, cui morem hunc fuisse proditum est, ut altera aura manu obturata cognosceret, dicens, sese alteram illam integram seruare diuersae parti.*³²⁹

Érasme n'omet pas l'allusion à ce qu'il considère comme une « *insania* », mais reconnaît le sens de l'écoute d'Alexandre. Or juste après, il affirme que ceux qui ne prennent pas part à ces fonctions sont ceux qui ont reçu une « *peruersa educatio* » : une nouvelle fois l'éducation d'Alexandre l'a servi de façon positive.

Dans l'*Institution du Prince*, Budé salue également l'indulgence humaine du macédonien à travers la description des Corinthiens offrant à Alexandre un maigre don ; celui-ci, après avoir d'abord ri du ridicule de l'offre, l'accepta finalement avec indulgence :

Alors Alexandre considérant ce que l'ambassade leur disoit, receut l'offre par grande liesse et alacrité et commanda qu'on leur fist tout le bon et honorable traictement qu'on pourroit faire. Et ce fist il non pour l'offre en soy qui estoit de nulle estime comparée à sa grandeur, mais pour l'affection des offrans, qui luy offroient promptement et révéremment la chose qu'ilz avoient plus chère.³³⁰

L'acceptation d'Alexandre efface sa moquerie précédente : il s'est rendu compte de son erreur et pour la réparer, il use de générosité. Budé peint donc un roi humain, sensible, et généreux. Mais le plus intéressant réside dans la digression qui suit ce passage : Budé y compare l'offre reçue par Alexandre au don que lui-même fait au roi en lui offrant son livre :

Pareillement Sire, combien que j'ai employée la fleur de mon aage en l'estude et l'exercice des bonnes lettres et composé aucuns livres, si n'euz je oncques vouloir présenter livre à roy ne autre prince, jusque à présent que j'ay esté meu de vous présenter ce petit livre, après que j'ay noté en vous aucunes choses singulières et recommandables, dont mention est faicte en iceluy.³³¹

L'adverbe « pareillement » annonce la comparaison entre les deux offres. Peut-être François I^{er} rira-t-il du don de Budé : il ne s'agit finalement que d'un « petit livre » qui ne paraît pas très précieux. Pourtant, après la lecture de celui-ci, le Prince se rendra compte qu'il est bien plus nécessaire que n'importe quelle somme d'argent : il contient tous les conseils pour devenir un bon roi. Or quoi de plus utile qu'un tel manuel lorsque l'on est à

³²⁹ ÉRASME, *IPC*, *op.cit.*, X, 3 : « Et Alexandre le Grand, son fils, quoique ambitieux jusqu'à la folie, était présenté comme ayant l'usage de prendre connaissance des dits en se bouchant une oreille de sa main, disant qu'il maintenait l'autre intacte pour la partie opposée. »

³³⁰ BUDÉ, *Inst. du Prince*, *op. cit.*, p. 78.

³³¹ *Ibid.*

l'aube de son règne ? De plus, il se rendra compte au fil des pages que Budé, à l'image des Corinthiens, offre et partage « promptement et révéremment » ce qu'il a de plus cher : son étude des belles-lettres, son amour pour *Philologia* et son espoir de les unir au nouveau roi.

Alexandre apparaît donc sous un nouveau jour, celui du Prince libéral et généreux ; or Budé, en tant que fervent défenseur de la libéralité, n'hésite pas à mettre en avant cette qualité³³².

2) Le bon entourage du roi

Budé exhorte le roi à s'entourer de trois sortes d'auxiliaires humains : les conseillers individuels, le Conseil, les amis³³³. Si Alexandre n'a pas toujours su bien s'entourer comme nous le verrons plus loin, il bénéficia tout de même de l'amitié sincère de certains hommes qui s'avérèrent désintéressés, honnêtes, et fidèles³³⁴, comme Cratere et Hesthestion, deux hommes à l'affection différente :

“Cratere est philobasileus, mais Hesthestion est philalexandros”, c'est à dire vraiment Cratere me ayme fort, aussi bien comme fait Hesthestion, mais Cratere ayme le roy, et Hesthestion ayme Alexandre ; en voulant par ces parolles donner à entendre que c'est chose inestimable à ung grant prince que d'avoir ung vray amy et féable serviteur qui ayme la personne de son maistre plus que la puissance ne la richesse ne les biens qu'il en peut avoir, tout ainsi comme ung vray amy ayme son pareil.³³⁵

L'utilisation du grec mérite d'être relevée : Budé montre ainsi que des termes grecs peuvent retransmettre une idée plus facilement que la langue française car elle est plus flexible : cela s'inscrit dans le combat perpétuel que mène Budé pour faire valoir les langues anciennes et leur enseignement. En outre, ces deux termes grecs ne sont pas employés de manière anodine, puisque Budé les place dans la bouche d'Alexandre lui-même, espérant sans nul doute provoquer de l'admiration chez son lecteur. Enfin il ne faut pas oublier le sujet même de cet exemple : Budé ne supporte pas les flatteurs et les népotistes, qui sont à l'affût d'une promotion, d'une parole du roi, d'un avantage³³⁶ ; mieux vaut s'entourer d'amis

³³² *Ibid.*

³³³ BONTEMS, *Le Prince, op. cit.*

³³⁴ *Ibid.*, p. 65 : l'ami doit être désintéressé et digne de confiance, et en retour le Prince doit être libéral envers lui.

³³⁵ BUDÉ, *Inst. du Prince, op. cit.*, p. 106.

³³⁶ Budé se méfie sans doute de ces courtisans qui tournent autour du roi dans un but précis : « Généralement vide pour solder les dépenses militaires, le Trésor de l'Épargne a toujours de quoi honorer ses pensions et libéralités. Et il ne s'agit jamais de petites sommes ! Le moindre gentilhomme de l'Hôtel touche 200 livres par an, et, au haut de l'échelle, un comte de Saint-Pol et un duc de Vendôme ne reçoivent pas moins de 14 000 livres et de 24 000 livres respectivement. Les nobles ont donc intérêt à se faire connaître de l'auteur de telles munificences. Sans rester encore toute l'année auprès de lui, ils viennent de plus en plus fréquemment lui

fiables et honnêtes. Ainsi, Alexandre enviait Achille, lui qui bénéficiait de l'amitié sincère de Patrocle³³⁷. Nous remarquons que Guillaume Budé attache une réelle importance à l'amitié et à la sincérité : pour lui, un Prince « ne peut être heureux que s'il a un ou plusieurs amis »³³⁸. De plus, il est tout à fait légitime quand il digresse sur cette question de l'amitié, de la sincérité, et de la flatterie, puisque lui-même a connu la réalité de la Cour et de tous ses mensonges : durant ses débuts et lors de ses premiers succès, son renom retentit jusqu'au roi Charles VIII qui le fit venir à la Cour ; mais celui-ci mourut peu de temps après. Son successeur Louis XII ne s'intéressait pas vraiment aux lettres, comme l'a souvent regretté et déploré Budé qui fuit alors la Cour³³⁹ pour n'en revenir que sous François I^{er}.

3) Libéral envers ses ennemis

La véritable libéralité est celle qui consiste à être généreux envers ses ennemis : Alexandre possède cette qualité. Budé le démontre en mettant en scène un Alexandre libéral envers la femme et les filles de son ennemi Darius qu'il traite avec décence, si bien que son ennemi lui-même, « adverti de l'honnesteté que Alexandre avoit gardé envers lesdittes dame et filles, luy envoya une ambassade le merciant de la courtoisie et honorable traictement qu'il avoit fait à sa mère et à ses filles [...] »³⁴⁰. Dans l'*Institutio Principis Christiani*, Érasme donne lui aussi raison à Alexandre de ne pas avoir touché les femmes de Darius qu'il avait capturées ; certes il voit en lui sa violence, son impulsion, mais salue aussi son indulgence :

*Per multa furiose Alexander, sed recte a Darii mulieribus captivis abstinuit, et recte mulierem reduci domum iussit, ubi sensit esse conjugatam. Haec igitur e multis erunt excerptenda, et uehementius accendunt Ethnicorum, aut illaudatorum hominum exempla.*³⁴¹

rendre visite, transformant graduellement, par leur nombre et leur déférence, sa "compagnie" en cour. » cf. GUERDAN René, *François Ier, Le roi de la Renaissance*, Paris, Flammarion, 1976, p. 280.

³³⁷ BUDÉ, *Inst. du Prince, op. cit.*, p. 85.

³³⁸ BONTEMES, *Le Prince, op. cit.*, p. 65.

³³⁹ DELARUELLE, *Guillaume Budé, op. cit.*, p. 81.

³⁴⁰ BUDÉ, *Inst. du Prince, op. cit.*, p.105.

³⁴¹ ÉRASME, *IPC, op. cit.*, II, 17 : « Alexandre était dément pour beaucoup de choses, mais il épargna de façon juste les femmes captives de Darius, et ordonna à bon droit de ramener chez elle une épouse quand il se rendit compte qu'elle était mariée. Ces exemples de païens ou d'hommes infâmes devraient donc être mis en avant parmi le grand nombre d'autres exemples, et rendre plus véhément. »

De « *furiosus* », il devient « *exemplum* », au moins sur ce sujet. Ces exemples, même s'ils sont païens, devraient plus être mis en avant selon Érasme, car par la noblesse des actes, ils pourraient encore inspirer.

L'image du conquérant n'est donc pas forcément alliée à celle du cruel ; au contraire, il est empreint de libéralité et de gentillesse, comme Budé le lui fait dire : « Dictes à vostre maistre que le bon traictement que j'ay fait aux dames a esté par gentillesse et non pour l'amour de mon ennemy [...] »³⁴². Il se comporta de même envers Porus car il admirait le courage de son ennemi :

Et pour ceste cause Alexandre estimant le noble et franc couraige de Porus non subject à craincte de mort, le retint du nombre de ses amys, puy luy rendit son royaume et luy accreut sur les circonvoisins. Et, dit Quinte-Curce, que entre les grans vertuz d'Alexandre, il n'y en a point eu une plus solide et plus constante que celle que je diray, qui est qu'il estimoit sur toutes choses, et faisoit grans cas d'acquérir louenge et gloire à bonnes enseignes, c'est à dire : vraye gloire et sans frasques et vanité de monstre. Car gloire qui n'a fondement solide, mais est fondée en chose de faulce apparence et en vanité superficiere, qui n'a aucune tenue, elle ne peut durer longuement.³⁴³

Alexandre a donc su acquérir une « vraie gloire », « sans frasques et vanité de monstre » : il fut sincère et vrai quand d'autres fondèrent leur règne sur la vanité et l'apparence. Sa gloire n'en ressortira que plus grande :

Et pour ceste cause Alexandre en bienfaisant à Porus, et honorant vertu en la personne de son ennemy qui estoit si renommé en Inde, pensoit que sa victoire en seroit plus glorieuse ainsi comme elle a esté.³⁴⁴

En plus de citer le texte de Quinte-Curce³⁴⁵, Budé ajoute un extrait de Plutarque³⁴⁶ : on peut sentir la présence de ce dernier comme celui qui vient légitimer les faits, comme si ses écrits certifiaient toute hypothèse. Budé insiste assez longuement sur cette qualité que possède Alexandre : pardonner à son ennemi, telle s'avère être la meilleure posture. Nous

³⁴² BUDÉ, *Inst. du Prince, op.cit.*, p. 106.

³⁴³ *Ibid.*, p. 131.

³⁴⁴ *Ibid.*

³⁴⁵ QUINTE-CURCE, *Histoires, op. cit.*, Livre VIII, XIV, 45-46 : « *Aegrum curavit haud secus, quam si pro ipso pugnasset : confirmatum contra spem omnium in amicorum numerum recepit ; mox donavit ampliore regno, quam tenuit. Nec sane quicquam ingenium eius solidius aut constantius habuit quam admirationem verae laudis et gloriae : simplicius tamen famam aestimabat in hoste quam in cive.* » : « Alexandre le soigna pendant sa maladie, tout comme il s'était battu pour lui ; quand Porus, contrairement à l'attente générale, se fut rétabli, il l'admit au nombre des Amis, et ne tarda pas à lui octroyer, en l'agrandissant, le royaume dont il avait été le maître. A vrai dire, dans le tempérament d'Alexandre, il n'y eut rien de plus ferme ni de plus stable que l'admiration pour la valeur et la gloire véritables ; néanmoins il jugeait du mérite avec plus de netteté chez un ennemi que chez un concitoyen. »

³⁴⁶ BUDÉ, *Inst. du Prince, op. cit.*, p. 132.

retrouvons à travers ce trait de caractère aimé de Budé son aversion pour la guerre et son combat pour la paix perpétuelle. Alexandre apparaît comme doux, opposé à la cruauté gratuite et même généreux. C'est à travers la libéralité d'Alexandre que nous nous apercevons réellement que le macédonien se trouve être applaudi par Budé : il aime son honnêteté et sa sensibilité humaine. A la fois l'heureux modèle à suivre d'une nouvelle génération de princes, et le personnage fougueux qui doit être ménagé, Alexandre le Grand reste toujours une des figures favorites de Budé pour son *Institution du Prince*³⁴⁷. Toutefois nous verrons qu'il est aussi complété, voire dépassé par d'autres figures.

Alexandre, modèle pour l'éducation ? La question reste bien sûr à nuancer. Budé montre certainement à son lecteur une image du macédonien plutôt positive : son éducation est enviable, son goût pour l'art et la philosophie admirable, sa libéralité excellente. Seul le *topos* de la guerre reste plus compliqué pour le fervent pacifiste qu'est Budé, mais celui-ci parvient habilement à passer sous silence les conquêtes meurtrières d'Alexandre pour n'en tirer que le meilleur. Budé a recours d'innombrables fois à Alexandre pour vanter ses nombreuses qualités, qui font de lui un modèle prêt à l'emploi et facile d'accès pour le Prince auquel est dédié son ouvrage. Ainsi, Alexandre constitue une figure majeure de l'*Institution du Prince* de Budé. Pour autant, il n'est pas le seul modèle de cet ouvrage, à cause de certains défauts que Budé fait apparaître : Alexandre devient alors un exemple plus nuancé dans la dernière partie de l'*Institution*, laissant place à d'autres modèles. Auparavant, nous mettrons en lumière l'*Institutio Principis Christiani* d'Érasme qui n'hésite pas à faire d'Alexandre le Grand un véritable contre-modèle.

³⁴⁷ Selon Claude Bontems, le personnage favori de Budé est Auguste : il préfère gouverner son royaume plutôt que de chercher la gloire à travers des conquêtes.

Troisième partie

Alexandre le Grand : le contre-modèle du Prince Chrétien

L'ambiguïté du mythe d'Alexandre réside dans le caractère même de son héros. Cultivé, libéral, bon stratège, il apparaît aussi violent, oisif, avide de flatteries. Chez Érasme, ces défauts sont impardonnables : Alexandre devient chez le grand humaniste des Pays-Bas le contre-modèle du Prince Chrétien. Chez Budé, la nuance est plus subtile, mais l'humaniste français, bien qu'attaché au conquérant, reconnaît que d'autres modèles lui sont peut-être préférables.

I. Aux antipodes de la chrétienté

1) L'anti-*èthos*

Pour mieux montrer au Prince Chrétien les préceptes qu'il doit suivre, Érasme présente dans son *Institutio Principis Christiani* un anti-*èthos*³⁴⁸ : ce dernier s'avère être une fiction, une image que l'autre veut renvoyer de son adversaire. Chez Érasme, il s'incarne en la personne d'Alexandre le Grand, figure païenne qui apparaît aux antipodes de la chrétienté. Ainsi le Prince doit se concentrer sur les préceptes chrétiens et délaisser les exemples païens :

*Sacramenta Christi tibi cum aliis communia sunt, et doctrinam non vis esse communem ? In Christi uerba iurasti, et in Iulii aut Alexandri Magni mores digrederis ? Praemium tibi postulas esse commune, et illius decreta nihil ad te pertinere putas ?*³⁴⁹

En effet, le Prince a prêté serment au Christ : en son nom il a été sacré, en son nom il doit gouverner. Il s'agit de « *communia* » qui doivent se divulguer et être partagés parmi le peuple. En usant de questions rhétoriques, Érasme insiste sur sa peur d'une politique impie. Pour lui, ces « *communia* » doivent se transformer en « *doctrina* », le Prince a donc pour devoir

³⁴⁸ MARCHAL-ALBERT Luce, NICOLAS Loïc (dir.), *Polémique et rhétorique : de l'Antiquité à nos jours*, Bruxelles, De Boeck, 2010, p. 44-45 : « Ainsi, de même que l'*èthos* est une production oratoire (une fiction), l'anti-*èthos* constitue une fonction narrative et argumentative du discours attaquant destinée à dépeindre négativement l'adversaire comme malveillant, incompetent et non vertueux (vieux). Tout comme l'*èthos*, l'anti-*èthos* se doit d'être crédible et cohérent si le polémiste veut que l'auditoire adhère à cette image dépréciée de l'autre, c'est-à-dire qu'il la rejette et qu'il refuse, par conséquent, le discours qu'elle profère : la persuasion s'instaure ici par la négative, c'est-à-dire que le polémiste tente de persuader le Tiers de *ne pas* adhérer à la figure et au discours de l'adversaire en insinuant dans son verbe une vision de l'opposant capable de rendre sa parole suspecte. »

³⁴⁹ ÉRASME, *IPC*, *op. cit.*, I, 29 : « Les sacrements du Christ sont pour toi et les autres des biens communs, et tu refuses que le bien commun soit une doctrine ? En faisant serment à la parole du Christ, t'éloigneras-tu des mœurs de Jules et d'Alexandre le Grand ? Tu souhaites pour toi l'avantage du bien commun, et tu penses que ces principes ne te concernent en rien ? »

d'oublier les figures païennes. Ce passage sonne presque comme une réprimande, un avertissement : le Prince n'est pas encore devenu le *Princeps Christianus* idéal prôné par Érasme, il a encore à apprendre de lui. Il s'agit donc d'un véritable enseignement : pour mieux l'inculquer, l'humaniste précepteur prend un ton moralisateur et sec qui remet en question son lecteur. Le Prince doit se reconcentrer sur sa fonction, sur son but réel, et sur ses croyances. Les figures païennes ne constituent pas une source de foi contrairement aux exemples bibliques et ne doivent certainement pas devenir des guides spirituels à l'image du Christ. Un homme qui a reçu les sacrements chrétiens serait fou de prendre exemple sur de telles vies païennes, impies, impures :

*Alioqui quid fingi possit insanius, quam hominem Christi sacramentis initiatum, Alexandrum, Iulium, aut Xersem sibi proponere, quorum vitam incessunt etiam Ethnici Scriptores, si quibus iudicium fuit paulo sanius ? A quibus ut superari turpissimum est, si quid recte gesserunt, ita totos imitari uelle Christianum Principem, extremae dementiae sit.*³⁵⁰

Les païens sont totalement discrédités aux yeux du Prince Chrétien : leurs rois sont considérés comme des contre-modèles, leurs écrivains n'apparaissent pas tout à fait dignes, et le fait d'être dépassé par eux s'apparente à la honte, rendue par le superlatif « *turpissimum* ». Érasme insiste également sur la folie : « *insanius* », « *extrema dementia* » ouvrent et clôturent le passage, sonnante comme un repoussoir, un exemple à contre-emploi de ce qu'il ne faut ni faire ni être. Le fait d'apparenter ces noms à la folie permet au précepteur de montrer à son élève les mauvais exemples. Il insiste sur leurs mœurs douteuses en précisant que même les écrivains païens les critiquaient. Nous bénéficions ici même du passage mettant en scène le contre-modèle qu'Érasme souhaite montrer à son Prince afin que celui-ci se fasse une idée de l'anti-*ethos* qu'il doit éviter. Les verbes « *proponere* » et « *imitari* » ne doivent pas être liés aux noms d'Alexandre, de César ou de Xerxès. Ainsi l'« *hominus Christi sacramentis initiatus* » s'oppose en début de phrase à ces noms païens : ces deux entités ne doivent pas coïncider, mais rester distinctes l'une de l'autre. En considérant cette folie, le Prince s'apercevra alors que son propre *ethos* doit être influencé par d'autres modèles.

³⁵⁰ ÉRASME, *IPC*, *op. cit.*, II, 20 : « Du reste, qui pourrait être aussi fou, qu'un homme initié aux sacrements du Christ, se représente comme modèle Alexandre, Jules, ou Xerxès, dont les vies ont été critiquées même par les écrivains païens, s'il existe un jugement quelque peu sain parmi eux ? Comme il est très honteux d'être dépassé par eux s'ils avaient fait preuve de bonnes actions, de même ce serait une folie extrême que le Prince Chrétien veuille tous les imiter. »

2) Contraire aux préceptes du Christ

Or le seul modèle que le Prince devrait suivre s'avère être celui de Dieu. Le Prince doit être façonné à son image³⁵¹ : il faut qu'il soit aimé des bons et redouté des méchants, il doit rendre la justice en son royaume, et ce avec raison, gouverner sans chercher de rémunération quelconque, et avoir de la sollicitude envers son peuple. Ainsi, « Tout autant que le bon prince est l'image de Dieu le tyran incarne sur terre l'image du diable, chez qui la plus noire malice marche de pair avec la suprême puissance »³⁵². Nous pouvons voir ici une marque du manichéisme des polémistes qui de façon intentionnelle départageaient clairement le bien du mal selon une axiologie³⁵³. Si l'on considère qu'Érasme fonctionne selon cette dichotomie manichéenne du monde, toutes ces figures païennes sont placées dans la liste noire de l'humaniste, celle du mal³⁵⁴. Alexandre apparaît en tête de cette liste : il représente tout ce qui touche à la conquête, aux plaisirs, à la gloire qu'Érasme considère comme futiles. Sans être explicitement cité, Alexandre apparaît à travers les lignes descriptives de l'adage érasmien « Hâte-toi lentement » :

En effet la faveur de la fortune, de riches possessions, l'appel si bien orchestré des plaisirs, en outre, le pouvoir de satisfaire sur-le-champ n'importe lequel de ses caprices, les encouragements les plus pernicioeux des flatteurs, une disposition constante à bien accueillir n'importe quelle parole ou action de prince, en toutes circonstances, sourires, applaudissements, congratulations : rien d'étonnant que tout cela et d'autres facilités semblables rendent certains esprits extravagants³⁵⁵.

Ces défauts, ceux du tyran païen, s'opposent parfaitement à ce à quoi aspire Érasme pour son Prince. Alexandre, et tous ceux qui se reconnaissent dans cette description péjorative, représentent le contre-modèle du Prince chrétien. Les qualités exigées pour celui-ci sont tout autres : la puissance, la sagesse et la bonté, ce qui constitue

³⁵¹ *Ibid.*, I, 43.

³⁵² MESNARD, *L'essor de la philosophie politique au XVI^e siècle*, *op. cit.*, 1969, p. 97.

³⁵³ MARCHAL-ALBERT Luce, *Polémique et rhétorique*, *op. cit.*, p. 40 : « L'opposition structure donc le processus de différenciation et l'entreprise de clarification des positions contraires procède à l'établissement d'une hiérarchie des normes et des valeurs déployées selon une trame dichotomique faite d'oppositions et d'antithèses. »

³⁵⁴ ERASMUS, *The Education of a Christian Prince*, translated by Neil M. Cheshire and Michael J. Heath, edited by Lisa Jardine, Cambridge, Cambridge University Press, 1997, note 41, p. 27 : « Erasmus adopts a traditional moral educational strategy – that the teacher should rhetorically “colour” two extreme alternatives, and present one course of action as unequivocally desirable and praiseworthy, while its opposite is abhorrent and to be shunned. He then proceeds to adopt precisely this strategy himself. »

³⁵⁵ ÉRASME, *Eloge de la folie...*, *op. cit.*, p. 112.

une triple analogie entre le Créateur et le prince chrétien : celui-ci devra lui aussi tenir indissolubles et convertibles ces trois qualités, car la puissance sans la bonté n'est que tyrannie pure, et sans sagesse elle est plutôt une ruine qu'une administration³⁵⁶.

Or Alexandre ne possède aux yeux d'Érasme aucune de ces qualités, à part peut-être la puissance, mais qu'il utilise à mauvais escient : il représente justement le tyran qui use de puissance sans allier bonté et sagesse³⁵⁷.

3) Un penchant pour la violence

En outre, en tant que conquérant, Alexandre détient un fort penchant pour la violence. Alors que son émulation envers Achille était positive chez Budé, Érasme y voit au contraire un défaut puisqu'Alexandre est devenu encore plus violent en s'identifiant au héros troyen :

Alexandre le Grand semble avoir imité Achille, et l'a même largement dépassé : la violence de son caractère ne le poussa-t-il pas à forcer, tête baissée, au point même de dégainer son épée contre ses meilleurs amis ?³⁵⁸

Cette condamnation de la violence est reprise également dans un autre adage, « Le sort t'as remis une sparte : fais-la resplendir ». Érasme y développe l'idée que le Prince devrait s'occuper davantage de ses propres terres. Ainsi « Xerxès, Cyrus, Alexandre le Grand auraient vécu plus longtemps et conquis une gloire plus certaine s'ils avaient préféré administrer leurs propres États plutôt que d'en dévaster d'autres par les armes. »³⁵⁹. La violence apparaît comme un défaut banni de la fonction princière : Érasme réfute ce penchant, et exhorte le Prince à ne pas suivre ces mauvais exemples. Il illustre son propos avec des figures païennes, mais elles permettent surtout de montrer que certains rois, plus contemporains, et chrétiens de surcroît, n'ont pas été meilleurs :

Si Charles, duc de Bourgogne, aïeul du souverain actuel, avait consacré toute la vigueur de son intelligence et toute sa grandeur d'âme à augmenter la richesse de ses propres possessions plutôt que d'en conquérir d'étrangères, il n'aurait pas affronté à la guerre une mort misérable et aurait pu compter parmi les princes les plus honorés³⁶⁰.

³⁵⁶ MESNARD, *L'essor de la philosophie politique, op. cit.*, p. 96.

³⁵⁷ ÉRASME, *IPC, op. cit.*, I, 56 : Érasme a justement en horreur les termes « despotisme » et « tyrannie » : il exhorte le Prince à les avoir également en haine ainsi que les noms qui leur sont liés. Ainsi, Néron, Caligula, Domitien sont cités.

³⁵⁸ ÉRASME, *Eloge de la folie...*, *op. cit.*, p. 113.

³⁵⁹ *Ibid.*, p. 146.

³⁶⁰ *Ibid.*, p. 147.

Cette critique rappelle que même un Prince chrétien peut être tenté par les vices et la gloire : Charles le Téméraire possédait pourtant toutes les qualités nécessaires à un bon Prince, mais il a transposé son *ethos* en faisant de lui un homme avide de conquêtes. En outre, Érasme avertit son lecteur : une « mort misérable » et l'oubli l'attendent s'il ne suit pas les préceptes dictés.

Même Budé, lui qui présente pourtant la carrière militaire d'Alexandre plutôt favorablement, montre le macédonien extravagant et empreint de démesure. Cette extravagance est énumérée au travers des différentes conquêtes d'Alexandre que Budé énonce en une longue accumulation :

Ici faut noter que quant Alexandre partit de son pays pour aller faire sa conquête, il assiégea premièrement la ville de Thebes et la print par force et brusla, puis passa par Corinthe pour faire son appareil et passer en Asie à l'encontre des Perses et leur faire déffiances de guerre, soubz couleur de ce que tousjours avoient grevé la Grèce et les pays circumvoysins par leur grande puissance. Au partir il avoit pour le plus trente quatre mil hommes de pied et quatre mil hommes de cheval, du nombre desquelz estoient les vielz gendarmes de son père, et emprunta jusques à deux cens talens seulement avec soixante dix qu'il avoit content, et avec ce s'en partit espérant d'en conquérir autres de brief, ce qu'il fist.³⁶¹

Cette accumulation est impressionnante autant par les actions du macédonien que par les chiffres énumérés : tout cela participe de la démesure du roi. Elle est devenue légendaire chez Alexandre, mais n'en est pas moins blâmable et ingérable. Il est l'exemple même du conquérant, et s'en est constitué une véritable réputation jusqu'à presque effacer ses autres traits de caractère. Alors que sa force et sa pugnacité le valorisaient chez Budé, sa démesure dans le domaine militaire, et sa violence dont Budé ne parle d'ailleurs pas beaucoup, s'avèrent négatives pour son image. Claude Bontems conçoit d'ailleurs que « Son œuvre est un plaidoyer contre la guerre de conquêtes. Certes il cite Alexandre, et parle de ses conquêtes, mais il les critique férocement »³⁶². En effet, il a voulu acquérir la gloire par la guerre ; or, Budé pense qu'un roi peut être tout aussi glorieux en étant en paix. D'autres alternatives apparaissent alors, tels le mécénat, la générosité envers le peuple, la construction d'un patrimoine, *etc.* Ces activités pacifiques permettent également la gloire tout en étant plus saines que la guerre.

Tous ces princes païens méprisés par Érasme ne constituent donc pas de bons modèles, car ils sont aux antipodes de la chrétienté. La violence est dans leur nature, et

³⁶¹ BUDÉ, *Inst. du Prince*, *op. cit.*, p. 107.

³⁶² BONTEMS, *Le Prince*, *op. cit.*, p. 73.

même l'Alexandre de Budé est critiqué pour cela. Le seul but pour le Prince est de suivre les préceptes de Dieu et de son fils, et pour cela, il doit bannir tous les défauts qui ne vont pas de pair avec la religion chrétienne, et qui sont au contraire les symboles des princes païens.

II. Des défauts à condamner

1) Le danger de l'*hubris*

Quel roi n'a pas un jour fait preuve d'orgueil durant toute la longueur de son règne ? Quel roi ne s'est pas laissé aller à la démesure ? Alexandre le Grand apparaît comme l'un des premiers témoins de la longue lignée des monarques ambitieux et plein d'orgueil. Dans *l'Institution du Prince*, Budé le met en scène s'enorgueillissant lui-même de sa renommée de conquérant :

[...] Alexandre qui ne faisoit estime d'autre chose que de gloire laquelle il s'efforçoit d'acquérir par tous moyens, va répondre : “Foy de roy (dist il) se j'estoye Parmenion je feroye ce que vous avez dit, mais pource que je suis Alexandre conquéreur de renommée et avaricieux de gloire, assuré de povreté et contempteur d'or et d'argent, je ne le feray nullement.”³⁶³

L'intérêt du passage, outre de montrer l'*èthos* de conquérant d'Alexandre, est de voir que Budé n'a pas hésité à ajouter sa pensée au texte original qui est le suivant :

καὶ Παρμενίωνος εἰπόντος "ἐγὼ μὲν εἰ Ἀλέξανδρος ἤμην, ἔλαβον ἂν ταῦτα," "κἀγὼ νῆ Δία" εἶπεν ὁ Ἀλέξανδρος, "εἰ Παρμενίων". πρὸς δὲ τὸν Δαρεῖον ἔγραψεν, ὡς οὐδενὸς ἀτυχῆσει τῶν φιλανθρώπων ἐλθῶν πρὸς αὐτόν, εἰ δὲ μή, αὐτὸς ἐπ' ἐκεῖνον ἤδη πορεύσεσθαι.³⁶⁴

Quand Plutarque reste plutôt sobre et neutre, Budé lui, insiste sur l'effet d'orgueil que cette parole fait surgir : il fait parler Alexandre qui n'hésite pas à se mettre en avant avec une forte présence de la première personne du singulier : « se j'estoye [...] je feroye », « je suis Alexandre », « je ne le feray nullement », par les deux propositions relatives qui se suivent « qui ne faisoit estime d'autre chose que de gloire laquelle il s'efforçoit d'acquérir par tous

³⁶³ BUDÉ, *Inst. du Prince, op. cit.*, p. 106.

³⁶⁴ PLUTARQUE, *Vies, op. cit.*, 29, 8-9 : « “Si j'étais Alexandre, dit Parménion, j'accepterais ces offres. – Et moi aussi, par Zeus, reprit Alexandre, si j'étais Parménion.” Et il répondit à Darios que, s'il venait à lui, il serait traité avec tous les égards ; sinon, qu'il allait marcher lui-même sans tarder à sa rencontre. »

moyens », et par la longue apposition « conquéreur de renommée et avaricieux de gloire, assuré de povreté et contempteur d'or et d'argent » : elles montrent un Alexandre empreint d'orgueil, n'hésitant pas à mettre en avant ce trait de caractère qu'il a acquis au fil de ses conquêtes. Ainsi Budé présente le roi qui lui servait de modèle sous un jour négatif. Il se rend compte que ce dernier n'est pas parfait, qu'il a des failles. Peut-être Budé veut-il aussi le rendre plus humain, et donc plus accessible, plus compréhensible pour un homme moderne en peignant ses défauts : nous reviendrons plus loin sur cette question.

De même, juste avant, il avait peint le tableau d'un Alexandre adolescent et déjà orgueilleux ; exhorté à participer aux Jeux Olympiques, les premiers traits de son caractère se dévoilèrent :

En son jeune aage, et avant qu'il fust roy, il estoit légier du pied sur tous autres, or y avoit il en Grèce une ville appelée Olympia, où estoit la grande assemblée de cinq ans en cinq ans, et les pris se mettoient pour les bons coureurs, lucteurs, sauteurs et autres qui vouloient monstrier leurs corps en quelque exercice, et s'appelloient combatz et contentions ou concertations athlétiques, c'est à dire champions qui contendent l'ung avec l'autre pour l'honneur du pris emporter. Et estoit fort grant honneur à ceulx qui emportent le pris, car il y avoit moult grande sollennité à les honorer et couronner. Philippe à ceste cause voulut persuader à son filz d'y aller et de se mettre en place pour gagner le pris, pensant que ce luy seroit un grant honneur ; mais Alexandre respondit à son père en ceste manière : "Monseigneur, je feray volontiers votre plaisir, mais que vous faciez que tous ceulx qui voudront contendre avecques moy soient enfans de roy comme moy, ou qu'ilz soient roys ; autrement ne me esprouveray point contre un moindre personnaige que moy, car je n'y aurois point d'honneur."³⁶⁵

Budé touche un point sensible, susceptible de concerner tout roi : l'*hubris*, inspirée par l'orgueil et la vanité, ne doit pas être prise comme modèle par le Prince. Il doit préférer la modestie et la simplicité à la démesure et l'extravagance. Or Alexandre s'avère trop concentré sur lui-même : dans la même phrase il utilise le pronom personnel « moy » trois fois, centrant son propos sur sa personne uniquement. Ses adversaires doivent être au même rang que lui sous prétexte de perdre son honneur. Celle-ci est certes importante pour un Prince, mais poussée à l'extrême, elle se transforme en orgueil. En outre, Budé montre un Alexandre n'hésitant pas à rabaisser certains peuples inférieurs à lui ; ainsi les Corinthiens voulurent lui faire une faveur, mais Alexandre

³⁶⁵ BUDÉ, *Inst. du Prince*, *op. cit.*, p. 105.

qui tant par nature, que par sa prospérité incomparable estoit contempteur de choses moyennes non seulement de petites, se soubzrioit de l'offre dessusdicte comme ridicule et disconvenante à ung tel prince comme il se sentoit estre [...].³⁶⁶

Finalement, Budé montrera Alexandre acceptant l'offre avec indulgence, mais l'humaniste n'hésite pas à montrer le caractère orgueilleux et supérieur du conquérant.

Davantage condamné par Érasme, l'*hubris* apparaît aussi chez lui. Il critique notamment les titres honorifiques dans l'adage « Le scarabée au pourchas de l'aigle » :

Et pourtant il y en a qui, sans se satisfaire du titre de roi [...] voudraient qu'on y ajoutât un long signet pour y attacher les mensonges les plus splendides : comme celui de surnommer "divins" des êtres qui sont à peine des hommes, "invincibles" ceux qui ne sont jamais sortis que vaincus d'un champ de bataille, "augustes" ceux qui n'ont affaire qu'à des mesquineries, "sérénissimes" ceux qui ébranlent le monde par des cataclysmes guerriers et des bouleversements politiques insensés, "illustrissimes", ceux dont la vue est obscurcie par leur ignorance plus qu'épaisse de tout ce qu'il y a de bon, "catholiques", des hommes qui ont dans l'esprit n'importe quoi plutôt que le Christ.³⁶⁷

« Il y en a qui » annonce subtilement et sans désignation explicite tous les rois et princes orgueilleux. Or l'orgueil de vouloir se faire appeler autrement que roi est apparenté à du mensonge, de l'apparat superficiel : Érasme fait preuve d'ironie en utilisant le pluriel et le superlatif dans « les mensonges les plus splendides ». En critiquant ceux qui se nomment « divins », Érasme vise explicitement Alexandre, qui a voulu se faire appeler fils de Zeus : l'humaniste le perçoit, lui et ses pairs, comme « des êtres qui sont à peine des hommes ». Il en va de même avec les autres titres que se confèrent certains rois : Érasme exclut d'emblée ses opposants en pointant du doigt leurs failles pour mieux montrer le ridicule de leur attitude³⁶⁸. De même dans le Colloque « Le Banquet des Conteurs », l'humaniste critique encore son *hubris* : « Alexandre le Grand aurait eu plus de gloire s'il avait bu comme les chiens. En effet rien de pire pour un roi qui veille aux intérêts de tant de milliers d'hommes, que l'ivrognerie. »³⁶⁹. Pour Érasme, il n'est pas dévalorisant pour un homme de boire la même boisson que les chiens puisqu'il s'agit d'eau ; or Alexandre, en s'adonnant à la boisson, dévalorise son statut de roi. L'*hubris* est contraire aux qualités du *Princeps Christianus* : en se glorifiant de son statut de Prince et en faisant preuve d'orgueil, ce dernier ne se concentrera plus sur sa fonction qui est de gérer son pays et d'aimer son peuple. De

³⁶⁶ *Ibid.*, p. 78.

³⁶⁷ ÉRASME, *Eloge de la folie...*, *op. cit.*, p. 165.

³⁶⁸ Cf. l'introduction de MARCHAL-ALBERT Luce, *Polémique et rhétorique*, *op. cit.*

³⁶⁹ ÉRASME, *Eloge de la folie...*, *op. cit.*, p. 324.

même, il oubliera sa condition première, celle d'homme et de fils de Dieu, ce qui l'éloignera de la religion et des préceptes chrétiens. Il en va de même avec l'oisiveté, porteuse d'oubli et de délaissement.

2) L'oisiveté

Parmi les vices d'Alexandre dénoncés par Budé figure l'oisiveté. Elle est contraire au rôle que doit jouer un roi. Or Alexandre s'est laissé aller à celle-ci. Ce défaut apparaît à la fin de *l'Institution du Prince*, au moment où Budé entame son procès contre Alexandre : celui-ci est discrédité, montré du doigt. Après *l'hubris* dont il a fait preuve, Alexandre s'est reposé sur ses acquis et a sombré :

Alexandre fut noté de plusieurs choses, car après qu'il eut eu la grant fortune et qu'il fut paisible du royaume de Perse, il se enyvra par manière de parler des grandes délices d'Orient, et se laissa couler en autres nouvelletez répréhensibles et insolences barbaricques, en se départant des meurs de Grèce et dégénérent de sa maison de Macédoine en laquelle il avoit été instruit et nourry, le tout par la grande faveur et doux traictement de fortune qui se rendoit à luy obséquieuse et obtempérante plus qu'elle ne fist oncques à homme, et luy suggéroit et administroit entièrement tous ses souhaitz [...]³⁷⁰

Nous sentons tout le désaccord de Budé dans cette phrase : d'abord le regret qu'un si grand homme, ayant acquis fortune et gloire, gâcha ainsi sa destinée. Puis il y a presque du mépris dans le ton de Budé quand il décrit la façon dont Alexandre tomba dans l'oisiveté, en utilisant un double rythme binaire : deux verbes au passé simple « il se enyvra » et « se laissa couler », verbes forts montrant qu'Alexandre n'est plus maître de lui et qu'il s'est totalement laissé aller, puis deux gérondifs « en se départant [...] et dégénérent » qui symbolisent le détachement de sa patrie et de ses origines. Or nous savons l'attachement que les Grecs ont pour la Mère Patrie, terre nourricière³⁷¹, et nous connaissons le patriotisme de Budé ; Alexandre est donc en position de sacrilège puisqu'il préfère se démarquer de sa patrie pour « couler » dans l'oisiveté « des grandes délices d'Orient ». De même, le rythme binaire « en autres nouvelletez répréhensibles et insolences barbaricques »

³⁷⁰ BUDÉ, *Inst. du Prince*, *op. cit.*, p. 129.

³⁷¹ FUSTEL DE COULANGES, *La cité antique*, Paris, Flammarion, 1984, p. 233 : « Le mot patrie chez les anciens signifiait la terre des pères, *terra patria*. La patrie de chaque homme était la part de sol que sa religion domestique ou nationale avait sanctifiée ; la terre où étaient déposés les ossements de ses ancêtres et que leurs âmes occupaient. [...] Tout ce que l'homme pouvait avoir de plus cher se confondait avec la patrie. En elle il trouvait son bien, sa sécurité, son droit, sa foi, son dieu. En la perdant, il perdait tout. Il était presque impossible que l'intérêt privé fût en désaccord avec l'intérêt public. Platon dit : C'est la patrie qui nous enfante, qui nous nourrit, qui nous élève. Et Sophocle : C'est la patrie qui nous conserve. »

montre une nouvelle fois le mépris de Budé à travers l'utilisation des deux adjectifs « répréhensibles » et « barbaricques ».

L'autre reproche que l'humaniste fait à Alexandre n'est autre que d'avoir fait confiance à la Fortune que Budé personnifie dans cet extrait : celle-ci ayant ménagé et même privilégié Alexandre depuis son enfance, il n'a pas pris garde. Budé lui lance d'ailleurs une attaque implicite au moment où il parle de la supériorité de César sur le macédonien, préconisant la future déchéance de celui-ci :

Mais fortune laisse tousjours ses grans mignons à my chemin, alors qu'ilz ne s'en doutent aucunement, ainsi que l'on peult veoir par les histoires. Parquoy les hommes prudens ne s'abandonnent du tout à elle, mais se retirent de bonne heure quant ilz voient que c'est assez fait, ou quant ilz sentent que le vent de prospérité et de l'aspiration de fortune lasche, et n'attendent pas qu'il soit du tout tumbé.³⁷²

Délaissé « à my chemin » Alexandre a manqué de prudence en accordant trop de confiance à Fortune. Budé donne au contraire l'exemple des prudents marqué par la conjonction de coordination « mais » : il oppose ainsi Alexandre, homme oisif et imprudent, aux hommes qui sentent le vent tourner et qui « se retirent de bonne heure ». Budé présente donc Alexandre comme un contre-modèle, et propose en face le modèle à suivre.

3) La haine de la flatterie

A la suite du défaut d'oisiveté, Budé reproche explicitement à Alexandre de s'être entouré de mignons, aux conseils douteux :

[...] par l'induction et pernicieux conseil de ses grans mignons et compaignons et participans de la grande opulence et de ses voluptueux passe temps, lesquelz à ceste cause furent appellez "alexandrocólaces" c'est à dire les mignons d'Alexandre qui le seruoient de flaterie et faisoient mestier d'assentation, et leur fut imposé ce nom à l'imitation de ceulx qui jadis avoient esté nommez "dyonisiocolaces" qui estoient les adulateurs de Denis le tyran de Sicile, ainsi que dit Atheneus aucteur grec ou douziesme livre des dipnosophistes.³⁷³

Nous pouvons relever l'emploi des termes grecs qui une nouvelle fois n'est pas anodin : nous sentons le désir de Budé de montrer au roi toute la force de cette langue, et toute l'utilité de la connaître. Pour en venir au défaut dénoncé ici, le lecteur s'aperçoit que l'erreur d'Alexandre fut de ne pas avoir tiré leçon de l'exemple de Denis le tyran ; au contraire,

³⁷² BUDÉ, *Inst. du Prince*, *op. cit.*, p. 110.

³⁷³ *Ibid.*, p. 129-130.

François I^{er} doit se méfier et sur ce point ne pas imiter Alexandre. Budé insiste sur la faiblesse d'Alexandre : non seulement il s'est entouré des mauvaises personnes, mais en outre celles-ci étaient des « participans de la grande opulence et de ses voluptueux passe temps ». Budé dénonce à la fois l'oisiveté d'Alexandre et son entourage douteux. En outre, Claude Bontems a remarqué une chose tout à fait intéressante au sujet des conseillers d'Alexandre chez Budé : l'humaniste met en scène Alexandre ayant rassemblé « ses grans barons et principaulx conseillers, et mist ceste matière en conseil » afin de « ouyr les opinions de son conseil, et entendre le cueur de ses gens, et aussi pour monstrier le sien »³⁷⁴. Or ce passage, extrait de la *Vie d'Alexandre* de Plutarque³⁷⁵, est inventé par Budé : Alexandre n'ayant pas su s'entourer convenablement, cet ajout fictif permet sans doute à Budé de le montrer sous un jour un peu plus positif. L'humaniste peint un Alexandre particulièrement ambigu sur ce point, puisqu'il sut à la fois s'entourer d'amis fiables, comme nous l'avons vu précédemment, mais aussi de flatteurs intéressés. Il apparaît comme un roi faible, qui s'est laissé aller à la flatterie de ses courtisans : or nous savons combien Budé déteste les flatteurs. La flatterie touche l'*ego* et il est déplorable de consacrer du temps et de l'argent à ces flatteurs, en somme à leur porter de l'intérêt ; c'est ce qu'a fait Alexandre, entraînant sa déchéance :

Et Alexandre n'estoit pas mal content de ce nom qu'on leur bailloit, et leur faisoit de grans dons et excessifs au moyen de quoy pour lors, il tumba en hayne et mauvais estime des princes qui le suyvoient en ce voyage, et de ses vieulx capitaines et anciens serviteurs, et depuis ne fut tant prisé ne si bien servy, ne n'eut le cueur de ses bons gendarmes tant comme il avoit eu au par avant.³⁷⁶

Budé instaure ici une véritable mise en garde vis-à-vis de François I^{er} : un roi est toujours entouré de courtisans, mais il faut s'en méfier. Mieux vaut faire confiance aux compagnons des premières heures. Les « grans dons et excessifs » entraînent la « hayne et mauvais estime des princes », des « vieulx capitaines », et « anciens serviteurs » : en accordant trop d'assurance à des flatteurs intéressés, le roi risque de décevoir ses anciens amis, qui eux sont dignes de confiance.

Sur ce point, les deux humanistes vont dans le même sens : Érasme combat lui aussi les flatteurs, et leur consacre même un chapitre entier dans *l'Institutio Principis*

³⁷⁴ BUDÉ, *Inst. du Prince, op. cit.*, p. 105.

³⁷⁵ PLUTARQUE, *Vies, op. cit.*, XXIX.

³⁷⁶ BUDÉ, *Inst. du Prince, op. cit.*, p. 130.

*Christiani*³⁷⁷. La flatterie s'apparente au mensonge, tout comme les titres honorifiques que s'accordent à tort certains Princes : en effet, un flatteur pour parvenir à ses fins, prodiguera au Prince les compliments qu'il veut entendre, sans se soucier de savoir s'ils sont appropriés. Ils feignent la franchise, ce qui équivaut à un mensonge. Or le mensonge s'oppose au vrai, à la vérité que prône la religion chrétienne. Le Prince qui se laisse aller à ces flatteries apparaît comme un homme faible, s'éloignant du Christ et du vrai. C'est en partie pour cela qu'Érasme voit Alexandre de façon négative : celui-ci a fait preuve de faiblesse. Ainsi il critique le peintre officiel d'Alexandre, Apelle, car il le considère comme un flatteur : « *Est tacita quaedam adulatio et in picturis, statujs ac titulis. Sic Alexandro Magno adulatus est Apelles, pingens eum fulmen manu torquentem.* »³⁷⁸. Cette peinture d'Alexandre brandissant un éclair et très proche d'une représentation de Zeus maître de la foudre, pourrait avoir tendance à trop flatter le roi et à aggraver son *hubris* déjà développée. Cette flatterie est encore plus dangereuse : en étant « *tacita* », le Prince ne se rend pas compte que l'autre le flatte. Pourtant implicitement, son *ego* s'accroît. Or Érasme préférerait que les artistes représentent les princes d'une façon qui les mettent en valeur et qui fassent voir un prince distingué et sage. Il serait préférable de les représenter dans des situations liées à leur statut, plus que dans des divertissements. Par exemple, Alexandre pourrait être montré en train d'écouter un jugement : « *Et praestat aliquid argentem effingere, quod ad Rempublicam attineat, quam otiosum uelut Alexandrum in cognoscendis causis alteram aurem manu opposita claudentem.* »³⁷⁹. Le verbe « *praesto* » montre l'idée de préférence prônée par Érasme : mieux vaut montrer Alexandre « *in cognoscendis causis* » car c'est ce qu'il sait mieux faire selon Érasme, que « *otiosus* », qui est son principal défaut. En effet, représenter un Prince dans ce qu'il a de pire ne permettra pas de le voir positivement et n'engagera pas les autres à l'imiter, alors qu'en mettant en avant ses qualités, l'effet inverse se produira.

Alors que le jugement d'Érasme est clair au sujet d'Alexandre et de son goût pour la flatterie, celui de Budé semble plus nuancé. En effet, il précise qu'Alexandre ne croyait pas toujours ses flatteurs, notamment quand ceux-ci lui disaient qu'il était fils de Jupiter : Budé nous rappelle qu'Alexandre était doué de raison et de bon sens, et que même s'il se laissait aller aux flatteries, il ne perdait pas non plus le sens des choses. L'humaniste paraît hésiter

³⁷⁷ Il s'agit du « *De adulatione uitanda Principi* ».

³⁷⁸ ÉRASME, *IPC*, *op. cit.*, II, 6 : « Il existe une certaine flatterie silencieuse dans les peintures, les statues et les inscriptions. Ainsi Apelle adressa des flatteries à Alexandre le Grand, en le peignant lançant la foudre de sa main. »

³⁷⁹ *Ibid.*, II, 6 : « Et il vaudrait mieux le représenter accomplissant quelque chose en ce qui concerne la République, plutôt que oisif comme Alexandre en train d'écouter les causes, fermant une oreille de sa main. »

sur sa prise de position vis-à-vis du conquérant : il est à la fois sceptique et déçu de son comportement, mais ne veut pas tout à fait le discréditer. Ainsi, il offre au lecteur une sorte de conclusion qui fait ressortir cette dualité :

Pour conclusion, il y eut en Alexandre moult de biens de nature et de vertuz trèsexcellentes, mais aussi y eut il des vices qui ont moult effacés à la grande clarté de sa renommée, et obscuré la mémoire illustre de ses gestes plains de merveilles. Et aussi il eut fortune si à commandement, que jamais n'entreprist chose dont il ne vint à fin ainsi qu'il le désiroit, et par grande facilité. Et est le fait d'Alexandre quasi comme une fouldre courant depuis la Grèce jusques en Inde, abatan et ravissant tout devant soy et à dextre et à senestre sans toutesfoys sa gloire resplendissant par les escriptures, est comme l'escler espartissant qui tousjours se renouvelle et redouble quant on list les histoires faisant mention de luy. Car nul n'a tant ouvert le monde, et fait si large passage aux historiens et cosmographes comme luy.³⁸⁰

La conjonction de coordination « mais » entraîne une opposition entre les « biens de nature et de vertuz » qualifiés du superlatif « trèsexcellentes » et les vices d'Alexandre. Or ceux-ci ont « effacé » la gloire du conquérant. Le champ lexical de la lumière et de l'ombre illustre cette dualité : « effacés », « obscuré » s'oppose à la « clarté » de sa renommée. Cependant nous remarquons que Budé hésite : il parle certes de cette obscurité, mais vante ensuite son ouverture sur le monde. La description des conquêtes d'Alexandre, agrémentée des participes présents « abatan », « ravissant », « resplendissant » se conclut par un éloge du macédonien : l'humaniste rend hommage à Alexandre d'avoir « tant ouvert le monde » au nom de tous les historiens et cosmographes. Cette conclusion en dit long sur l'avis de Budé au sujet d'Alexandre : celui-ci apparaît comme un personnage ambivalent, ambigu, duel, alliant qualités et défauts. Mais le but de Budé est de montrer au Prince le modèle du Prince parfait : il tente donc de s'inspirer de plusieurs monarques, parmi ceux qui lui semblent les meilleurs. Alexandre ne constitue donc pas le seul modèle de l'*Institution du Prince* et d'autres figures viennent le concurrencer.

III. La remise en question de Budé

Alors que Budé semble apprécier le macédonien au point de le proposer comme modèle, il considère également d'autres figures susceptibles d'apparaître elles aussi comme des exemples.

³⁸⁰ BUDÉ, *Inst. du Prince, op. cit.*, p. 130.

1) Salomon

Salomon peut être difficilement comparé à Alexandre le Grand puisqu'il ne s'agit pas d'un roi païen. Pourtant, nous nous apercevons au fil des pages que son nom est mentionné à de multiples reprises, et que sa récurrence ne se trouve pas anodine ; il est le premier à être cité, apparaît dès la première page de *l'Institution du Prince*, et domine toute la première partie de l'ouvrage. Même s'il se réfère beaucoup aux exemples païens de l'Antiquité, Budé n'en reste pas moins un chrétien : il apparaît donc normal qu'il cite un modèle religieux. Pour autant, il utilise davantage la figure de Salomon pour les textes de celui-ci afin de les citer plus que pour ses actes à proprement parler. Sa principale qualité dans laquelle se retrouve tout à fait Budé est la sagesse :

[...] Salomon roy de Judée, qui sans nulle controverse a excédé tous roys et princes et autres en sagesse et en prudence, comme nous pouons congnoistre et juger par ses escriptures [...]³⁸¹

ou encore : « [...] du roy Salomon, qui jadis fut saige sur tous autres »³⁸². Budé utilise donc Salomon comme une source précieuse. Sur ce sujet, il diverge légèrement d'Érasme qui reconnaît certes la sagesse de Salomon, mais la voit seulement comme une « sagesse humaine » ; or cette forme de sagesse reste terrestre, et n'a rien à voir avec la sagesse du Christ, la « folle sagesse » qui lui a permis de sauver les hommes et à laquelle va la préférence d'Érasme³⁸³. Ce dernier s'élève vers une sphère divine, au-delà de l'humain, tandis que Budé reste dans le terrestre, se borne aux hommes. Pour lui, Salomon constitue donc un exemple tout à fait idéal. Celui-ci domine le début de *l'Institution du Prince*, puis Budé le délaisse étrangement³⁸⁴, comme pour mieux se consacrer à ses exemples favoris, figures de l'Antiquité païenne.

2) César

a) La faculté de pardonner

En premier lieu, nous pouvons citer Jules César ; personnage récurrent de *l'Institution du Prince* de Budé, il présente plusieurs qualités, comme celle du pardon, dont il usa notamment avec Cicéron : « Jules Cesar [...] pardonna à Cicero le grant orateur de

³⁸¹ *Ibid.* p. 91.

³⁸² *Ibid.*, p. 94.

³⁸³ MARGOLIN Jean-Claude, *Érasme précepteur de l'Europe*, Paris, Julliard, 1995, p. 18.

³⁸⁴ BUDÉ, *Inst. du Prince, op. cit.*, p. 96 : « Or afin que je laisse Salomon qu'on pourrait dire plus parler spirituellement que temporellement [...] ».

Rome qui avoit esté de party contraire à luy [...] »³⁸⁵. En outre, il fut à l'écoute dudit Cicéron et ne se borna pas à son propre avis :

Mais Cesar non content de l'avoir rappellé à Rome, encore l'oyoit volontiers parler et prier pour les amys qui estoient en fuyte pour la cause dessusdicte, et pardonna à plusieurs pour l'honneur de luy, car il faisoit propositions devant Cesar en suppliant pour eulx et faisant leurs excusations et appoinctemens [...].³⁸⁶

César prit plaisir à entendre Cicéron « parler et prier pour les amys qui estoient en fuyte », ce qui l'amena au pardon de plusieurs hommes que Cicéron défendait auprès de lui. Or le pardon, qualité qui n'a pas été évoquée avec Alexandre, ne doit pas être négligé pour un roi, et encore moins pour un roi chrétien dont le devoir constitue à pardonner à son prochain.

b) Le don de l'éloquence

César sut s'entourer de grands orateurs, dont le plus connu fut Cicéron ; il connut certes des démêlés avec ce dernier, mais Cicéron réussit à le faire changer d'avis grâce à son éloquence à laquelle César fut sensible :

Quant Cicero fut ung peu avant entré en son oraison, il usa de grande facunde et de si merveilleuse vertu d'éloquence, que environ la moitié de l'oraison on veoit Cesar, prince de sa nature, plain de bénignité et de clémence, changer couleur et muer visaige. Mais quant vint ou poinct où Cicero avoit reservé sa force et vigueur de son éloquence, Cesar fut tellement transporté de plaisir et remply de l'espertir de ladicte oraison, partant et surtout de la prononciation et regard et gestes de l'orateur qui moult augmentoient son éloquence, qu'il gecta par terre les mémoires qu'il tenoit entre ses mains, et ne se pouoit arrester en sa chaise, [...], en confessant qu'il estoit contraint de pardonner à Liguaire quelque chose qu'il eust dit au contraire par avant, ce qu'il fist.³⁸⁷

Nous remarquons le changement de César : alors qu'il était froid et insensible au début³⁸⁸, l'art de la parole dont est doté Cicéron le fit céder comme en témoignent les rythmes binaires « changer couleur et muer visaige », « transporté de plaisir et remply de l'espertir de ladicte oraison » démontrant son évolution : tout le pouvoir de la parole et de l'éloquence est montré ici par Budé³⁸⁹. Celui-ci ne décrit pas cet épisode par pure anecdote : il montre l'impact de l'homme de lettres sur le Prince et ses actes politiques. L'éloquence est plus

³⁸⁵ *Ibid.*, p. 88.

³⁸⁶ *Ibid.*

³⁸⁷ *Ibid.*

³⁸⁸ *Ibid.* : « [...] y en eut ung nommé Liguaire contre lequel Cesar estoit tellement indigné, qu'il ne vouloit aucunement escouter homme qui parlast pour luy impétrer grace et saulver la vie [...] ».

³⁸⁹ L'éloquence tient une place importante chez Guillaume Budé qui énumère souvent dans son œuvre entière les figures de l'éloquence que sont Mercure, Hercule, et Vénus (cf. BONTEMS, *Le Prince, op. cit.*).

forte que la raison : l'orateur a donc réussi son pari, c'est-à-dire faire preuve de *persuasio* en faisant appel aux sentiments et au *pathos* de l'auditoire. Budé montre ainsi le lettré en position de force, parvenant à émouvoir un Prince résigné et à le faire modifier ses décisions politiques. Budé insiste donc sur l'impact que peut avoir l'homme de lettres en politique. Il est préférable que le Prince lui-même soit doté de cet art, à l'image de César qui était perçu comme « l'ung des grans orateurs de Rome »³⁹⁰. Cette éloquence s'inscrit dans un travail de mémoire, et Budé insiste encore sur la postérité : l'éloquence de César a été chantée par « Cicero et autres »³⁹¹. Une telle qualité est glorifiée par les poètes et les grands esprits entourant le Prince, d'où l'importance qu'il y a à s'entourer de ces derniers, afin que cette réputation demeure à travers les siècles³⁹².

c) Un homme remarquable

Ainsi César s'est constitué un *ethos*, une gloire perpétuelle ; Budé le décrit comme le « premier des Cesars et celui qui translata en monarchie le gouvernement de Rome ; fut homme du plus grant cueur et hault esperit dont il soit mémoire en histoire [...] »³⁹³. Nous retrouvons le travail de mémoire sur lequel Budé insiste sans cesse auprès de François Ier, et nous sentons l'admiration de l'humaniste pour ce monarque grâce aux adjectifs « grant » et « hault » qui qualifient le « cueur » et l'« esperit » de César. De surcroît Budé insiste sur son humanité : « Il estoit si plain de clémence et d'humanité ainsi que j'ay dit devant [...] »³⁹⁴. Or cette humanité est la bienvenue en plein milieu du siècle de l'humanisme où l'Homme se trouve au centre de tout. François I^{er}, Prince de la Renaissance, doit lui aussi se comporter en humaniste au-delà de sa fonction de roi. Ainsi Budé en vient à comparer César à l'autre modèle, Alexandre :

³⁹⁰ BUDÉ, *Inst. du Prince, op. cit.*, p. 88.

³⁹¹ *Ibid.*

³⁹² Le langage et l'éloquence apportent la gloire : Guillaume BUDÉ, *L'étude des lettres, Principes pour sa juste et bonne institution (De studio literarum recte et commode instituendo)*, texte original traduit, présenté et annoté par Marie-Madeleine de La Garanderie, Paris, Les Belles Lettres, 1988, p. 55 : « *Namque scientia, quae facultas dumtaxat liberalis, fasciculum vel vnum colligere gloriae in sua messe potest, sine orationis huiusmodi facultate. Age, (vt iam gloriam omitam) quonam modo laboris sui commentationumque fructum cum posteritate communicarem cuius professionis studium, tot tantarumque partium capax, quemadmodum finibus nullis circumscibitur, ita annalibus legibus nullis tenetur, cum caeterarum artium studia curricula sua habeant certis annis quasi spatiis demensa, moribus et institutis scholasticorum.* » : « En effet, sans cet art du langage, quelle science, quelle activité (noble, il s'entend) est susceptible de moissonner fût-ce une seule gerbe de gloire ? Et allons – pour ne plus parler de gloire –, par quel moyen ferait-elle partager à la postérité le fruit de son travail et de ses réflexions ? C'est un art dont l'étude comprend de si nombreuses et de si importantes parties qu'aucune frontière ne le peut circonscrire, aucune limite de temps le régler ; alors que les autres études ont leurs cursus propres dont les durées, et presque les espaces, sont assignés par les usages et les règles d'école. ».

³⁹³ BUDÉ, *Inst. du Prince, op. cit.*, p. 110.

³⁹⁴ *Ibid.*

Il est même dit que s'il avait vécu plus longtemps, il aurait surpassé la gloire d'Alexandre : [...] toujours tendoit à faire choses pour équiper la gloire d'Alexandre, et s'il eust vescu l'eust par aventure surmontée, car il avoit mis de grans propos en son ymagination, et estoit trop plus scavant et ingénieux que Alexandre.³⁹⁵

Cet extrait élogieux place remarquablement César au-dessus d'Alexandre : certes il ne l'a pas surpassé en gloire car il n'a pas vécu assez longtemps, mais Budé le dit « trop plus scavant et ingénieux que Alexandre » : l'adverbe d'intensité « trop » et le comparatif « plus que » montrent que pour les qualités de l'esprit, Alexandre est inférieur. Avec César, Budé ouvre le bal des figures concurrentes au macédonien, et nous verrons que celui-ci est surpassé par d'autres modèles.

3) Auguste

Auguste fait partie des exemples donnés pour créer un modèle de prince parfait³⁹⁶ et détient la préférence de Budé selon Bontems.

a) Le mécène

Il eut, comme Alexandre, la qualité d'être un mécène : il a ainsi valorisé et soutenu les projets littéraires de Virgile :

De Virgile, Servie récite que jamais Auguste ne le refusa de choses qui luy demandast. Et aussi avoit il autres bienfaiteurs ; c'est assavoir Mecenas et autres princes romains qui aymoient et avançoient les gens scavans et de lettre, aumoyen de quoy le nom de Mecenas est aujourd'hui aussi grant que le nom de l'ung des plus renommez empereurs de Rome, combien qu'il ne fust que l'ung des princes subjects à Auguste, car toujours depuy luy on a appelé mécénates les grans seigneurs et gros personnages qui ont porté faveur et secours aux gens scavans es bonnes lettres, et fit on aujourd'hui que par faulte de mécénates il n'est plus de Virgiles ne de Horaces, non est il de Tulles ou Quintiliens par faulte d'entretienement.³⁹⁷

Budé constitue l'*èthos* d'Auguste, montrant celui-ci comme un mécène avant-gardiste, qui « estoit moult libéral mesmement aux gens qu'il pensoit estre vertueux ou scavans »³⁹⁸. Budé insiste sur le lien entre le nom d'Auguste et le terme de mécénat, et regrette que celui-ci n'ait pas perduré en son temps. Ainsi, l'empereur Auguste fit venir Virgile pour qu'il lise devant lui et sa sœur un passage de son *Enéide* : l'écrivain évoquant le fils de la jeune

³⁹⁵ *Ibid.*

³⁹⁶ *Ibid.*, p. 79 : « Sire, Dieu vous doint la félicité d'Auguste... ».

³⁹⁷ *Ibid.*, p. 87.

³⁹⁸ *Ibid.*

femme, Marcel, mort prématurément³⁹⁹, cette dernière émue et sensibilisée participa au mécénat de son frère en donnant à l'écrivain « dix mil petitz sesterces, qui vaudroient aujourd'hui deux cens cinquante escuz. »⁴⁰⁰. Auguste constitue véritablement une figure du mécénat : son règne s'apparente à une renaissance et fut marqué par l'écllosion de poètes et d'artistes⁴⁰¹. Or François I^{er} apparaît comme l'Auguste de la Renaissance : avec lui naît un grand espoir pour la République des Lettres, comme n'a de cesse de le répéter Budé dans toute son œuvre, comme dans ce passage du *De Studio* :

*A te enim expectatur cum meo, tum aliorum non paucorum exemplo, ut Philologia diu in Mineruae ludo eo quo dictum est modo exculta, deinde honoris officinis pro cuiusque captu et ingenio perpoliatur, contra quam moribus Franciae ante te receptum erat. Id quod si facere constanter in animum induxeris, tu tibi nouo exemplo maiestatem constitueris [...]*⁴⁰²

François I^{er} « *expectatur* », il est attendu : avec lui, *Philologia* atteindra sans nul doute les « *honores* ». Or cette action lui amènerait la gloire : il inaugurerait une ère nouvelle, lui offrant ainsi l'entrée dans l'Histoire et la mémoire. L'emploi du subjonctif parfait dans « *constitueris* » marque le potentiel et donc l'espoir que Budé place en lui. François I^{er} sera ainsi identique à Auguste. Grâce à lui, *Philologia* pourra enfin être valorisée comme il se doit. La critique du règne précédent, « *contra quam moribus Franciae ante te* » met au contraire en avant l'espérance placée dans ceux à venir. Grâce aux lettres, une immense gloire est promise au monarque :

³⁹⁹ *Ibid.*, p. 87 : Budé insiste sur le fait que ce fils qu'Auguste avait adopté reçut une éducation digne d'un futur prince : « Ledit enfant estoit tout gentil et adextre et accomply pour toutes choses faire et scavoit que ung filz de prince devoit scavoit ou faire. »

⁴⁰⁰ *Ibid.* : Nous voyons une nouvelle fois la volonté de Budé de préciser la somme en écus, ce qui a pour but de faire valoir son érudition et de promouvoir son *De Ase*.

⁴⁰¹ Marcel LE GLAY, Jean-Louis VOISIN, Yann LE BOHEC, *Histoire romaine*, Paris, PUF, 1991, p. 192-193 : « Et pour célébrer la seconde naissance de Rome, l'abondance retrouvée, le règne d'une jeunesse perpétuelle, la majesté de l'*Imperator*, poètes, architectes, sculpteurs, artistes de toute sorte se mettent au service du prince. Dans tous les registres et à tous les degrés de la réalisation artistique, ces thèmes réapparaissent : jamais encore la puissance de l'image n'avait été si totalement mobilisée pour annoncer l'aurore d'un nouvel âge d'or, celui où le bonheur n'aurait pas été donné mais acquis par l'effort et par le dévouement aux affaires de l'État. »

⁴⁰² BUDÉ, *De studio*, *op. cit.*, p. 165 : « C'est de vous en effet que l'on attend qu'à mon exemple et à celui de bon nombre d'autres, la Philologie, qui longtemps a été cultivée exclusivement dans ce qu'il est convenu d'appeler l'école de Minerve, atteigne, autant que le veulent bien la capacité et le talent de chacun, et contrairement à ce qui se pratiquait en France avant vous, son point de perfection au sein des plus hautes institutions. Si vous aviez le ferme dessein d'y parvenir, vous inaugureriez une majesté d'un type nouveau. »

*Comparandae autem a literis gloriae immortalis subsidium unum hoc habes maximum. [...] cum maioribus tuis longe insigni gloria praestitisse : tum vero posteris tuis facem praelucisse amplificandae eiusdem gloriae videbere.*⁴⁰³

Non seulement il réhabilitera les belles-lettres qui ont subi des désagréments par le passé, mais en plus il ouvrira la voie à ses descendants : nous retrouvons une nouvelle fois le travail de mémoire et le devoir de transmission préconisés par Budé. Cette réhabilitation est d'autant plus importante pour le roi qu'elle est liée à sa gloire : le terme « *gloria* » est utilisé pas moins de trois fois, accompagné des adjectifs « *immortalis* », « *insignis* », et du verbe connotant la lumière « *praeluceo* ». Il s'agit d'une véritable mise en lumière pour le Prince : il a donc tout intérêt à favoriser les lettres car ce sont elles qui engendrent cette gloire éternelle. Cependant cette réhabilitation ne peut se faire que grâce à un monarque digne d'espérer : François I^{er} porte en lui ces espérances, à l'image d'Auguste qui apporta avec son règne un nouvel âge d'or.

b) Le prudent

Entre autres, Auguste fut connu pour sa prudence ; contrairement à Alexandre le Grand, il s'est méfié de la fortune et a été prudent, qualité majeure pour un grand roi :

Auguste César après luy, aussi dura il plus longuement que nul autre n'a fait, depuis, car toujours doubtoit les dangers après que son empire fut bien estably, et ne vouloit que ses lieutenans en guerre hazardassent aucunement.⁴⁰⁴

Sa prudence lui a permis de vivre plus longuement car il s'est méfié des dangers. Il fut de surcroît lui aussi protecteur de philosophie, s'entoura de philosophes, écouta leurs conseils : ainsi le philosophe Athenodorus lui conseilla de réfléchir prudemment avant de parler. Ce passage constitue une courte digression pendant laquelle Budé exhorte à la prudence comme il le fait tout au long de son texte :

[...] il n'est rien plus honneste à ung grant prince, ne si digne d'admiration, que le veoir fort courroucé et néautmoins soy abstenant de dire ou faire chose par colère précipitée, et que premièrement il n'y ait bien pensé. Pource que quant l'homme a ceste modération et attrempance, tantost sa fureur s'estainct et retourne à son sens et raison, et volontiers ne fait riens dont il se doibve repentir après.⁴⁰⁵

⁴⁰³ *Ibid.*, p. 167 : « Vous avez là, entre tous, le plus sûr moyen d'acquérir, par la grâce des lettres, une gloire immortelle. [...] On verra alors que vous avez, et de loin, surpassé en insigne gloire vos ancêtres, et qu'en même temps vous avez allumé d'avance pour vos descendants, afin qu'ils en propagent l'éclat, le flambeau de cette même gloire. »

⁴⁰⁴ BUDÉ, *Inst. du Prince*, *op. cit.*, p. 110.

⁴⁰⁵ *Ibid.*, p. 111.

La Cour, comme toute scène politique, s'avère être une vitrine : le roi est épié et la moindre parole analysée. Ses mots doivent donc être mesurés, et il doit attendre que « sa fureur s'estainct et retourne à son sens et raison », d'où l'exhortation à la prudence, voire à la sagesse dans le meilleur des cas : il s'agit aussi d'une leçon de communication politique qui pourrait s'appliquer encore de nos jours.

c) Le pacificateur

Relativement à la sagesse, Auguste est perçu comme un monarque beaucoup plus sage qu'Alexandre, et même s'il prend ce dernier pour modèle, il ne comprend pas pourquoi le macédonien préfère la guerre à la paix, la conquête à l'administration d'un royaume : cette pensée coïncide parfaitement avec celle de Budé, qui en profite pour faire une courte digression sur la gloire des princes qui peut tout aussi bien s'acquérir par la paix :

Laquelle parolle me semble bien à noter pour l'exemple des grans princes, car ilz peuent aussy bien accroistre leur renommée et plus seurement en exerçant acte de paix que de guerre, et mesmement au jourduy les princes chrestiens, qui ne doibvent souhaiter guerre sinon contre les infidèles pour augmenter la foy catholicque et orthodoxe et soustenir l'honneur de Jesucrist.⁴⁰⁶

La seule guerre possible est celle faite « pour augmenter la foy catholicque et orthodoxe et soustenir l'honneur de Jesucrist »⁴⁰⁷ ; autrement, tout esprit guerrier doit être banni, aussi bien pour les princes d'autrefois que pour ceux d'aujourd'hui. Ainsi Auguste fait partie de ceux qui ont acquis leur renommée « en exerçant acte de paix ». En outre il est celui qui « fonda l'empire de Rome et le mist en la plus grant prospérité qu'il fut jamais ne devant ne après, et en paix universelle tant par mer comme par terre. »⁴⁰⁸ : il apparaît ici comme un exemple à part entière, celui qui fonda une Rome nouvelle, un empire inégalable, et ce par une bonne administration et non par la guerre⁴⁰⁹. Un véritable catalogue de ses prouesses est ensuite déployé par Budé : la fermeture du temple de Janus qui provoquait des

⁴⁰⁶ BUDÉ, *Inst. du Prince, op. cit.*, p. 112.

⁴⁰⁷ Bontems rappelle que pour Budé, seule la lutte contre les infidèles mérite de prendre les armes (cf. BONTEMS, *Le Prince, op. cit.*).

⁴⁰⁸ *Ibid.*

⁴⁰⁹ *Histoire romaine, op. cit.*, p. 192 : Auguste eut à cœur plusieurs principes dont « les thèmes sont la paix (un des monuments les plus caractéristiques est précisément l'*Ara Pacis Augustae*, l'autel de la paix auguste), l'ordre social, le retour aux vertus romaines (celles du bouclier d'or), la restauration de la religion traditionnelle, la grandeur de Rome et la défense de la *libertas*. ».

querelles, et plus remarquable encore, la naissance de Jésus-Christ qui se fit sous son règne⁴¹⁰. Le jeune Octave devenu Auguste détient un panel de vertus, largement et graduellement exploité par Budé.

d) Le « *Pater Patriae* »

Ainsi Budé n'hésite pas à employer des superlatifs et des adverbes d'intensité pour souligner les qualités augustéennes :

Il fut si honoré et aymé de tous pour ses vertuz et bon traicement, que luy estant absens le peuple de Rome soubdainement s'assembla, et esleut grosse ambassade pour luy porter et offrir par le consentement publicque, le nom de "père du pais" qui est "pater patrie" ; et pour ce qu'il le refusa alors comme honneur excédant et surmontant tous autres honneurs, de rechef, luy retourné à Rome, en plains spectacles qui se faisoient en assemblée de toute la ville et des environs le peuple portant couronnes de laurier en signe de triumphe luy présenta le nom dessusdict, et pour la seconde foys le refusa en usant de grande et modeste civilité, laquelle il gardoit en toutes parties de sa vie et en tous ses actes, pource qu'il ne se disoit ne roy ne seigneur, mais empereur seulement, jusques à ce que tout le sénat luy présenta, luy estant en la court, et alors il accepta.⁴¹¹

L'adverbe d'intensité « si » accompagné du rythme binaire « honoré et aymé » illustrent l'amour du peuple pour son empereur. Le futur « Père des Lettres » doit donc suivre les qualités de ce « Père de la Patrie » : la notion de paternité renvoie à un véritable *ethos* que doit détenir le roi. Il doit renvoyer à son peuple l'image d'un père, prêt à tout pour la sécurité de son royaume. Modeste, aimé du peuple, pacificateur, libéral : Auguste réunit bon nombre de qualités que Budé aime à divulguer. Nous sentons ici toute l'admiration de l'humaniste pour cet empereur, qui selon Claude Bontems, s'avère être son personnage favori. En outre, Auguste laissa une marque indélébile dans l'Histoire et parmi ses successeurs :

Tous les roys confédérez aux romains fondèrent villes en leurs royaumes qu'ilz nommèrent Césarées en l'honneur de luy, et pour ceste cause en treuve-t-on grant nombre es histoires et géographies qui sont ainsi appellées. Et tous d'ung accord à communs despens édifièrent ung temple à Athènes trèssumptueux, et le dédièrent au bon ange d'Auguste Cesar qui s'appelloit "genius cesaris".⁴¹²

⁴¹⁰ BUDÉ, *Inst. du Prince, op. cit.*, p. 112.

⁴¹¹ *Ibid.*, p. 112-113.

⁴¹² *Ibid.*, p. 113.

Budé insiste sur le caractère glorieux d'Auguste en utilisant des termes superlatifs : « tous les roys », « grant nombre », « trèssumptueux ». En présentant le temple dédié au « bon ange d'Auguste Cesar », il montre une nouvelle fois la postérité du glorieux empereur : quand un Prince marque son règne d'excellents faits, sa gloire est éternelle. Même ses fautes dont il était blâmé au début de son règne sont effacées « par le bon régime qu'il tint, et l'honnesteté qu'il garda quant il fut seul à l'empir. »⁴¹³. Si l'on résume, il apparaît qu'Auguste se trouve être le personnage parfait : il réunit toutes les qualités du monarque, n'exhorte pas franchement à la guerre, et s'entoure d'artistes. A lire Budé, nous avons le sentiment que le modèle du Prince parfait réside en lui. Et pourtant, une autre figure vient surpasser toutes les autres : celle de Pompée.

4) Pompée

a) La préférence de Budé

La figure de Pompée arrive tardivement dans *l'Institution du Prince*. Alors que le lecteur s'était habitué à voir dans le paysage textuel Alexandre, ou Auguste parmi les plus cités, la fin de l'ouvrage voit naître le modèle inattendu de Pompée. Claude Bontems nous dit que :

Budé est tellement marqué par Plutarque qu'il a essayé lui aussi de faire dans *L'institution du Prince* un parallèle entre deux vies, mais il a choisi Pompée pour l'opposer à Alexandre (Plutarque avait pris César).⁴¹⁴

Et une fois que Budé a commencé à parler de lui, il ne s'arrête plus pendant plusieurs pages consécutives. Il se lance dans une véritable description, voire presque une biographie de la vie de Pompée. Il commence par sa jeunesse, durant laquelle Sylla « fut esbahy de la hardiesse de Pompée qui n'estoit encore que ung jeune gentilhomme sans avoir eu ne consulat ne prèture ne estre reçu ou nombre des senateurs, car il n'estoit pas aagé pour l'estre [...] »⁴¹⁵, puis il fait une courte allusion à sa prudence, qualité dont chaque prince devrait être doté. Le lecteur peut être surpris pas cette apparition soudaine de Pompée qui n'avait réuni jusque là que quelques allusions sans importance. Mais alors que nous avons l'habitude de voir Alexandre le Grand comme le modèle absolu, Budé le fait désormais voir sous un jour négatif, pour ensuite mieux valoriser Pompée :

⁴¹³ *Ibid.*

⁴¹⁴ BONTEMS, *Le Prince, op. cit.*, note 6 p. 73.

⁴¹⁵ BUDÉ, *Inst. du Prince, op. cit.*, p. 124.

Mais la gloire de Pompée semble, selon le tesmoingnage des histoires, estre une sérénité de renommée, sans aucune nubilosité de vergongne et de reproche. Et sa vie semble estre un vray exemplaire de prothocolle de vertuz nécessaires à tous grans princes qui ont désir d'avoir en leur vie la faveur et amour du monde, et après leur trespas délaisser de soy douce mémoire et recommandable entre toutes manières de gens.⁴¹⁶

Pompée apparaît comme un modèle quasi parfait : sa gloire est « une sérénité de renommée, sans aucune nubilosité de vergongne et de reproche » : Budé en fait un exemple réel, plein de « vertuz nécessaires à tous grans princes ». Non seulement Pompée a reçu l'amour de son peuple et la gloire durant son vivant, mais il a en plus réussi à marquer les mémoires et l'avenir. Quoi de mieux pour un Prince ? Il semble réunir toutes les qualités que Budé n'a de cesse de présenter à François I^{er}. Mieux qu'un simple exemple, il devient un modèle de perfection :

Car c'est vertu souveraine et héroicque que d'avoir pouoir et faculté, sans aucune limitation, et reigler le vouloir royale et l'auctorité principale par doiciture et soy mesmes et sa puissance coarter à la raison.⁴¹⁷

Budé met en place une structure binaire : « vertu souveraine et héroicque », « pouoir et faculté », « régler le vouloir royale et l'auctorité principale », « soy mesmes et sa puissance » marquent le règne complet de Pompée. Ce dernier apparaît donc comme finalement supérieur à Alexandre : le Romain a su enrichir sa patrie, tout en respectant les lois et en restant pur, là où la vie d'Alexandre s'assombrit de quelques taches⁴¹⁸. Même en tant que conquérant, il sut mieux appréhender la guerre qu'Alexandre le Grand.

b) Un conquérant glorieux

L'*èthos* de conquérant de Pompée n'a rien à envier à celui d'Alexandre : Budé illustre ses conquêtes par un effet hyperbolique convaincant qui permet au Prince d'être impressionné :

Ledit Pompée fist de grandes conquestes et tant augmenta l'empire de Rome, comme Plutarque témoigne, que quant il triompha de Mithridates qui fut son troisieme triumphe, il avoit fait escrire en grosse lettre qui se portoit en ung chariot marchant devant luy par la ville et tirant au Capitole, que Pompée avoit prins environ neuf cens villes fermées et mil

⁴¹⁶ *Ibid.*, p. 130.

⁴¹⁷ *Ibid.*, p. 131.

⁴¹⁸ DELARUELLE, *Guillaume Budé, op. cit.*, p. 212.

autres fortes places, et icelles mises en l'obéissance de l'empire de Rome, et oultre ce, huyt cens navires le tout en la conquête de l'Asie seulement.⁴¹⁹

« grandes conquestes », « neuf cens villes », « mil autres fortes places », « huyt cens navires » : Budé n'a pas regret à montrer à son lecteur les grandes prouesses de son modèle. Il lui peint l'image de Pompée conquérant sur trois continents, image déjà très présente dans l'Antiquité. Ces conquêtes établies sur l'Afrique, l'Europe, et l'Asie apparaissent comme victorieuses, positives ; l'accumulation et la gradation rajoutent à la grandeur du personnage décrit :

Et par ce moyen fut estimé guerroyeur preux chevaleureux et victorieux par toutes les parties du monde ; et oultre ce, triumpna de la mer et de la guerre pyratique dont il fut chargé à son grant honneur.⁴²⁰

La redondance du son [eu] dans « preux », « chevaleureux », et « victorieux » qui forme un rythme ternaire témoigne de la régularité des victoires d'un Pompée omniprésent aux quatre coins du Monde. Budé insiste sur cette image glorieuse : il ne parle pas de la guerre en elle-même – son aversion pour elle n'a pas changé – mais il met en avant les conséquences des conquêtes, de la gloire qu'un Prince peut en tirer. Ainsi, Pompée fut largement glorifié par les siens :

Pline, ou trente et septiesme livre de l'Histoire de nature, dit que ce triumphe fut le jour de la nativité de Pompée, et entre les choses précieuses qu'il faisoit charier devant luy, il y avoit ung tablier à jouer, fait de deux pierres précieuses, long de quatre piedz, et large de troys ; troys ymaiges d'or massif, c'est assavoir : Mars, Pallas et Appolo, et une statue de Pompée qui estoit faicte toute de perles, et autres choses de pris excédans l'estimation et la créance des hommes qui vivent aujourduy, qui n'y peuvent adjouster ne accomoder foy [...]⁴²¹

La trinité que constitue Mars, Pallas, et Apollon est complétée par Pompée lui-même, placé sur le même plan que les dieux ; il devient quasiment sacré, divin grâce à ses actions. Mais Pompée eut l'intelligence de voir au-delà de son règne :

Ledit Pline dit que Pompée édifia ung temple de Pallas à Rome de l'argent du pillage ainsi que les grans consulz faisoient communément après une grande victoire, et là feist entailler

⁴¹⁹ BUDÉ, *Inst. du Prince, op. cit.*, p. 125.

⁴²⁰ *Ibid.*

⁴²¹ *Ibid.*

les tiltres de ses troys triumphes en lettre grosse et fort apparente, pour en perpétuer la mémoire, laquelle toutesfoys fust périée se ne fussent les histoires.⁴²²

Une nouvelle fois Budé met en avant le travail de mémoire : ici c'est Pompée lui-même qui l'instaura. L'humaniste n'oublie tout de même pas de préciser que sans l'Histoire, la mémoire périrait. Les écrivains antiques, comme Pline que Budé cite ici, ont perpétué la mémoire et grâce à eux, nous connaissons ces événements. A son tour, François Ier doit entrer dans l'Histoire, et pour cela favoriser les lettrés. Budé se lance ensuite dans une démonstration sur les monnaies antiques qui montre ici encore sa connaissance en la matière. Il prouve à François I^{er}, à travers un calcul et une conversion érudite, que Pompée a doublé le revenu de l'empire grâce à ses conquêtes. Il a même réussi à acquérir une gloire aussi grande que celle d'Alexandre : « Parquoy tant par cela que par autres choses dessusdittes, il a esté estimé avoir acquis gloire équiparable à celle du grant Alexandre qui mourut en l'aage de trent et deux ans. »⁴²³ . Celui-ci ne détient plus le monopole et son personnage est dépassé par le nouveau modèle que constitue Pompée, d'autant plus que ce dernier fit preuve de qualités que ne possédait pas le macédonien, telle que la modestie.

c) Un sénateur modeste et libéral

Pompée présenta une qualité rare chez les monarques, à savoir la modestie. Un roi s'avère être avant tout un homme, et ne doit pas l'oublier. Ainsi Pompée, qui en outre n'était pas de sang royal et non destiné à devenir un monarque, refusa ce titre :

Ledit Pompée fut de si honneste cueur et si remply de preudhommie, que jacoit qu'il eust puissance assez pour se faire monarque comme fist Cesar après luy, et comme avoit fait Sylla devant luy, toutesfoys il cassa tous ses gendarmes pour soy remettre en l'estat de simple sénateur.⁴²⁴

Cette modestie lui valut l'amour d'autrui, car il ne s'est pas élevé au-dessus de quiconque : « Parquoy il appert qu'il fut plus aymé du monde et avancé par la faveur et aspiracion de fortune que nul autre n'avoit été avant luy. »⁴²⁵. En outre, il n'a jamais essayé de piller ses voisins afin d'acquérir fortune :

⁴²² *Ibid.*, p. 126.

⁴²³ *Ibid.*, p. 127.

⁴²⁴ *Ibid.*, p. 128.

⁴²⁵ *Ibid.*

[...] combien qu'il eust administratioon de si grande opulence et si comblé de richesse comme j'ay dit, toutesfoys il fut plain de si grande civilité que jamais ne voulut rien acquérir de l'héritage de ses voisins comme les hommes font communément, car les riches tendent toujours afin de chasser au loing leurs povres voisins en acquérant ce qui est à l'entour de soy le plus au long et au le qu'ilz peuvent.⁴²⁶

L'adverbe d'intensité « si » est employé trois fois de manière à montrer le caractère extraordinaire de Pompée qui en outre n'agit pas « comme les hommes font communément ». Budé le place sur un piédestal et fait de lui un modèle de perfection en accumulant toutes ses vertus, ses gloires, ses actions héroïques et libérales :

Combien que sa personne et de son fait ledit Pompée fut loué de grans et petitz et singulièrement aymé ainsi que disoit Auguste Cesar, et y avoit bonne cause, car [...] il voulut et convoyta fort avoir grant puissance en l'empire de Rome comme il eut ; mais il ne voulut jamais oter la liberté du peuple et l'auctorité du sénat ; et combien que le peuple luy vouldist donner tant d'auctorité que ung prince en pourroit avoir sur ses subjectz et le faire son seigneur, toutesfoys il ayma mieulx estre citoyen que prince dominant, et ne s'est trouvé autre ne devant ne après luy qui ayt gardé constamment ceste honnesteté et modération.⁴²⁷

Pompée fut loué par tous, a acquis « grant puissance en l'empire de Rome », fut clément envers son peuple et le Sénat, fit preuve de modestie : plus rien ne semble arrêter Budé dans la description avantageuse de son modèle. Puis vient une autre qualité, celle d'avoir enrichi l'Empire, ce qui est rare chez les rois d'habitude plutôt dépensiers. Quant au sujet de la guerre, légèrement épineux chez Budé, Pompée parvient là aussi à se hisser au rang de modèle, étant davantage pacificateur que guerrier, ce qui semble renvoyer à la figure vieillissante de Pompée :

mais quant il estoit en son harnoyz et en armes, si oyoit il volontiers parler de paix, car il se trouvoit aussi bien quant il estoit désarmé et se veyoit acompaigné de sénateurs et robes longues, comme il faisoit quant il avoit l'armet en la teste et la lance sur la cuysses acompaigné des tribuns et capitaines et des légions romaines.⁴²⁸

Budé met en place un parallélisme positif : Pompée préfère être « désarmé » et « acompaigné de sénateurs et robes longues » plutôt qu'avec « son harnoyz et en armes ». Ainsi dans n'importe quelle situation, et même sur le champ de bataille, Pompée valorise la paix. Enfin, il se trouve même être exemplaire dans le domaine privé :

⁴²⁶ *Ibid.*

⁴²⁷ *Ibid.*, p. 128-129.

⁴²⁸ *Ibid.*

Quelque grant fortune qu'il eust, jamais sa mainson ne changea forme de civilité, ne ne fut notée d'aucun vice. Et luy tousjours garda honneur et amour conjugale à sa compaignie de licit dont il estoit grandement loué, car luy qui avoit domination et auctorité sur tant de pays et gens, voulut aussi dominer sa maison et ses propres passions en mectant volupté deshonneste, violence, oultraige et insolence soubz les piedz, qui ont de coustume d'accompaigner les armes et soy tenir à l'entour de puissance et grande domination.⁴²⁹

Les vices ne semblent pas le toucher : « volupté deshonneste », « violence », « oultraige », « insolence » ne sont pas connus de lui. Budé donne au contraire à voir à son lecteur un catalogue de vertus, les accumulant sur plusieurs pages, ne laissant place à presque aucun défaut⁴³⁰. Pourtant la perfection de Pompée ne le rend-il pas plus éloigné de l'homme moderne ? Le Prince de la Renaissance peut-il s'identifier à un tel homme ?

5) Un panel de modèles pour un seul Prince

Avec Alexandre, Budé proposait un modèle plus nuancé, plus humain d'une certaine façon. Le conquérant n'est pas parfait, il a connu des vices comme des vertus, et si nous tentions de le « ranger » dans une catégorie, celle du bien ou celle du mal, nous n'y parviendrions pas. C'est peut-être pour cela que Budé a choisi cette figure comme modèle : bien qu'ayant vécu des siècles auparavant, il détient une dimension actuelle et humaine. Il a été sacralisé, mythifié, et pourtant Budé n'hésite pas à montrer ses failles : il s'avère donc ne pas être un modèle complet, mais n'apparaît-il pas ainsi plus humain, plus facile à cerner pour un homme moderne ? En ayant face à lui un modèle « normal », le Prince aura moins de difficultés à s'identifier à lui et pourra ainsi mieux juger ce qu'il doit imiter ou non ; en revanche, un modèle trop parfait, trop idéal, quasi sacré, instaure une distance. Le Prince est avant tout un homme : un modèle de perfection peut lui apparaître comme trop difficile à imiter, et il finira par le rejeter avec découragement. A travers les différentes figures prises comme modèles dans *l'Institution du Prince* de Budé, parfois opposées à Alexandre, le surpassant, mais finalement le complétant aussi, nous nous rendons compte que Budé trace le portrait du Prince parfait non pas à travers un modèle, mais plusieurs : les trois derniers empereurs cités sont d'ailleurs réunis par Budé en un seul paragraphe, montrant que leur destin furent liés :

⁴²⁹ *Ibid.*

⁴³⁰ Budé parle seulement d'un léger vice, celui d'avoir eu un compagnon quelque peu hautain, ce qui lui fut reproché (*Ibid.*, p.128).

[...] la souveraine gloire de Pompée fut quant il dist et monstra que après les victoires obtenues par luy sur Tigranes et Mithridates, Asie la mineure qui est maintenant la Turquie, seroit le milieu de l'empire de Rome, qui par avant estoit la derrenière province. Après luy, Jules Cesar y adjousta toutes les gaules, car par avant il n'y avoit que la Provence et partie du Languedoc, qui s'appelloit Narbonense. Auguste y adjousta Égypte et Arabie et moult d'autres contrées. Laquelle Égypte estoit ung grant revenu ainsi que monstre Strabo qui fut de ce temps.⁴³¹

En réunissant ces trois grands hommes, Budé montre que leur œuvre fut le fruit d'un travail de groupe, que malgré les rivalités leur but restait le même et que leur destin était de travailler pour la patrie. Chacun apporta inconsciemment sa pierre à l'édifice, de manière à fournir un résultat collectif et immense : l'Empire Romain. Budé présente ainsi ces trois empereurs comme pouvant fonctionner ensemble et constituer un seul et même modèle. Alexandre quant à lui, reste une figure à part entière. Là où Érasme reste ferme et perçoit en Alexandre un imposteur qui va à l'encontre de la chrétienté et des qualités princières demandées, Budé propose à François I^{er} un panel d'exemples pour que lui-même puisse se constituer son propre *ethos* en piochant parmi tous ces modèles de vie et de royauté. Budé a bien sûr des préférences parmi eux, mais qu'il s'agisse du religieux Salomon, de l'éloquent César, du pacificateur Auguste, du modeste Pompée, sans oublier le grand Alexandre, l'important est que François I^{er} choisisse lui aussi ses modèles afin de les imiter, voire de les dépasser.

⁴³¹ *Ibid.*, p. 127.

CONCLUSION

Les *Institutions du Prince* de la Renaissance demeurent un genre véritable, témoins de l'engouement pour l'éducation à cette époque. Elles proposent au lecteur des *exempla*, permettant un travail d'identification : en lisant les faits de l'*exemplum* proposé, le lecteur ressentira un besoin d'*aemulatio*. Afin d'émouvoir ce dernier, l'auteur doit alors proposer une œuvre de qualité. Or celui-ci détient la *vis persuadendi*⁴³², et si l'on compare son travail d'écriture à l'art oratoire antique⁴³³, nous pourrions trouver des rapprochements : il commence avec l'*inuentio*, se créant son propre *èthos*, celui du précepteur, et proposant implicitement à son lecteur l'*èthos* du Prince parfait. Il peint alors des modèles susceptibles de le toucher de manière à émouvoir son lecteur et à engendrer en lui du *pathos*. Il propose ensuite la composition de son texte avec la *dispositio* : il introduit son propos dans l'*exordium* en captant son lecteur (*captatio benevolentiae*), et annonce son plan dans la *partitio*. Puis vient la partie narrative (*narratio*), mêlée à l'argumentation (*confirmatio*). Enfin l'auteur conclut par la *peroratio*. Si les étapes de l'*elocutio*, de la *memoria*, et de l'*actio* ne figurent pas puisqu'il s'agit d'une œuvre écrite, nous imaginons tout de même les tons et les gestes que pourraient adopter Budé et Érasme puisque certains passages de leurs ouvrages fonctionnent comme des discours, s'adressant directement à leur Prince. Budé comme Érasme se sont forgés le type même du précepteur⁴³⁴, tentant d'influencer leur lecteur royal à travers divers procédés, l'un en français, l'autre en latin.

Et pourtant en regardant quelques années plus tard, nous remarquons que ni l'un ni l'autre n'a obtenu de résultats satisfaisants. Budé continue à rappeler à François I^{er} ses promesses, allant jusqu'à le mettre en scène dans le *De Philologia* en 1532, en vain. De même, comme nous l'avons dit précédemment, l'Institution des Lecteurs Royaux n'a absolument pas rempli toutes les espérances de Budé et des lettrés. Travail titanesque pour une entreprise vaine, Budé passa sa vie à tenter d'éduquer et d'influencer celui en qui il avait tant d'espoirs. Érasme n'eut pas plus de chance : certaines sentences de l'*Institutio*

⁴³² QUINTILIEN, *Institution Oratoire*, II, 15, Paris, Les Belles Lettres, 1976.

⁴³³ PERNOT Laurent, *La rhétorique dans l'Antiquité*, Paris, Librairie générale française, 2000.

⁴³⁴ MARCHAL-ALBERT Luce, *Polémique et rhétorique*, *op. cit.*, p. 45 : « *Èthos* et anti-*èthos* participent de ce double mécanisme, et, par conséquent, s'érigent souvent en *types*, comme c'est justement le cas au théâtre. »

Principis Christiani furent censurées par l'Index belge, qualifiées de progressistes⁴³⁵. En outre, il semble que Charles Quint n'ait tenu compte d'aucun des conseils d'Érasme, si ce n'est peut-être l'acte d'humilité chrétienne que constitue son abdication⁴³⁶. Toujours est-il qu'en 1516 et 1519, les deux humanistes étaient pleins d'espoirs concernant leurs jeunes Princes. Les deux *Institutions* que nous avons étudiées montrent bien cette tentative d'éducation à travers une argumentation menée assidument. Or tout argument se doit d'avoir des exemples : les figures antiques ou chrétiennes, connues de tous et devenues de véritables mythes, illustrent les textes afin de mettre la lumière sur les idées que veulent divulguer les deux humanistes. Nous avons choisi pour ce mémoire la figure d'Alexandre le Grand, qui en plus d'apparaître dans chacun des deux textes, est peinte de manière divergente. C'est ainsi que nous avons pu voir un Alexandre modèle chez Guillaume Budé, d'abord à travers son éducation et le choix de son précepteur Aristote : véritable père spirituel, il lui a permis d'atteindre la gloire, et se trouve être à la base de toutes ses qualités selon Érasme. Ainsi « Le philosophe savant a fait du jeune prince un homme capable de voir le monde et de l'interroger »⁴³⁷. Pour Budé, mettre en avant cette relation éducative permet d'insister sur le lien d'interdépendance entre le Prince et le lettré qu'il revendique ardemment. Aristote, le philosophe savant, a appris à Alexandre à devenir un Prince philosophe : c'est là toute « l'interactivité du savoir »⁴³⁸ que Budé veut montrer à François I^{er} : il se pose alors en nouvel Aristote capable d'éduquer le jeune roi et de lui apporter la gloire, réclamant en échange un soutien officiel. C'est ce que nous avons voulu montrer en mettant en avant l'*èthos* de mécène du roi Alexandre. Budé n'hésite pas à montrer à son lecteur les dons qu'il fit à certains artistes et philosophes, tentant ainsi d'influencer François I^{er} au mécénat : ce dernier est invité à s'identifier à l'*èthos* d'Alexandre. Par ailleurs, Budé présente un Alexandre modèle sur le plan militaire, alors même qu'il s'oppose farouchement à la guerre. Cependant, Budé sait qu'il se trouve face à un sujet obligatoire pour un roi et qu'il est surtout susceptible de l'intéresser. Mais il s'agit encore de montrer que cette gloire acquise sur le champ de bataille ne peut être divulguée que par les poètes et les historiens : ainsi Alexandre servit de modèle à toute une génération de Princes car il fut « mis en mémoire ».

⁴³⁵ MESNARD Pierre, « L'expérience politique de Charles Quint et les enseignements d'Érasme », dans *Les Fêtes de la Renaissance 2. Fêtes et cérémonies au temps de Charles Quint*, Paris, éd. du Centre national de la recherche scientifique, 1975, p. 53.

⁴³⁶ *Ibid.*, p. 56.

⁴³⁷ PEREZ-SIMON Maud, « Le savant philosophe et le prince savant : Aristote et Alexandre le Grand » dans *Savoirs et savants dans la littérature (Moyen-Âge-XXème siècle)*, Paris, éd. P. Alexandre-Bergues, J. Guérin, 2010, p. 17.

⁴³⁸ *Ibid.*, p. 33.

Enfin il est présenté par Budé comme un roi libéral, généreux, et indulgent envers ses ennemis, qualités qu'approuve grandement l'humaniste. Il est donc clair que l'*èthos* que renvoie Budé d'Alexandre s'apparente tout à fait à un modèle : bien éduqué, mécène, guerrier accompli, libéral, il réunit bon nombre de qualités qu'un roi doit détenir. En outre, Budé n'oublie jamais d'insister sur ce qui lui tient à cœur : la relation entre le Prince et le lettré, la mise en mémoire, l'importance des lettrés pour la gloire du Prince. Il s'agit donc bien d'une « tentative de séduction » comme le dit très justement Claude Bontems⁴³⁹. Budé se sert de son ouvrage pédagogique pour en arrière-plan, continuer sa demande acharnée de reconnaissance des lettrés. Mais pour qu'un modèle soit complet, il faut aussi montrer ses failles.

Ainsi dans un troisième temps, nous avons mis en lumière la face négative d'Alexandre chez les deux humanistes. Il est aisé de voir qu'Érasme ne tolère pas beaucoup Alexandre : pour lui, il représente le type même du conquérant glorieux avide de violence, et le contraire absolu de ce que doit être le *Princeps Christianus*. Érasme brosse donc un personnage aux antipodes de ses croyances : Alexandre représente l'anti-*èthos* par excellence, ce que le Prince Chrétien ne doit pas être. Il s'est montré faible, et c'est ce qui dérange Érasme : pour lui, le Prince doit avoir pour seuls modèles Dieu et le Christ. Or Alexandre, comme tous les rois païens, a succombé aux vices de l'humanité : il lui reproche donc d'avoir négligé son statut de roi et de s'être avili, s'abaissant aux sphères humaines. Le *Princeps Christianus* ne peut donc prendre pour modèle un tel roi alors même qu'il se doit d'imiter le Christ. Érasme, mais aussi Budé dénoncent alors ses défauts : *hubris*, oisiveté, amour de la flatterie, ont fait de lui un homme faible. En effet Budé aussi s'engage dans une diatribe de son modèle. D'autres figures viennent ainsi concurrencer Alexandre dans son *Institution du Prince* : le sage Salomon, l'éloquent César, le pacificateur Auguste, et le modeste Pompée sont présentés de manière très positive par Budé. Nous sommes donc en mesure de nous demander à qui va la préférence de l'humaniste. Bontems affirme que la figure favorite de Budé est celle d'Auguste : il le présente en effet comme un roi pacificateur, préférant gouverner son royaume que de chercher la gloire par des conquêtes, ce qui correspond tout à fait aux valeurs budéennes. Cependant, Alexandre reste très présent dans l'*Institution du Prince*, et le fait que Budé montre ses défauts ne fait pas de lui une figure négative pour autant. Au contraire, présenter l'*èthos* mais aussi l'anti-*èthos* d'un

⁴³⁹ BONTEMS, *Le Prince*, *op. cit.*, p. 8.

même personnage, surtout lorsqu'il est aussi prestigieux qu'Alexandre, s'avère tout à fait intéressant : s'il ne montrait que ses qualités, comme il le fait avec Pompée, le lecteur se découragerait face à une figure quasi-divine et si parfaite. Il n'aura alors aucune envie d'*aemulatio*. En revanche, voir qu'un roi aussi mythique qu'Alexandre possède aussi des failles rassure quelque peu le lecteur. Il peut plus facilement se rapprocher de lui et s'identifier car il sait qu'Alexandre est aussi un homme avant d'être roi. Budé ne le déifie pas, ne le mythifie pas, au contraire il l'humanise. Or nous sommes au début du XVI^{ème} siècle, apogée de la Renaissance et de l'Humanisme : l'Homme est au centre de toutes les réflexions. Et ce n'est pas un Homme sans failles que l'époque veut mettre en avant, mais un Homme changeant, en mouvance. En étudiant le texte de Budé et celui d'Érasme, c'est ce que nous avons voulu mettre en avant : Alexandre sert aussi bien de modèle que de contre-modèle. Certes, Érasme montre un roi avili, mais aussi empreint d'humanité : il ne faut ainsi pas oublier certaines de ses qualités comme l'indulgence. Or cette particularité lui donne une certaine charité qui se rapproche de la « *caritas* chrétienne »⁴⁴⁰. Il en va de même chez Rabelais⁴⁴¹ qui utilise lui aussi le conquérant comme contre-modèle : ainsi la

condamnation par Grandgousier de la guerre d'agression et de conquête, au nom de la *caritas*, qui est le devoir du roi envers ses sujets, s'inscrit dans une pensée humaniste des droits et devoirs du prince chrétien dont Érasme est le chef de file, et dont les idées trouvent ici un écho frappant.⁴⁴²

Alexandre le Grand représente donc clairement cette figure du conquérant qu'Érasme puis Rabelais condamnent. Pourtant, ce dernier est également sensible à l'humanité d'Alexandre, notamment quand il fait preuve d'indulgence envers les vaincus, qualité que saluait déjà Érasme⁴⁴³. Rabelais va même jusqu'à présenter Alexandre comme un bon roi au chapitre XXI du *Tiers Livre*. En conclusion, le texte rabelaisien, fortement influencé par la pensée érasmienne, présente principalement Alexandre comme un contre-modèle, mais

il se produit aussi, en filigrane de ce discours, un transfert implicite de certaines qualités essentielles du héros, reconnues et commentées par les historiens antiques, qui

⁴⁴⁰ JOUANNO Corinne (dir.), *Figures d'Alexandre à la Renaissance*, Turnhout, Brepols, 2012, p. 145.

⁴⁴¹ *Ibid.*, p. 134 : « La représentation d'Alexandre chez Rabelais se situe à un carrefour entre cette période médiévale de la fortune littéraire de la légende d'Alexandre, dont les textes épiques et romanesques ont grandement contribué à former l'imaginaire rabelaisien, et une réflexion humaniste en pleine expansion autour de deux thèmes essentiels : la figure du prince chrétien et l'écriture de l'histoire. »

⁴⁴² *Ibid.*, p. 140.

⁴⁴³ *Ibid.*, p. 143-144.

réapparaissent dans la construction narrative du personnage de Pantagruel, figure du Prince chrétien⁴⁴⁴.

Nous retrouvons donc encore la figure duelle d'Alexandre : un conquérant orgueilleux faisant preuve d'humanité. Les humanistes ne se prononcent pas entièrement à son sujet : ils continuent de faire de lui un homme ambigu, et donc ordinaire. Pourtant, cette dualité a entretenu son mythe durant les siècles et a au contraire fait de lui un homme extraordinaire : ses faiblesses le rendent plus « normal » que n'importe quelle autre figure idéalisée, et l'identification peut alors se faire plus facilement. Or, au-delà des Princes, chaque être a besoin d'un modèle auquel il peut s'assimiler. Malgré les siècles, une figure antique peut donc encore faire rêver et servir de modèle : ainsi Alexandre le Grand reste un homme moderne⁴⁴⁵ par sa face double, à la fois glorieux et violent, sombre et lumineux.

⁴⁴⁴ *Ibid.*, p. 144-145.

⁴⁴⁵ Témoignage de l'engouement que suscite encore Alexandre le Grand, un tombeau appartenant sans doute à un proche de ce dernier a récemment été découvert en Macédoine, bouleversant ainsi le monde de l'archéologie.

BIBLIOGRAPHIE

Bibliographie primaire :

Antiquité :

ARRIEN, *Anabase*, éd. par Pierre Vidal-Naquet, Paris, Les Editions de Minuit, 2008.

PLUTARQUE, *Vies, Tome IX. Alexandre-César*, texte établi et traduit par Robert Flacelière et Émile Chambry, Paris, Les Belles Lettres, 2003.

PLUTARQUE, *Sur la Fortune ou la vertu d'Alexandre*, Paris, éd. Autrement, 1993.

PLUTARQUE, *Apophtegmes de rois et de généraux*, Paris, Les Belles Lettres, 1988.

PSEUDO-CALLISTHÈNE, *Le Roman d'Alexandre*, GF Flammarion, Paris, 1994.

QUINTE-CURCE, *Histoires. Tome I, Livres III à VI*, texte établi et traduit par Henri Bardon, Paris, Les Belles Lettres, 1961.

QUINTE-CURCE, *Histoires. Tome II, Livre VII à X*, texte établi et traduit par Henri Bardon, Paris, Les Belles Lettres, 2003.

QUINTILIEN, *Institution Oratoire*, II, 15, Paris, Les Belles Lettres, 1976.

SÉNÈQUE, *De la clémence*, Paris, Les Belles Lettres, 2005.

La véritable histoire d'Alexandre le Grand, textes réunis et commentés par Jean Malys, Paris, Les Belles Lettres, 2009.

La légende d'Alexandre, présenté, traduit et commenté par Jacques Lacarrière, Paris, Folio, 2000.

Renaissance / XVIIème / XVIIIème siècles :

BUDÉ :

L'Institution du Prince de Guillaume Budé, in BONTEMPS Claude, RAYBAUD Léon-Pierre, BRANCOURT Jean-Pierre, *Le Prince dans la France des XVIème et XVIIème siècles*, Paris, Presses Universitaires de France, 1965.

De Philologia, édition, traduction et présentation par Marie-Madeleine de La Garanderie, Paris, Les Belles Lettres, 2001.

Summaire et Epitome du livre De Asse, édition critique par Marie-Madeleine de LA GARANDERIE et Luigi-Alberto SANCHI, Paris, Les Belles Lettres, 2008.

L'étude des lettres, Principes pour sa juste et bonne institution (De studio literarum recte et commode instituendo), texte original traduit, présenté et annoté par Marie-Madeleine de La Garanderie, Paris, Les Belles Lettres, 1988.

CASTIGLIONE Baldassare, *Le Livre du Courtisan*, présenté et traduit de l'italien d'après la version de Gabriel Chappuis (1580) par Alain Pons, Paris, GF Flammarion, 1991.

ÉRASME :

Eloge de la folie, Adages, Colloques, Réflexions sur l'art, l'éducation, la religion, la guerre, la philosophie, Correspondance, édition établie par Claude Blum, André Godin, Jean-Claude Margolin, Daniel Ménager, Robert Laffont, 1992.

Enchiridion militis christiani, introduction et traduction par A. J. Festugière, Paris, Vrin, 1971.

Institution du Prince Chrétien (Institutio Principis christiani), Bâle, 1516. Texte établi par l'Université de Louvain via le site *Itinera Electronica* : http://agoraclass.fltr.ucl.ac.be/concordances/erasme_institutio_princ/texte.htm.

The Education of a Christian Prince, translated by Neil M. Cheshire and Michael J. Heath, edited by Lisa Jardine, Cambridge, Cambridge University Press, 1997.

Declamatio de pueris instituendis statim ac liberaliter, éd. et trad. Par J.-C. Margolin, Genève, Droz, 1966.

ESTIENNE Henri, *Conformité du langage françois avec le grec*, éd. Léon Feugère, Paris, 1853.

MACHIAVEL, *Le Prince* in *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, 1978.

RABELAIS, *Œuvres complètes*, édition établie par Mireille HUCHON, Paris, Gallimard, 1994.

Bibliographie secondaire :

AUBERGER J., *Historiens d'Alexandre*, Paris, Les Belles Lettres, 2001.

BATAILLON Marcel, *Erasme et l'Espagne*, Genève, Droz, 1998.

BEAULIEU Benoit, *Visage littéraire d'Erasme*, Québec, Les presses de l'université de Laval, 1973.

BIERLAIRE Franz, « L'exemplum chez Érasme : théorie et pratique », in *Mélanges de l'École française de Rome. Italie et Méditerranée* T. 107, n°2, 1995, pp. 525-549.

BONTEMS Claude, RAYBAUD Léon-Pierre, BRANCOURT Jean-Pierre, *Le Prince dans la France des XVIème et XVIIème siècles*, Paris, Presses Universitaires de France, 1965.

BOUDOU Bénédicte, « Le Tyran et sa postérité dans la littérature latine de l'Antiquité à la Renaissance », *Cahiers de recherches médiévales et humanistes*, éd. Laurence Boulègue, Hélène Casanova-Robin et Carlos Lévy, 2013 (en ligne).

BOURASSIN Emmanuel, *François Ier : le roi et le mécène*, Paris, Tallandier, 1997.

- CHOMARAT Jacques, *Grammaire et rhétorique chez Erasme*, Paris, Les Belles Lettres, 1981, 2 tomes.
- COMPAYRÉ Gabriel, *Histoire critique des doctrines de l'éducation en France depuis le XVI^e siècle*, Genève, Slatkine, 1970.
- DELARUELLE Louis, *Guillaume Budé, Les origines, les débuts, les idées maîtresses*, Genève, Slatkine, 1970.
- DELUMEAU Jean, *La Civilisation de la Renaissance*, Paris, Arthaud, 1984.
- GADOFFRE Gilbert, *La Révolution culturelle dans la France des humanistes. Guillaume Budé et François Ier*, Genève, Droz, 1997.
- GALAND-HALLYN Perrine, TOURNOY G. (dir.) *La philologie humaniste et ses représentations dans la théorie et dans la fiction*, actes du colloque de Gand (novembre 2002), Genève, Droz, 2005.
- GARIN Eugenio, *L'éducation de l'homme moderne, La pédagogie de la Renaissance 1400-1600*, traduit de l'italien par J. Humbert, Paris, Fayard, 1968.
- GARIN Eugenio (dir.), *L'homme de la Renaissance*, Paris, Le Seuil, 1990.
- GRELL Chantal, MICHEL Christian, *L'École des princes ou Alexandre disgracié : essai sur la mythologie monarchique de la France absolutiste*, Paris, Les Belles Lettres, 1988.
- GRIMAL Pierre, *Sénèque*, Paris, Presses Universitaires de France, 1981.
- GROSSI Paolo, D'AMICO Juan Carlos (dir.), *De la politesse à la politique, Recherches sur les langages du Livre du Courtisan*, Caen, Presses universitaires de Caen, 2001.
- GUERDAN René, *François Ier, Le roi de la Renaissance*, Paris, Flammarion, 1976.
- GUEUDET, Guy, « Guillaume Budé, parrain d'«Encyclopédie» ou le vrai texte de l'Institution du Prince », in *Mélanges de langue et littérature offerts à Jean Mourot*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 1982, p. 87-96.
- JACQUART Jean, *François Ier*, Paris, Fayard, 1994.
- JOUANNO Corinne (dir.), *Figures d'Alexandre à la Renaissance*, Turnhout, Brepols, 2012.
- KNECHT Robert Jean, *Un prince de la Renaissance, François Ier et son royaume*, Paris, Fayard, 1998.
- KRYNEN Jacques, *Idéal du prince et pouvoir royal en France à la fin du Moyen-Âge (1340-1440) : Etude de la littérature politique du temps*, Paris, éd. A. et J. Picard, 1981.
- La correspondance d'Erasme et de Guillaume Budé*, éd. par Marie-Madeleine de La Garanderie, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1967.

- LA GARANDERIE Marie-Madeleine de, *Christianisme et lettres profanes. Essai sur l'humanisme français (1515-1535) et sur la pensée de Guillaume Budé*, Paris, Honoré Champion, 1995.
- LECOQ, Anne-Marie, *François Ier imaginaire, symbolique et politique à l'aube de la Renaissance française*, Paris, Macula, 1987.
- LEFRANC Abel, *Histoire du Collège de France, depuis ses origines jusqu'à la fin du premier Empire*, Paris, Hachette, 1893.
- LESTRINGANT Franck, RIEU Josiane, TARRETE Alexandre, *Littérature française du XVIème siècle*, Paris, Presses Universitaires de France, 2000.
- MARCHAL-ALBERT Luce, « La dédicace du *De Philologia* (1532) de Guillaume Budé », *BHR*, 67, 2005, p. 109-120.
- MARCHAL-ALBERT Luce, « François Ier, père des Lettres ? L'avis contrasté de Guillaume Budé », dans *Revue Romane*, John Benjamins Publishing Company, 2010.
- MARCHAL-ALBERT Luce, NICOLAS Loïc (dir.), *Polémique et rhétorique : de l'Antiquité à nos jours*, Bruxelles, De Boeck, Duculot, 2010.
- MARGOLIN Jean-Claude, *Guerre et paix dans la pensée d'Érasme*, introduction, choix de textes, commentaires et notes par Jean-Claude MARGOLIN, Paris, Aubier-Montaigne, 1973.
- MARGOLIN Jean-Claude, *Neuf années de bibliographie érasmiennne*, Paris, Vrin, 1977.
- MARGOLIN Jean-Claude, *Érasme précepteur de l'Europe*, Paris, Julliard, 1995.
- MARROU Henri-Irénée, *Histoire de l'éducation dans l'Antiquité*, Paris, Le Seuil, 1965.
- MESNARD Pierre, *L'essor de la philosophie politique au XVIe siècle*, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1969.
- MESNARD Pierre, « L'expérience politique de Charles Quint et les enseignements d'Érasme », dans *Les Fêtes de la Renaissance 2. Fêtes et cérémonies au temps de Charles Quint*, Paris, éd. du Centre national de la recherche scientifique, 1975.
- MEYER Jean, *L'Éducation des princes du XVe au XIXe siècle*, Paris, Perrin, 2004.
- PÉDECH Paul, *Historiens compagnons d'Alexandre : Callisthène, Onésicrite, Néarque, Ptolémée, Aristobule*, Paris, Les Belles Lettres, 2011.
- PEREZ-SIMON Maud, « Le savant philosophe et le prince savant : Aristote et Alexandre le Grand » dans *Savoirs et savants dans la littérature (Moyen-Âge-XXème siècle)*, Paris, éd. P. Alexandre-Bergues, J. Guérin, 2010, p. 17-33.
- PERNOT Laurent, *La rhétorique dans l'Antiquité*, Paris, Librairie générale française, 2000.

PLAISANT Franck, « L'Histoire antique dans l'institution du prince d'après Budé », in *Actes du IXe Congrès de l'association Guillaume Budé* (Rome, 13-18 avril 1973), Paris, Les Belles Lettres, 1975, p. 715-727.

POUDER Marie-Christine, « Aspects génériques et sous-génériques dans trois Institutions du Prince du début de l'âge baroque », écrit produit suite à une intervention orale au Colloque International du Ci-Dit, « Rappporter et être rapporté(e) ? », Université de Stockholm, Institut de Français, d'Italien et de Langues Classiques, 14-16 juin 2012.

REYNOLDS L.D. et WILSON N.G., *D'Homère à Erasme, la transmission des classiques grecs et latins*, nouvelle édition revue et augmentée, traduite par C. Bertrand et mise à jour par P. Petitmengin, Paris, éd. du CNRS, 1984.

SALADIN Jean-Christophe, *La bataille du grec à la Renaissance*, Paris, Les Belles Lettres, 2000.

SIRINELLI Jean, *Plutarque de Chéronée : un philosophe dans le siècle*, Paris, Fayard, 2000.

VAN ESLANDE Jean-Pierre, « Philologie et pédagogie : sœurs ennemies et complices de toujours », *Revue d'histoire littéraire de la France*, 2011/4 Vol. 111, p. 771-787.

VINCENT Auguste, « Les premières éditions de *l'Institutio principis christiani* d'Érasme », in *Mélanges offerts à M. Marcel Godet*, Neuchâtel, P. Attinger, 1937.

WEILL Claude (dir.), *Machiavel : le pouvoir et la ruse*, Paris, CNRS éditions, 2008.

Ouvrages collectifs :

Education, apprentissages, initiation au Moyen Âge, tome II, Actes du premier colloque international de Montpellier, 1991.

Philosophie grecque, sous la direction de Monique CANTO-SPERBER, Paris, PUF, 1997.

Moralia et Œuvres morales à la Renaissance, Actes du Colloque international de Toulouse (19-21 mai 2005), textes réunis et présentés par Olivier Guerrier, Paris, Honoré Champion, 2008.

Anthologie des humanistes européens de la Renaissance, édition de Jean-Claude Margolin, Paris, Gallimard, 2007.

Histoire romaine, par Marcel LE GLAY, Jean-Louis VOISIN, Yann LE BOHEC, Paris, PUF, 1991.

Histoire mondiale de l'éducation, publiée sous la direction de Gaston Mialaret et Jean Vial, Paris, Presses Universitaires de France, 1981.

Histoire de la littérature grecque, par Suzanne Saïd, Monique TRÉDÉ, Alain LE BOULLUEC, Paris, Presses Universitaires de France, 1997.

Littérature latine, par Hubert ZEHNACKER, Jean-Claude FREDOUILLE, Paris, Presses Universitaires de France, 1993.

Outils :

BRUNEL Pierre, *Dictionnaire des mythes littéraires*, Monaco, Ed. du rocher, 1988.

CIORANESCO Alexandre, *Bibliographie de la littérature française du seizième siècle*, Paris, Klincksieck, 1959.

ERNOUÏ Alfred, MEILLET Alfred, *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, Paris, Klincksieck, 1985.

HUGUET Edmond, *Dictionnaire de la langue française du XV^eème siècle*, Paris, Champion, 1950.

JOUANNA Arlette, HAMON Philippe, BILOGHI Dominique, LE THIEC Guy, *La France de la Renaissance. Histoire et dictionnaire*, Paris, Robert Laffont, 2001.

MOLINIE Georges, *Dictionnaire de la Rhétorique*, Paris, Le Livre de Poche, 1997.

Dictionnaire des lettres françaises, Le XV^eème siècle, sous la dir. du cardinal Georges GRENTE, édition revue et mise à jour sous la direction de Michel SIMONIN, Paris, Fayard, 2001.

Le grand Gaffiot, Paris, Hachette, 2000.

Grand dictionnaire Moyen français. La langue de la Renaissance de 1340 à 1611, Algirdas Julien Greimas et Teresa Mary Keane, Paris, Larousse, 2007.

Lexique des termes littéraires, ouvrage dirigé par Michel JARRETY, Paris, Librairie générale française, 2001.

Grammaire du français, par Delphine DENIS et Anne SANCIER-CHATEAU, Paris, Librairie générale française, 1994.

Sitographie :

<http://etudesanciennes.revues.org/149>.

http://www.canal-tv/video/universite_toulouse_ii_le_mirail/les_apophtegmes_de_plutarque_et_la_tradition_des_miroirs_du_prince_au_xve_siecle_1_exemple_de_l_institution_du_prince_guillaume_bude_christine_benevent_berengere_basset.10995.

ANNEXES

- 1) *L'Institution du Prince* de Guillaume Budé, in BONTEMS Claude, RAYBAUD Léon-Pierre, BRANCOURT Jean-Pierre, *Le Prince dans la France des XVIème et XVIIème siècles*, Paris, Presses Universitaires de France, 1965.
- 2) *L'Institutio Principis Christiani* d'Érasme en version anglaise, in ERASMUS, *The Education of a Christian Prince*, translated by Neil M. Cheshire and Michael J. Heath, edited by Lisa Jardine, Cambridge, Cambridge University Press, 1997.

Pour plus de facilités, nous avons choisi de joindre un dossier d'annexes indépendant.